



BYRON

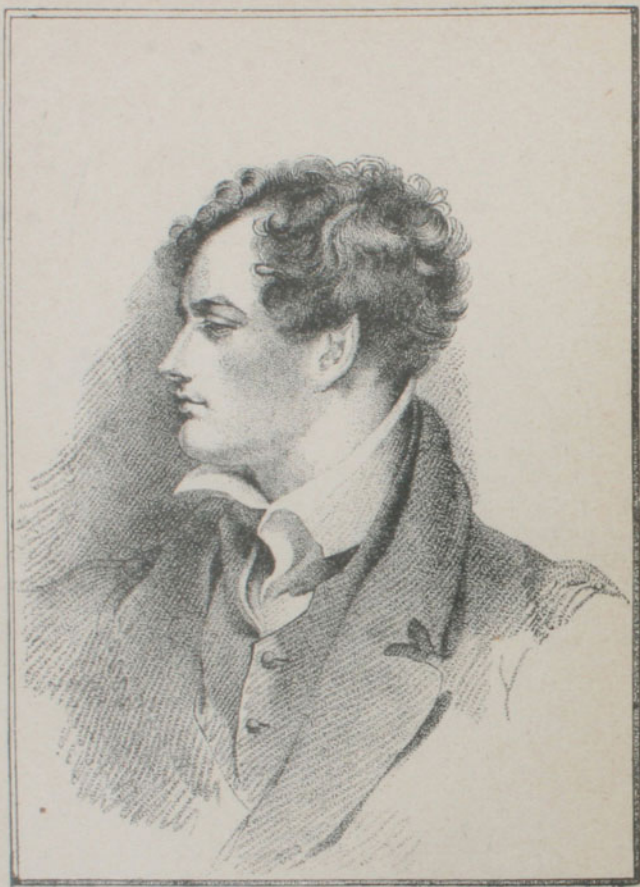
PRIX :

1 franc.

LOUIS MICHARD
ÉDITEUR
164 B^{IS} S^T GERMAIN PARIS

GEO. DORVILLE

LORD BYRON



LORD BYRON.

D'après un portrait ayant appartenu à Alfred de Vigny.

BIBLIOTHÈQUE DES POÈTES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

LORD BYRON

Traduction de BENJAMIN LAROCHE

L'ADIEU. — STANCES A AUGUSTA. — CHILDE-
HAROLD. — SUR LA MORT DE SHÉRIDAN. —
LES TÉNÈBRES. — LE CORSAIRE. — MÉLODIES
HÉBREUSES. — PARISINA. — BEPPO. — ODE
A VENISE. — L'AGE DE BRONZE. —
MANFRED. — DON JUAN. — DERNIERS VERS.

Choix, Notice Biographique et Bibliographique

PAR

ALPHONSE SÉCHÉ

Avec deux Portraits de Lord BYRON



LOUIS - MICHAUD

ÉDITEUR

168, boulevard Saint-Germain
PARIS



LORD BYRON

d'après le médaillon de David d'Angers.

SUR LORD BYRON

TRACER la vie de lord Byron en quelques pages n'est guère plus aisé que de faire un choix dans son œuvre — encore que la difficulté soit différente. Ce qui complique singulièrement la tâche de l'éditeur c'est la longueur des principales pièces du poète. Comment choisir dans le Corsaire, dans Manfred, dans Don Juan, dans Childe Harold?... L'intérêt ne tient pas seulement à la forme et aux détails mais aussi à l'action et à ses développements. Au contraire, la vie de Byron vaut surtout par l'anecdote, ce sont ses voyages, ses dissipations, ses aventures galantes et scandaleuses, ses prouesses sportives, ses tics, habitudes et excentricités de toute nature qui donnent une saveur pittoresque à sa personnalité. Reléguer tous ces menus riens au magasin des accessoires pour ne conserver que le dessin schématique, c'est un peu comme si l'on ne prenait d'un homme que le squelette.

Depuis la conquête de l'Angleterre par le duc Guillaume de Normandie, on trouve le nom de Byron maintes

fois cité dans les annales de la Chevalerie. Au XVIII^e siècle, le commodore Byron l'illustra par ses aventures extraordinaires et ses voyages dans l'Océan Pacifique. Mais il était réservé au poète de la faire briller d'un immortel éclat.

Georges Gordon Byron naquit à Londres, le 22 janvier 1788. Son père avait grade de capitaine, c'était un homme d'esprit et de désordre. Après avoir vécu en adultère avec la marquise de Camarthen, il l'avait épousée lorsqu'elle était devenue libre par divorce. Ce que fut cette union?... On assure que la brutalité et les vices du capitaine ne contribuèrent pas peu à la mort inopinée de sa femme. Resté veuf avec une petite fille — celle-là qui inspirera plus tard de si admirables vers à l'auteur de Manfred, — l'année suivante, il se remaria à une riche héritière d'Ecosse, miss Gordon dont la famille s'honorait d'être alliée aux Stuarts. De ce mariage devait naître l'un des plus purs génies du XIX^e siècle.

La première enfance de Byron se passa à Aberdeen où sa mère — après que le capitaine l'eût ruinée et abandonnée, s'était retirée. Il y aurait quelque exagération à dire que dès ses jeunes années Byron se révéla comme une nature supérieure. La vérité est qu'il ne se montra pas particulièrement studieux. Tôt épris d'indépendance, vif, hautain, il supportait difficilement l'autorité sévère de sa mère. Il avait dix ans lorsqu'il hérita, d'un oncle, du titre de lord et de pair d'Angleterre. A seize ans, il se fit inscrire à l'Université de Cambridge. Tout en terminant ses études, il lisait les poètes et s'essayait lui-même à rimer. Entre temps, il menait la vie joyeuse des étudiants, buvant, jouant, montant à cheval, courant les femmes, faisant déjà mille excentricités, scandalisant les personnes graves qui s'intéressaient à son avenir. On le voyait promener un ours qu'il voulait, disait-il, faire recevoir agrégé. Et n'avait-il pas fondé l'Ordre du crâne, prétexte à beuveries périodiques qu'il présidait recouvert d'une robe de moine. L'une des principales distractions de ces réunions était de forcer les dames présentes à boire dans

un crâne que Byron avait fait monter en coupe. C'était, on le voit, des orgies bien romantiques !

Ainsi vivant, il atteignit l'année 1808. Sur les instances de ses amis il fit un choix de ses premières poésies qu'il publia sous le titre : « Heures de loisir, suite de poèmes originaux ou traduits, par Georges Gordon, lord Byron, mineur. »

Dès lors la vie et l'œuvre de Byron se confondent. Chaque nouvelle production correspond à quelque événement de son existence agitée. Tous ses vers vibrent du souffle de ses passions, ses admirations et ses haines s'y reflètent et tous ses héros — si semblables entre eux d'ailleurs — ont été plus ou moins dessinés d'après lui-même. Qu'ils aient nom Conrad, Lara, Alp, le Giaour, ils font montre d'un pessimisme grandiloquent et d'une hautaine misanthropie. Ils sont tout orgueil et audace. Le seul sentiment humain qui bat en leur poitrine, c'est l'amour, mais un amour de passion. Et, sur tous, le poète se plaît à faire peser la main noire aux doigts crispés de la fatalité. Cette tristesse d'âme de ses héros, ce dégoût qu'ils affichent pour les hommes et la société, et cet ennui, et cet orgueil et jusqu'à cet amour de la femme qu'ils idéalisent à plaisir — n'est-ce pas là les traits distinctifs du caractère de lord Byron ?...

Les vers des Heures de loisir, sans avoir beaucoup d'originalité, offraient cependant les germes d'un talent précocé. Les critiques de la Revue d'Edimbourg n'en jugèrent probablement pas ainsi et, dans un article de tour plaisantin, le débutant fut fort lestement traité. Blessé au vif, Byron écrivit d'une haleine sa satire : Des critiques écossais et des poètes anglais. Le bruit en fut considérable. D'un seul coup, Byron s'était affranchi de toute imitation ossianique; cette œuvre cinglante était bien sienne et de forme et d'esprit.

Cependant, malgré le stimulant de cette escarmouche littéraire, le jeune poète, comme Harold, languissait dans sa terre natale. Il en avait assez de mener la vie fade et vide du dandy. Le ciel gris de l'Angleterre le faisait soupirer après un ciel plus bleu. Il veut voyager, voir du pays.....

Le 2 juillet 1809, après avoir licencié son harem, selon sa propre expression, il s'embarqua pour le Portugal. Tour à tour, il visite l'Espagne, l'Italie, la Grèce, la Turquie. Il parcourt la Troade, Homère à la main, et il renouvelle l'exploit de Léandre en traversant l'Hellespont à la nage.

De ce voyage qui dura trois ans, Byron rapporta les deux premiers chants de Childe Harold. Il s'y révélait ce qu'il devait toujours être : un merveilleux évocateur du passé, un peintre admirable de la nature, un exquis rêveur épris de beauté, de gloire et d'indépendance. Jamais la poésie anglaise n'avait rien produit de plus élevé et de plus pur. Aussi Byron se vit-il ranger parmi les grands écrivains de son temps, auprès de Walter Scott lui-même.

A cette époque, lord Byron était dans toute sa beauté. De taille moyenne mais bien prise, il avait une superbe chevelure noire, des yeux ardents, le front proéminent, le visage d'un ovale arrondi, — et sa façon de porter la tête un peu en arrière était pleine d'élégance, de désinvolture et de charme. Toute sa physionomie était baignée d'une douce mélancolie. On le comparait à un beau vase d'albâtre dont la perfection est surtout mise en évidence quand une lumière intérieure le colore. Cette lumière, Byron la portait en lui, elle jaillissait au moindre choc, à la moindre émotion qui touchait son cœur. — En naissant — par un accident qu'il imputait sans qu'on ait jamais su pourquoi à la pruderie de sa mère — il avait eu le pied tordu et, malgré la science des médecins, il était resté légèrement boiteux.

Peu après la publication des deux premiers chants du Pèlerinage de Childe-Harold, Byron donnait l'histoire du Giaour. C'était les débuts d'une série de compositions sombres et tragiques qui devait comprendre, par la suite, la Fiancée d'Abydos, le Corsaire, Lara,.... la théorie de tous ces héros qu'on a voulu sataniques et qui pour nous, du moins, sont surtout byroniens.

On a beaucoup écrit sur l'influence de Byron, influence jugée pernicieuse et immorale. Il n'entre point dans nos

vues de faire ici œuvre de moraliste. Nous racontons et ne jugeons pas la vie du poète et nous n'avons pas à porter l'anathème sur ce qu'on a nommé « les erreurs de sa jeunesse orageuse. » D'ailleurs, un poète est rien moins qu'un saint. Que la sincérité avec laquelle il a imprimé ses sentiments, ses pensées, dévoilé ses passions, raillé les mœurs de la société, ait choqué le cant anglais, cela est indéniable — mais, devons-nous vraiment nous affliger?... La vérité c'est que rien de ce qui est beau, grand, juste, ne le laisse indifférent. La raillerie de Don Juan est une arme terrible contre l'hypocrisie. — On a dit aussi que le caractère de la poésie de lord Byron est très éloigné de l'esprit de la poésie anglaise. On donne comme principal argument, son affectation à renier sa nationalité — alors que, précisément, l'un des traits distinctifs de ceux qui se sont illustrés par les lettres dans la Grande-Bretagne, a toujours été un ardent patriotisme. On pourrait objecter à ceci que le dandysme de Byron, son tour d'esprit humoristique, le plaisir qu'il prend à chanter la force, son goût pour la chasse, la nage, la mer, les voyages et les sports sont bien des qualités et des défauts inhérents à la race anglaise. Et il n'y aurait pas jusqu'à son mépris pour ses concitoyens dont il ne serait facile de tirer avantage. A travers ce mépris, sa fierté native ne se laisse-t-elle pas deviner? Et la haine qu'il voue à Georges III, qu'est-ce donc sinon l'aversion d'un sujet pour un roi qui opprime sa patrie. Mais laissons cela, nous n'avons point de place ici pour nous livrer à des discussions ni pour échafauder des thèses.

Bien qu'il eût souvent raillé le mariage, Byron cédant sans doute aux sollicitations de ses amis, peut-être aussi au besoin de refaire sa fortune fort ébréchée, consentit à convoler en justes noces — car pour ce qui est des autres, il ne s'en était jamais privé! Le 2 janvier 1815, il épousa miss Isabella Milbank-Næl. Hélas, la lune de cassonade, comme il dit lui-même, eut un cours des plus rapides. La vie de famille — surtout la vie avec la famille de sa femme — ne convenait guère à son tempérament indépendant et tempétueux. Après un an de mariage

lady Byron donna le jour à une fille, mais, peu après, elle se retira chez ses parents se refusant à revoir son mari. Encore qu'il soit assez difficile de dire de quel côté furent les torts, il paraît bien que le poète se porta à quelques excéntricités qui apearèrent sa femme et les siens. Quoi qu'il en soit, cette rupture fut mise par l'opinion publique entièrement à la charge de Byron. On l'accusa de tous les crimes d'adultère et d'inceste possibles. Une ligue de femmes se forma même contre lui au nom de la morale, de la religion, etc...

Eccœuré, « semblable à l'ange rebelle s'éloignant du paradis terrestre » le poète dit un éternel adieu à la terre anglaise. Il part à la recherche d'une nouvelle patrie où porter son dégoût, son ennui, sa misanthropie chaque jour plus grande. Il traverse la France et va se fixer en Suisse. C'est de là qu'il envoie le chant troisième de Childe Harold, la Monodie de Shéridan et aussi le Prisonnier de Chillon. Là, il travaille à son Manfred dont l'action se déroule dans les solitudes imposantes des Alpes, au milieu des rochers et des glaces éternelles. Jamais plus que dans cette production étrange, sublime et souvent incohérente, Byron ne laissa voir le désespoir de son âme. Tous les maux qu'il a eu à souffrir des hommes, toutes ses rancœurs, il les exhale dans ses vers d'une inspiration désordonnée.

Mais le voici passé en Italie. Ses nouveaux poèmes s'appelleront : Marino Faliero, Sardanapale, les Deux Foscari, la Prophétie du Dante, Beppo. A l'apparition de cette dernière œuvre il y eut des cris d'indignation chez les puritains — cris qui dégénérent en clameur de scandale lorsque parut Don Juan. Comment un poète avait-il osé écrire de pareilles immoralités..... en anglais ! Cela, évidemment, dépassait l'entendement. Et pourtant, jamais Byron n'avait rien produit de plus personnel, de plus brillant ; jamais son esprit n'avait rien inventé de plus divers, et d'un tour plus indépendant. Pour tout dire, Don Juan est le chef-d'œuvre du poète et si l'on doit formuler un regret, c'est qu'il soit mort avant d'avoir pu l'achever. Hélas, le Destin lui avait réservé la fin glorieuse

d'un héros. Il devait délaisser les Muses pour aller vers la Grèce qui se débattait désespérément contre l'opresseur. L'appel éploré que la courageuse nation adressait à l'Europe, seul un poète daignait l'entendre et y répondre. Au commencement d'août 1823, Byron s'embarqua sur un navire qu'il avait fait équiper à ses frais. Il toucha d'abord à Céphalonie et passa ensuite à Missolonghi. Nommé général, il reçut le commandement des troupes chargées de marcher contre Lépante. Malheureusement cette expédition était perpétuellement remise, Byron s'inervait et les désertions qui se produisaient dans les rangs de sa petite armée l'affligeaient profondément. D'autre part le climat de Missolonghi ne convenait pas à son tempérament. Un matin, au cours d'une promenade à cheval, il fut surpris par la pluie. Il rentra trempé et grelottant. Déjà très affaibli, il n'en fallut pas davantage pour l'abattre. En quelques jours il fut emporté. Il mourut le 19 avril 1824. Il avait trente-six ans.

* *

Faire un choix dans l'œuvre de Byron — nous l'avons dit déjà — n'était point aisé. Il ne fallait pas penser reproduire ici intégralement les principales compositions du poète, elles sont trop longues pour cela. Il faut bien reconnaître aussi que la traduction leur retire une part importante de leur beauté. L'inspiration, l'idée, les images restent, mais il n'y a plus la magie du rythme et des mots. En prenant de ci, de là, un passage qui nous a paru caractériser la manière de chacun de ses principaux poèmes, nous avons cherché — autant qu'il était possible — à donner une idée générale de l'œuvre de Byron. Nous avons voulu qu'à la lecture des présentes pages, on puisse se faire une opinion sur cette œuvre, que l'on soit à même de juger le poète dans toutes les manifestations de sa pensée. Telle pièce met en lumière ses qualités admirables d'évocat et de peintre, telle autre dit son esprit humoristique, sa verve satirique, dans une troisième son lyrisme nous entraîne à sa suite vers la splendeur des régions idéales..... Et nous croyons, ainsi faisant, avoir atteint le but que se propose ce petit recueil.

La traduction que nous avons choisie est de Benjamin Laroche (1). C'est, incontestablement, la meilleure qui ait été faite. Par instant la prose du traducteur s'adapte si parfaitement au texte du poète, que le rythme du vers se devine, plus, il est intact. Dans quelques rares cas Benjamin Laroche a cru pouvoir traduire Byron en vers français, nous avons tenu à reproduire certains de ses essais poétiques. Ils sont d'ailleurs, le plus souvent, assez réussis.

A. S.

(1) BENJAMIN LAROCHE naquit à Paris, le 23 mars 1797, il est mort le 8 janvier 1852. D'abord professeur de langues vivantes, et en même temps publiciste, son écrit intitulé : *Lettres de M. Grégoire, ancien évêque de Blois, à M. le duc de Richelieu et à M. Guizot*, publié en 1820, le fit condamner à six mois de prison et 6000 francs d'amende. Il s'enfuit en Angleterre, d'où il ne revint qu'en 1827. La connaissance qu'il avait acquise de la langue anglaise lui permit de donner des traductions très remarquables de *Walter Scott*, de *Byron*, de *Fenimore Cooper*, de *Sheridan*, de *Canning* et de *Shakespeare*.

BIBLIOGRAPHIE

DES PRINCIPALES ŒUVRES DE LORD BYRON

Editions Originales

Heures de loisirs, 1807. — *Des Critiques écossais et des Poètes anglais*, 1809. — *Pèlerinage de Childe Harold*, chants I et II, 1812. — *Le Giaour*, 1813. — *La Fiancée d'Abydos*, 1813. — *Le Corsaire*, 1814. — *Lara*, 1814. — *Mélodies hébreuses*, 1815. — *Le Siège de Corinthe*, 1816. — *Parisina*, 1816. — *Poésies domestiques*, 1817. — *Le Prisonnier de Chillon*, 1816. — *Childe Harold*, chant III, 1816. — *Monodie de Shéridan*, 1816. — *Manfred*, 1817. — *Les Lamentations du Tasse*, 1817. — *Childe Harold*, chant IV, 1818. — *Beppo*, 1818. — *Mazeppa*, 1819. — *Marino Faliero*, 1820. — *Sardanapale, Les deux Foscari, Caïn*, 1821. — *Werner*, 1822. — *L'Age de bronze*, 1823. — *Don Juan*, chants I et II, 1819; chants III, IV et V, 1821; chants VI, VII, VIII, 1823; chants IX, X, XI, 1823; chants XII, XIII, XIV, 1823; chants XV, XVI, 1824; chants XVII, 1824.

PRINCIPALES TRADUCTIONS FRANÇAISES

I^o. TRADUCTIONS DES ŒUVRES COMPLÈTES.

AMÉDÉE PICHOT et EUSÈBE DE SALLE, 10 vol. in-12, Paris, Ladvocat, 1819-1821. (Cette traduction a eu de nombreuses éditions, la troisième (1821-1822) était augmentée de 5 vol.).

PAULIN PARIS, 13 vol., comprenant les *Mémoires* de Byron, publiés par Moore, Paris, Dondey-Dupré, 1830-1831.

BENJAMIN LAROCHE, traduction nouvelle d'après la dernière édition de Londres, 4 vol. in-8^o. Paris, Charpentier, 1836-1837.

II^o. TRADUCTIONS PARTIELLES.

Caïn, traduit en vers par FABRE D'OLIVET, in-8^o, Paris, 1823. — *La Fiancée d'Abydos*, poème en deux chants, imité de Byron, par AUGUSTE CLAVAREAU, in-8^o Gand, 1823. — *Le Corsaire*, traduction en prose par Mme LUCILE THOMAS, in-8^o, Paris, 1824. — *Le Pèlerinage de Childe-Harold*, traduit en vers par PAUTHIER DE CENSAY, in-18, Paris, 1828. — *Le Giaour*, traduit en vers par TH. CARLIER : (*Voyages Poétiques*), in-12, Paris, 1830. — *Manfred*, poème dramatique, en trois actes, traduit en vers par FRANÇOIS PONSARD, in-18, Paris, 1837. — Poèmes, épisodes et fragments, traduits en vers par D. BONNEFIN : (*l'Écrin poétique de la littérature anglaise*), in-8^o, Paris, 1841. — *Werner ou l'Héritage*, tragédie en cinq actes, conforme aux représentations données à Paris, in-16, Paris, 1844. — *Chefs-d'œuvre de lord Byron* traduction de M. le comte d'HAUTEFEUILLE, in-8^o, Paris, 1847. — *Le Corsaire*, *Mazeppa*, traduits en vers par LUCIEN MÉCHIN, in-18, Paris, 1848.

PRINCIPAUX OUVRAGES

SUR LORD BYRON, PUBLIÉS EN FRANÇAIS

ALFRED DE VIGNY : article sur les œuvres de Byron, *Le Conservateur littéraire*, t. III, in-8^o, Paris, 1820. — AMÉDÉE PICHOT : *Essai sur le caractère et le génie de Lord Byron*, en tête de la 4^e édition de sa traduction des œuvres de Byron, in-8^o, Paris, 1823. — Mme L. SWANTON BELLOC : *Lord Byron*, 2 vol, in-8^o, Paris, 1824. — VICTOR HUGO : article sur Georges GORDON, lord Byron, la *Muse française*, t. II, in-8^o, Paris, 1824. — PROSPER MÉRIMÉE : 2 articles dans le *National* du 7 mars et du 3 juin 1830. — STENDHAL : *Lord Byron en Italie, en France*, récit d'un témoin oculaire, 1816, *Revue de Paris*, mars 1830. — ANNELOT : *Lord Byron à Venise*, in-8^o, Paris, 1834. — VILLE-

MAIN : article dans la *Biographie Universelle* (supplément) in-8°, Paris, 1835. — DÉSIRÉ NISARD : *Lord Byron et la société anglaise*, *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} novembre 1850. — Comtesse T. GUICCIOLI, marquise de Boissy : *Lord Byron jugé par les témoins de sa vie*, 2 vol. in-8°, Paris, 1863. — ALPHONSE DE LAMARTINE : *Vie de Lord Byron*, *Feuilleton du Constitutionnel*, du 26 septembre au 2 décembre 1865. — H. BLAZE DE BURY : *Lord Byron et le Byronisme*, *Revue des Deux-Mondes* du 1^{er} octobre 1872. — COMTESSE D'HAUSSONVILLE : *La Jeunesse de Lord Byron*, in-18, Paris, 1872. — HIPPOLYTE TAINÉ : *Histoire de la littérature anglaise*, 3^e éd. 5 vol. in-16, Paris, 1874. — STENDHAL : *Souvenirs d'égotisme*, in-18, Paris, 1892. — EDMOND ESTÈVE : *Byron et le Romantisme français* (Essai sur la fortune et l'influence de l'œuvre de Byron en France, de 1812 à 1850) gr. in-8°. Paris. 1907

POÉSIES DE LORD BYRON

L'ADIEU

I.

Adieu ! et quand ce devrait être pour toujours, eh bien pour toujours adieu ! Quoique tu sois inexorable, jamais mon cœur ne se révoltera contre toi.

II.

Que ne peux-tu lire dans ce cœur, où si souvent reposa ta tête, alors que descendait sur toi ce sommeil paisible que tu ne connaîtras plus désormais !

III.

Que ne peut ce cœur dévoiler à tes regards ses plus intimes pensées ! Tu avouerais alors que ce n'était pas bien de le dédaigner ainsi.

IV.

Dût le monde t'approuver en cela, — dût-il sourire aux coups que tu me portes, c'est une offense pour toi que des jouanges fondées sur les douleurs d'autrui.

V.

Bien des défauts, sans doute, ont vicié ma nature ; mais, p ur m'infliger une blessure incurable, ne pouvait-on choisir un autre bras que celui qui naguère me pressait d'une douce étreinte ?

VI.

Cependant ne t'abuse pas : l'amour peut s'affaïsser par un lent déclin ; mais ne crois pas qu'on puisse, par un brusque effort, arracher ainsi deux cœurs l'un à l'autre.

VII.

La vie anime encore le tien ; — le mien, quoique saignant, est condamné à battre encore, torturé par cette éternelle pensée que nous pouvons ne plus nous revoir.

VIII.

Il y a plus de douleur dans ces paroles que dans les larmes versées sur les morts. Tous deux nous vivrons, mais chaque aurore nous réveillera sur une couche veuve.

IX.

Et quand tu chercheras des consolations, quand les premiers accents s'échapperont de la bouche de notre enfant : lui apprendras-tu à dire « Mon père ! » alors que les soins d'un père lui sont interdits ?

X.

Quand ses petites mains te presseront, quand ses lèvres toucheront les tiennes, pense à celui dont la prière te bénira ; pense à celui dont ton amour eût fait le bonheur.

XI.

Si ses traits ressemblent à celui que tu ne dois peut-être plus revoir, alors tu sentiras doucement trembler ton cœur, et ses battements seront pour moi.

XII.

Tu connais peut-être tous mes torts : nul ne peut connaître tout mon délire. Quoique flétries, toutes mes espérances t'accompagnent.

XIII.

Tous mes sentiments ont été ébranlés : ma fierté, que le monde entier n'eût pu faire plier, plie devant toi. — Il n'est pas jusqu'à mon âme qui, abandonnée par toi, ne m'abandonne.

XIV.

Mais c'en est fait, — toutes les paroles sont inutiles ; — de ma part, elles sont plus vaines encore ; mais nous ne pouvons brider la pensée : elle se fait jour malgré nous.

XV.

Adieu ! — Ainsi séparé de toi, ayant vu briser mes liens les plus chers, brûlé au cœur, solitaire, flétri, je ne puis mourir davantage.

STANCES A AUGUSTA

QUAND TOUT ÉTAIT LUGUBRE ET SOMBRE

I.

Quand tout était lugubre et sombre autour de moi, que la raison voilait à demi sa lueur, — que l'espérance laissait percer à peine une étincelle mourante qui ne faisait que m'égarer davantage dans ma route solitaire.

II.

Dans cette nuit profonde de l'esprit, dans cette lutte intérieure de l'âme, alors que, craignant d'être accusés d'un excès de bienveillance, les faibles désespèrent, — les cœurs froids s'éloignent.

III.

Quand ma fortune changea, — que l'amour s'envola, et que la haine décocha contre moi tous ses traits, tu fus l'étoile solitaire qui continua jusqu'à la fin à briller pour moi.

IV.

Oh ! bénie soit ta constante lumière, qui veilla sur moi comme eût fait le regard d'un séraphin, et, s'interposant entre moi et la nuit, ne cessa de luire doucement sur ma tête !

V.

Et quand vint le nuage qui tenta de voiler tes rayons, — doux astre, tu redoublas l'éclat de ta pure flamme et chassas bien loin les ténèbres !

VI.

Que ton génie continue à planer sur le mien, et lui apprenne ce qu'il doit braver et ce qu'il lui faut souffrir. Il y a plus de puissance dans une seule de tes douces paroles que dans le blâme du monde entier, ce blâme que j'affronte.

VII.

Tu fus pour moi comme un arbre chéri que les vents courent sans le briser, et qui, avec une affectueuse fidélité, balance son feuillage sur un tombeau.

VIII.

Les autans peuvent mugir, — les cieux épancher leurs torrents, là on t'a vu, — là on te verra encore, inébranlable au milieu de l'orage, répandre sur moi tes feuilles pleurantes.

IX.

Mais toi et les tiens vous ne vous flétrirez pas, quel que soit le destin qui me tombe en partage : car le ciel récompensera par un beau soleil ceux qui furent bienveillants, — et toi plus qu'eux tous.

X.

Qu'ils se brisent donc, les liens de l'amour déçu ! — les tiens ne se briseront jamais : ton cœur peut sentir, — mais il ne peut changer ; ton âme, quoique douce, ne saurait être ébranlée.

XI.

Quand tout se détachait de moi, tu restas et tu es encore la même ; — et, après toutes les épreuves que mon cœur a subies, la terre n'est pas un désert, même pour moi.

EN VAIN IL S'EST COUCHÉ LE SOLEIL DE MON SORT.

I.

En vain il s'est couché, le soleil de mon sort, en vain l'étoile de ma destinée a pâli, ton cœur indulgent refusa de voir les torts que tant d'autres découvraient en moi. Tu connaissais ma douleur, et pourtant tu n'hésitas pas à la partager ; et l'amour que peignit mon âme, je ne l'ai jamais trouvé qu'en *toi*.

II.

Lorsque autour de moi sourit la nature, dernier sourire qui réponde au mien, j'y ai foi, à celui-là, parce qu'il me rappelle le tien ; et quand les vents sont en guerre avec l'Océan, comme le sont avec moi les cœurs auxquels je croyais, si les vagues me font éprouver une émotion, c'est parce qu'elles m'entraînent loin de *toi*.

III.

Bien que j'aie vu briser le rocher où s'abritait mon dernier espoir, et que ses débris aient disparu sous les flots, bien

que je sente que mon cœur est une proie livrée à la souffrance, — il ne sera pas son esclave. Plus d'une douleur me poursuit : on pourra m'écraser, non me mépriser ; — ils peuvent me torturer, ils ne me dompteront pas. — C'est à toi que je pense, non à eux.

IV.

Mortelle, tu ne m'as point trompé ; — femme, tu ne m'as point abandonné ; aimée, tu ne m'as point affligé ; calomniée, tu n'as point chancelé ; estimée, tu ne m'as point désavoué. Quand tu me quittais, tu ne me fuyais pas ; quand tes regards me surveillaient, ce n'était pas pour me diffamer, et tu ne te taisais pas pour laisser parler l'imposture.

V.

Cependant je n'ai ni mépris ni blâme pour le monde, pour cette guerre du grand nombre contre un seul : — mon âme n'était pas faite pour l'apprécier, et ce fut folie à moi de ne pas m'en éloigner plus tôt. Si cette erreur m'a coûté cher, plus cher que je ne pouvais le prévoir, j'ai vu que, malgré tout ce qu'elle m'a fait perdre, elle n'a pas pu me priver de *toi*.

VI.

Dans ce naufrage où mon passé a péri, il est une leçon du moins que j'ai pu recueillir. J'y ai appris que ce qui m'était le plus cher méritait le plus d'être aimé. Il est pour moi une source au désert : dans mon domaine inculte un arbre reste ; un oiseau chante dans ma solitude, et son chant me parle de *toi*.

MA SŒUR ! MA BIEN-AIMÉE SŒUR !

I.

Ma sœur, ma bien-aimée sœur ! s'il est un nom plus cher et plus pur, que ce nom soit le tien ! Des montagnes et des mers nous séparent ; mais ce ne sont pas des pleurs que je demande, mais une affection qui réponde à la mienne. En quelque lieu que je sois, pour moi tu es toujours la même. Il reste encore deux buts à ma destinée : un monde à parcourir et un foyer avec toi.

II.

Le premier est peu de chose ; — l'autre, si je l'avais, serait le port de ma félicité ; mais tu as d'autres devoirs et d'autres liens, et je ne veux rien leur enlever. Un sort étrange est échu en partage au fils de ton père, sort irrévocable, et dont rien ne peut adoucir la rigueur. L'opposé du destin de notre aïeul m'a été infligé : il n'eut point de repos sur l'Océan, ni moi sur le rivage.

III.

Si j'ai recueilli sur un autre élément que lui mon héritage de tempêtes ; si, sur des écueils périlleux que je n'avais pas vus ou n'avais pu prévoir, j'ai soutenu ma part des bourrasques mondaines, la faute en fut à moi : je n'essaierai pas de me justifier et d'abriter mes erreurs derrière des paradoxes ; j'ai moi-même été complice de ma chute, et le pilote zélé de mes propres malheurs.

IV.

A moi la faute, à moi la peine ! Toute ma vie n'a été qu'un combat, depuis le jour qui, en me donnant l'être, me donna en même temps ce qui empoisonna ce don, une destinée, — une volonté d'égarement ; et parfois j'ai trouvé dure cette lutte, et la pensée m'est venue de briser mes liens d'argile. Mais maintenant je me résigne à vivre quelque temps, ne fût-ce que pour voir ce qui peut me survenir encore.

V.

Dans ma courte existence, j'ai vu périr des royaumes et des empires, et pourtant je ne suis pas vieux ; et quand je considère cela, je vois se dissoudre la chétive écume de mes propres tempêtes, de ces années orageuses, agitées comme les vagues de la vaste mer. Quelque chose, — je ne sais quoi, — communique à mon âme une sorte de résignation. — La douleur, quand ce ne serait que pour l'amour d'elle-même, ce n'est jamais en vain que nous l'achetons.

VI.

Peut-être s'agite au dedans de moi le sentiment de la fierté blessée, — ou ce froid désespoir que produit à la longue l'habitude du malheur ; — peut-être un climat plus clément, un air plus pur (car les changements de l'âme peuvent quelque-

fois être assignés à cette cause, et le corps s'accoutume à porter une armure légère), m'ont communiqué un calme étrange qui ne serait point le partage d'une destinée plus paisible que la mienne.

VII.

Parfois je sens presque comme je sentais dans mon heureuse enfance : les arbres, les fleurs, les ruisseaux, qui me rappellent les lieux que j'habitais avant que ma jeune âme eût été sacrifiée aux livres, m'apparaissent comme autrefois. Ce sont des amis que mon cœur ne peut revoir sans attendrissement, et même, par moments, il me semble que je pourrais trouver quelque objet vivant à aimer, — mais aucun comme toi.

VIII.

Ici les paysages des Alpes fournissent un aliment à la contemplation. — L'admiration est un sentiment bientôt épuisé, mais ces tableaux inspirent quelque chose de plus digne. Ici, être seul, ce n'est point être malheureux : car j'y vois beaucoup de choses que je desire le plus de voir, et surtout je puis contempler ici un lac plus charmant, non plus cher que le nôtre d'autrefois.

IX.

Oh ! si tu étais seulement avec moi ! — Mais je suis dupe de mes propres désirs, et j'oublie que la solitude que j'ai tant exaltée perd tout son prix dans ce regret unique. Peut-être en est-il d'autres que je ne manifeste point. — Je ne suis pas de ceux qui se plaignent, et néanmoins je sens s'émouvoir ma philosophie et des larmes mouiller mes yeux émus.

X.

J'ai rappelé à ta mémoire notre lac chéri auprès du vieux manoir, qui peut-être un jour ne m'appartiendra plus. Le Léman est beau ; mais ne crois pas que j'oublie le doux souvenir d'un rivage plus cher. Il faudra que le temps fasse bien des ravages dans ma mémoire avant que, *lui* ou *toi*, mes yeux cessent de vous voir ; et néanmoins, comme tout ce que j'ai aimé, ces objets, ou sont loin de moi, ou je leur ai dit un éternel adieu.

XI.

Le monde entier se déroule devant moi ; je ne demande à

la nature que ce qu'elle ne me refusera pas, — de me réchauffer au soleil de son été, de parti iper au calme de son ciel, de voir sans masque son bienveillant visage, et de ne jamais le contempler avec apathie. Elle fut ma première amie, et maintenant elle sera ma sœur — jusqu'à ce que je te revoie.

XII.

Je peux étouffer tous mes sentiments, sauf celui-ci, que je ne voudrais pas éteindre en moi ; — car je vois enfin des sites pareils à ceux où commença ma vie, — les premières scènes de mon existence, les seules qui me conviennent. Si j'avais appris plus tôt à fuir la foule, je serais meilleur que je ne puis être aujourd'hui ; les passions qui m'ont déchiré auraient dormi ; je n'aurais pas souffert, et toi, tu n'aurais pas pleuré.

XIII.

Qu'avais-je à démêler avec une fausse ambition ? Peu avec l'amour, et bien moins encore avec la gloire ; et cependant tous trois sont venus à moi à mon insu ; ils ont grandi avec moi, et ils ont fait de moi tout ce qu'il est en leur pouvoir de faire, — un nom. Pourtant ce n'était pas là ce que je cherchais ; certainement j'avais un but plus noble. Mais tout est fini, — je suis une unité de plus à ajouter aux millions de dupes qui ont existé avant moi.

XIV.

Pour ce qui est de l'avenir, l'avenir de ce monde m'importe peu ; je me suis survécu à moi-même de plus d'un jour, ayant survécu à tant de choses qui ne sont plus ; mes années n'ont point été un sommeil, mais des veilles incessantes les ont occupées ; ma vie aurait pu remplir un siècle avant d'avoir vu s'écouler un quart de cet espace.

XV.

Quant à ce qui me reste encore à vivre, je m'y résigne volontiers ; et pour le passé je ne suis pas sans reconnaissance, — car au milieu de mes innombrables agitations, il s'est glissé parfois des moments de bonheur ; quant au présent, je ne veux pas étouffer davantage mes sentiments. — Et je ne cacherai pas qu'avec tout cela je puis encore, en jetant les yeux autour de moi, adorer la nature avec un cœur fervent.

XVI.

Pour toi, ma sœur unique et bien-aimée, je sais que je suis en sûreté dans ton cœur, comme toi dans le mien ; toi et moi — nous avons été et sommes encore — des êtres qui ne peuvent renoncer l'un à l'autre ; peu importe que nous soyons réunis ou séparés ; depuis le commencement de la vie jusqu'à son lent déclin, nous sommes enlacés ; — vienne la mort lentement ou vite, notre premier lien est aussi le plus durable !

STANCES COMPOSÉES SUR LA ROUTE
DE FLORENCE A PISE

I.

Oh ! ne me parlez plus d'un nom grand dans l'histoire ; les jours de notre jeunesse sont les jours de notre gloire ; le myrte et le lierre sur un front de vingt-deux ans valent tous vos lauriers, quel qu'en soit le nombre.

II.

Que sont des guirlandes et des couronnes pour un front sillonné de rides ? c'est la rosée printanière sur une fleur morte. Loin d'une tête blanchie de pareils ornements ! que m'importent des lauriers qui ne peuvent donner que la gloire ?

III.

O renommée ! si jamais j'ai pris plaisir à tes louanges, c'est moins à cause de tes phrases sonores que pour lire dans les yeux brillants de celle qui m'est chère qu'elle ne me jugeait pas indigne de l'aimer.

IV.

C'est là surtout que je te cherchais, c'est là seulement que je te trouvais ; le plus beau des rayons de ton auréole, c'était son regard ; quand quelque chose brillait en moi dont l'éclat se reflétait dans ses yeux, alors je connaissais l'amour, et je sentais la gloire.

VERS GRAVÉS SUR LA TOMBE D'UN CHIEN DE TERRE-NEUVE

Quand un orgueilleux enfant des hommes est rendu à la terre, inconnu à la gloire, mais élevé par sa naissance, l'art du sculpteur s'épuise dans les témoignages d'une pompeuse douleur, et des urnes mensongères nous apprennent quel est celui dont elles contiennent les cendres. Lorsque tout est fini, on lit sur sa tombe, non ce qu'il fut, mais ce qu'il aurait dû être. Quant au pauvre chien, qui fut notre ami le plus fidèle, le premier à nous accueillir par ses caresses, le premier aussi à nous défendre, le chien dont la sincère affection appartient tout entière à son maître, qui travaille, combat, vit et respire pour lui seul, il meurt sans honneur, ses mérites sont oubliés, et on lui refuse dans le ciel l'âme qui sur la terre était son partage ; tandis que l'homme, insecte orgueilleux, espère le pardon, et réclame un ciel exclusivement à lui. O homme ! faible créature d'un jour, avili par l'oppression ou corrompu par le pouvoir, vile masse de poussière animée, quiconque te connaît doit te quitter avec dégoût ! Il n'y a dans ton amour qu'impudicité, dans ton amitié qu'imposture ! Ton sourire est hypocrite, tes paroles mentent. Bas par ta nature, n'ayant de noble que ton nom, il n'est pas d'individu de l'espèce animale devant lequel tu ne doives rougir. Vous qui regardez par hasard cette urne chétive, passez votre chemin ; celui qu'elle honore n'est pas de ceux qui obtiendraient vos regrets ou vos larmes. Ces pierres couvrent les restes d'un ami ; je n'en ai connu qu'un, — et c'est ici qu'il repose.

Abbaye de Newstead, 30 novembre 1808.

VERS ÉCRITS APRÈS AVOIR NAGÉ DE SESTOS A ABYDOS

Si Léandre, intrépide amant
(Quelle fille n'en a mémoire ?)
En décembre eut jadis la gloire
De franchir ce gouffre écumant,

Si cette mer, quand sur son onde
 Il fit ce trajet hasardeux,
 Comme aujourd'hui roulait profonde,
 Vénus, que je les plains tous deux !

Moi, quand mai rouvre sa corbeille,
 Nageur faible et moins aguéri,
 J'étends mon corps endolori,
 Et je crois avoir fait merveille.

Par un doux prix encouragé,
 Un baiser, si j'en crois l'histoire,
 L'attendait. Nous avons nagé,
 Lui pour l'amour, moi pour la gloire.

Victime de son dévouement,
 Comme moi de mon incartade,
 Il se noya : je suis malade.
 C'était bien la peine vraiment !

9 mai 1816.

SONNET A GENEVRA

La rêverie et non le chagrin a donné à ta joue cette pâleur pensive ; telle qu'elle est, elle est si belle, que si l'incarnat de la joie venait en colorer les lis, cet éclat trop vif, mon cœur le verrait avec peine : ils n'éblouissent pas, tes yeux d'azur, — mais, hélas ! des yeux moins tendres ne peuvent les contempler sans larmes ; et moi-même, je sens les miens s'emplir de ces pleurs puisés à la mamelle d'une mère, doux comme les dernières gouttes qui accompagnent l'arc céleste d'Iris. Car à travers tes longs cils noirs brille une mélancolie charmante, comme un séraphin qui descendrait du ciel, et qui, au-dessus de toutes les douleurs, aurait pitié de toutes les infortunes ; en voyant tant de douceur unie à tant de majesté, je sens que je t'adore davantage sans pouvoir t'aimer moins.

17 décembre 1813.

LE PELERINAGE DE CHILDE-HAROLD

CHANT PREMIER.

I.

O toi dont la Grèce divinisa la naissance, Muse, fille de l'imagination capricieuse du poète, tant de lyres maladroites ont depuis peu déshonoré ton nom sur la terre, que la mienne n'ose pas t'invoquer sur ta sainte colline; et cependant j'ai erré sur les bords de ta source vantée; j'ai soupiré sur les antiques ruines de Delphes et son autel désert, où l'on n'entend d'autre bruit que le faible murmure de ton onde; ma lyre n'ira point réveiller les neuf Sœurs pour orner un poème aussi simple, un chant aussi humble que le mien.

II.

Jadis en Albion vivait un jeune homme pour qui la vertu était sans attrait; il passait le jour dans les désordres les plus honteux, et affligeait les oreilles de la nuit des éclats de sa gaieté scandaleuse. S'il faut le dire, c'était un effronté libertin, s'adonnant outre mesure aux orgies et aux profanes joies; peu d'objets ici-bas avaient le don de lui plaire, à l'exception des concubines, des compagnies charnelles, des mauvais sujets de haut et bas étage.

III.

Il avait nom Childe-Harold; mais d'où venait ce nom, quel était son lignage, c'est ce qu'il ne me convient pas de dire; il suffit qu'on sache qu'il était d'illustre race, et que ses ancêtres lui avaient légué plus d'un souvenir glorieux; mais il ne faut qu'une tache pour souiller un nom, quelle que soit son illustration antique: ni tout ce que l'art héraldique évoque de la poussière du cercueil, ni la prose fleurie, ni les mensonges d'un vers adulateur, ne peuvent décorer des actions coupables ou sanctifier un crime.

IV.

Childe-Harold tourbillonnait gaiement au soleil du jeune âge, comme toute autre mouche aurait pu faire, ne soupçonnant même pas qu'avant la fin de sa courte journée il suffirait d'un souffle de l'adversité pour glacer toute sa joie.

Mais longtemps avant d'avoir parcouru le tiers de sa course Childe éprouva pire que l'adversité ; il ressentit le dégoût de la satiété : dès lors le séjour de son pays natal lui devint insupportable, et plus solitaire que la triste cellule d'un ermite.

V.

Car il avait parcouru le long labyrinthe du péché, et n'avait point réparé les maux qu'il avait causés ; ses soupirs avaient été adressés à plusieurs, bien qu'il n'en aimât qu'une seule ; et cette bien-aimée, hélas ! ne pouvait jamais lui appartenir ! heureuse d'échapper à celui dont les embrassements eussent souillé la chasteté même, qui bientôt eût abandonné ses charmes pour des plaisirs vulgaires, eût gaspillé sa fortune pour soutenir sa prodigalité, et n'eût jamais daigné goûter le calme de la paix domestique.

VI.

Or, Childe-Harold se sentait le cœur affadi, et ne demandait qu'à s'éloigner de ses compagnons de débauche ; on dit que parfois une larme était près de lui échapper, mais l'orgueil venait soudain la glacer dans ses yeux. Il se promenait solitaire, triste et rêveur, résolu de quitter son pays natal et de visiter les climats brûlants par delà les mers. Rassasié de plaisirs, il invoquait presque l'infortune, et pour changer de théâtre, il fût volontiers descendu au séjour des ombres.

VII.

Childe-Harold parti du manoir de ses pères ; c'était un vaste et vénérable édifice, si vieux qu'il semblait près de s'écrouler ; mais ses ailes massives étaient solides encore. Monastique retraite condamnée aux plus vils usages ! dans ce lieu dont la superstition avait fait son repaire, on voyait chanter et sourire des filles de Paphos ; les moines eussent pu croire que leur temps était revenu, si les vieilles traditions disent vrai et ne calomnient pas ces saints personnages.

VIII.

Parfois, néanmoins, au milieu des plus bruyants transports de sa gaieté, d'étranges angoisses se trahissaient sur le front d'Harold, comme si sa conscience eût été troublée

du souvenir de quelque mortelle haine ou de quelque passion déçue ; mais c'est ce que tout le monde ignorait, ce que personne ne se souciait de savoir ; car son âme n'était pas de celles qui, naïves et sans art, se soulagent en épanchant leur douleur ; et, quels que fussent les chagrins qui l'oppressaient, il ne demandait des consolations ni à l'amitié ni aux conseils de personne.

IX.

Et nul ne l'aimait de ceux qu'il faisait venir de près et de loin pour les débauches de sa table et de son boudoir, flatteurs au milieu des fêtes, parasites sans cœur à la table du festin. Non, personne ne l'aimait, pas même ses maîtresses ; mais la femme n'a souci que de la pompe et de la puissance, et l'amour ne se plaît qu'aux lieux où ces biens se rencontrent. L'éclat attire les femmes comme les papillons, et Plutus réussit où échoueraient des séraphins.

X.

Childe-Harold avait une mère ; il ne l'avait point oubliée, mais il évita de lui faire ses adieux ; il avait une sœur qu'il aimait, mais il ne la vit point avant d'entreprendre son douloureux pèlerinage ; s'il avait des amis, il ne prit congé d'aucun d'eux. N'allez pas croire toutefois que son cœur fût d'acier ; vous qui savez ce que c'est que d'affectionner un petit nombre d'objets chéris, vous comprenez que ces adieux-là ne font que briser les cœurs qu'ils voudraient soulager.

XI.

Sa maison, ses foyers, son héritage, ses domaines, les beautés souriantes qui faisaient ses délices, dont les grands yeux bleus, la blonde chevelure, les mains de neige auraient ébranlé la sainteté d'un anachorète, et avaient longtemps nourri l'appétit de ses jeunes désirs ; sa coupe pleine jusqu'aux bords des vins les plus rares, et tout ce que le luxe peut offrir d'attrayant, il quitta tout cela sans regret, pour franchir l'Océan, parcourir les rives musulmanes et passer l'équateur.

XII.

Un vent favorable vint enfler les voiles, comme charmé de l'emporter loin de sa terre natale ; il vit les blancs rochers décroître rapidement à ses regards et se confondre bientôt

avec leur ceinture d'écume ; et alors peut-être il se repentit d'avoir voulu voyager ; mais cette pensée silencieuse resta renfermée dans son sein, et pas une plainte n'échappa à ses lèvres pendant qu'autour de lui d'autres se prenaient à gémir et exhalaient aux vents de lâches douleurs.

XIII.

Mais au moment où le soleil se plongeait dans l'Océan, il saisit sa harpe, dont il savait parfois tirer des mélodies que nul ne lui avait apprises, quand il croyait n'être écouté d'aucune oreille étrangère. Il promena donc ses doigts sur ses cordes sonores pour préluder à ses chants au milieu du sombre crépuscule. Pendant que fuyait le navire aux blanches ailes et que le rivage s'éloignait à sa vue, il fit entendre aux vagues ce chant d'adieu :

Adieu donc, mon pays natal !
 Ton rivage à ma vue expire...
 Le flot mugit, le vent soupire ;
 J'entends la mouette au cri fatal.
 Ce soleil aux clartés fécondes,
 Nous suivons sa trace de feu ;
 Son char disparaît sous les ondes ;
 O mon pays natal, adieu !

Demain ses rayons immortels
 Rallumeront une autre aurore ;
 Cieux et mers me riront encore,
 Mais non plus les champs paternels.
 Solitaire est ma salle antique ;
 A mon foyer s'assied le deuil ;
 L'herbe croît sur le mur gothique,
 Et mes chiens hurlent sur le seuil.

.....
 Me voilà seul et sans effroi,
 Océan sur tes vastes plaines.
 Vous, humains, que me font vos peines
 Quand nul ne s'attendrit sur moi ?
 Mon chien qui hurle pour son maître,
 Un étranger le nourrira ;
 Alors, que je vienne à paraître,
 Et mon chien me dévorera.

Vogue, mon rapide vaisseau !
 Fends l'onde ! vogue à pleine voile !
 Où tu veux porte mon étoile !
 Hors le mien, tout pays m'est beau.
 Salut, mer ! quand loin de tes plages
 Je ne verrai plus ton flot bleu,
 Recevez-moi, déserts sauvages !
 O mon pays natal, adieu !...

XIV.

Le vaisseau continue à voler sur les ondes, la terre a disparu ; les vents sont violents et les nuits sans sommeil dans la baie de Biscaye. Quatre jours s'écoulent, et le cinquième, voilà qu'on aperçoit de nouveaux rivages, et la joie renaît dans tous les cœurs ; voilà la montagne de Cintra qui se déploie aux regards, voici le Tage qui se précipite dans l'Océan et lui porte le tribut de ses flots dorés ; bientôt les pilotes lusitaniens nous abordent, et le navire s'avance entre des rives fertiles où quelques paysans achèvent la moisson.

XV.

O Christ ! c'est plaisir que de voir combien le ciel a fait pour cette terre de délices ! Que de fruits embaumés couvrent les arbres ! Que d'admirables points de vue se prolongent sur les collines ! Mais la main impie de l'homme gâte tous ces dons ! et quand le Tout-Puissant saisira son fouet vengeur contre les transgresseurs de ses lois souveraines, son tonnerre allumé par une triple vengeance frappera les hordes dévastatrices des Gaules, et purgera la terre de ses plus cruels ennemis.

XVI.

A la première vue, quelles beautés Lisbonne déploie ! Son image se réfléchit dans ce noble fleuve que les poètes gratifient inutilement d'un sable d'or. Aujourd'hui ses flots sont sillonnés par mille navires puissants depuis que l'alliance d'Albion prête son appui protecteur à la Lusitanie; nation gontée d'ignorance et d'orgueil, qui baise et maudit la main qui s'est armée pour elle afin de la mettre à l'abri de la colère du chef impitoyable des Gaules.

XVII

Mais lorsqu'on pénètre dans l'intérieur de cette ville, qui brille de loin d'un céleste éclat, on erre plein de douleur au

milieu des objets les plus repoussants aux yeux d'un étranger ; cabanes et palais sont également malpropres ; les habitants croupissent dans la saleté. Nul personnage de haut ou bas étage qui s'occupe de la propreté de ses vêtements ou de son linge ; et, fussent-ils atteints de la peste d'Égypte, ils n'en donneraient pas pour cela plus de soins à leurs personnes, et n'en seraient pas plus émus.

XVIII.

Pauvres et vils esclaves ! nés pourtant au milieu des plus nobles spectacles ! — O nature ! pourquoi gaspiller tes merveilles en faveur de tels hommes ? Mais voici Cintra qui vous offre son magnifique Eden, suite variée de monts et de vallées. Ah ! quelle est la plume, quel est le pinceau capable de retracer la moitié seulement de ce que l'œil découvre dans ces sites plus éblouissants pour des regards mortels que ceux qu'a décrits le poète qui, le premier, ouvrit au monde étonné les portes de l'Élysée ?

XIX.

Les rochers affreux que surmonte un couvent suspendu en l'air, les lièges blancs qui garnissent les pentes escarpées, la mousse des montagnes brunie par un ciel dévorant, la profonde vallée dont les arbrisseaux pleurent l'absence du soleil, le tendre azur de la mer sans rides, l'orange dont l'or brille au milieu du plus beau vert, les torrents qui bondissent du haut des rocs dans les vallons, là-haut des vignes, là-bas des saules, tout cela réuni forme un spectacle plein de magnificence et de variété.

XX.

Puis, gravissez lentement le sentier sinueux, tournez fréquemment la tête pour jeter un coup d'œil derrière vous et découvrir d'un point de vue plus élevé de nouvelles beautés dans le paysage ; arrêtez-vous au couvent de « Notre-Dame-des-Douleurs », où des moines sobres montrent à l'étranger leurs petites reliques et lui content des légendes : ici ont été châtiés des impies ; dans cette profonde caverne Honorius habita longtemps, dans l'espoir de mériter le ciel, en se faisant ici-bas un enfer.

XXI.

Çà et là, en franchissant des précipices, remarquez ces grossières croix de bois qui bordent le sentier ; ne croyez pas que ce soit la dévotion qui les ait mises là, ce sont les monuments fragiles de quelque assassinat ; car là où une victime est tombée en poussant un cri sous le poignard d'un meurtrier, on élève une croix formée de deux lattes vermoulues ; les bosquets et les vallons en offrent des milliers sur cette terre sanguinaire, où la vie de l'homme n'est pas assurée par les lois.

XXII.

Sur le penchant des collines ou dans le sein des vallées, on voit des châteaux où des rois ont fait autrefois leur demeure ; mais aujourd'hui ces solitudes n'ont d'habitants que les fleurs sauvages qui croissent alentour. Pourtant on y découvre encore des traces d'une antique splendeur. Là s'élève le beau « palais du prince : » c'est là aussi, Vatheck, fils opulent de l'Angleterre, que tu te bâtis un paradis, oubliant que lorsque la richesse capricieuse a épuisé tous les efforts de sa puissance, la douce paix fuit toujours les pièges de la volupté.

XXIII.

C'est ici que tu habitais, c'est là que tu projetais tes plaisirs, sous la crête toujours belle de cette montagne ; mais aujourd'hui, comme si c'était un séjour fatal, ton palais enchanté est aussi solitaire que toi ! C'est à travers de grandes herbes parasites qu'on arrive à tes salles désertes, à tes portiques ouverts ; leçon nouvelle, pour le cœur de celui qui pense, de la vanité des terrestres plaisirs, dont il ne reste bientôt que des débris quand les flots inexorables du temps ont passé par là !

XXIV

Voilà ce palais où des chefs se sont assemblés naguère ! (1) Oh ! que sa vue est déplaisante aux regards d'un Anglais ! Là siège, en robe de parchemin, un petit démon moqueur, coiffé du chapeau de la folie en guise de diadème ; il porte pendus

(1) Il s'agit de la Convention de Cintra qui fut signée dans le palais du marquis de Marialva.

à son côté un sceau et un noir rouleau où brillent des noms connus dans la cavalerie, et un grand nombre de signatures que le scélérat montre du doigt en riant à cœur joie.

XXV.

Ce nain d'enfer s'appelle Convention ; c'est lui qui dupa les chevaliers réunis dans le palais de Marialva : il les priva de leur cervelle, si toutefois ils en avaient une, et changea en tristesse la fausse joie d'une nation. Ici, la sottise foula aux pieds le panache du vainqueur, et la politique reconquit ce que les armes avaient perdu. Que les lauriers croissent en vain pour des chefs tels que les nôtres ! Malheur, non aux vaincus, mais aux vainqueurs, depuis que la victoire, prise pour dupe, laisse flétrir ses palmes sur les côtes de la Lusitanie !

XXVI.

Depuis la réunion de ce belliqueux synode, ô Cintra ! ton nom fait pâlir la Bretagne ; en l'entendant, nos ministres se dépitent, et rougiraient même de honte, s'ils pouvaient rougir. Que dira la postérité d'un pareil acte ? Les nations ne se moqueront-elles pas de nous, en voyant nos guerriers dépouillés de leur gloire par des ennemis battus sur le champ de bataille, et diplomatiquement vainqueurs ? Le mépris ne nous montrera-t-il pas au doigt dans l'avenir ?

XXVII.

Ainsi pensait Harold, tout en gravissant silencieusement les montagnes. Ces sites étaient beaux, et pourtant il lui tardait de fuir, plus mobile que l'hirondelle dans les airs : toutefois il y apprit à faire quelques réflexions morales, car il se livrait parfois à la méditation, et la voix intérieure de sa raison lui disait tout bas de mépriser son jeune âge, consumé en caprices insensés ; mais en regardant la vérité, ses yeux blessés s'obscurcissaient.

XXVIII.

A cheval ! à cheval ! Il quitte, il quitte pour jamais un séjour de paix déjà doux à son âme ; il sort de sa rêverie, mais ce n'est ni la femme ni le vin qu'il recherche maintenant. Il va, sans savoir encore où il terminera son pèlerinage ; bien des tableaux variés devront passer sous ses yeux

avant que sa soif de voyages soit étanchée, avant qu'il ait calmé son cœur, ou que l'expérience l'ait rendu sage.

XXIX.

Cependant Mafra l'arrêtera un instant. C'est là qu'habitait autrefois la malheureuse reine des Lusitaniens ; on y voyait rénaies et l'église et la cour ; la messe et les festins se succédaient à tour de rôle ; des courtisans et des moines, singulier mélange ! — Mais ici la prostituée de Babylone s'est bâti un palais où elle brille d'une telle splendeur, que les hommes oublient le sang qu'elle a versé, et s'inclinent devant la pompe dont le crime se décore.

XXX.

A travers des vallons fertiles, des collines pittoresques (ah ! que ne sont-elles habitées par une race d'hommes libres !), parmi des sites délicieux, où partout la vue est charmée, Childe-Harold dirige ses pas. Que les hommes amis d'un lâche repos regardent les voyages comme une folie, et s'étonnent qu'on déserte son fauteuil pour faire une route fatigante et parcourir de longues, bien longues distances, n'importe ! il est doux de respirer l'air des montagnes ; il y a là une source de vie que ne connaîtra jamais l'indolence.

XXXI.

Les collines blanchissent et décroissent dans le lointain, et des vallées moins riches, moins accidentées, se déroulent aux regards. Aussi loin que la vue peut s'étendre, apparaissent à l'horizon les domaines de l'Espagne, où les bergers font paître ces troupeaux dont la riche toison est si connue de nos commerçants. Ici, il faut que le pasteur s'arme pour défendre ses agneaux. L'Espagne est envahie par un ennemi redoutable, chacun doit se protéger soi-même, ou subir les maux de la conquête.

XXXII.

Sur la frontière de la Lusitanie et de l'Espagne, sa sœur, que pensez-vous qui sépare les deux états rivaux ? Est-ce le Tage qui interpose son onde puissante entre ces deux nations jalouses ? Ou de sombres montagnes élèvent-elles leurs barrières menaçantes ? Ou bien y a-t-il un mur de séparation semblable à la célèbre muraille de la Chine ? Point de mur de sépa-

ration, point de rochers sourcilleux, point de sierras hautes et sombres semblables à celles qui séparent l'Espagne de la Gaule ;

XXXIII.

Mais, entre les deux pays, un ruisseau à l'onde argentée se glisse en silence ; c'est à peine s'il a un nom, et cependant ses rives verdoyantes servent de barrières à deux royaumes rivaux. Là, le berger, tranquillement appuyé sur sa houlette, regarde d'un œil indifférent cette onde qui coule paisible entre des ennemis acharnés : car ici le paysan est aussi fier que le duc le plus noble, et le laboureur espagnol sait toute la distance qui le sépare de l'esclave lusitanien, vil entre les plus vils.

XXXIV

Non loin de cette limite imperceptible, la sombre Guadiana, si renommée dans les anciens romanceros, roule, en murmurant, ses tristes et vastes ondes. Autrefois elle vit s'accumuler sur ses rives d'innombrables légions de Maures et de chevaliers couverts d'éclatantes armures ; là s'arrêtèrent les guerriers les plus agiles ; là succombèrent les forts ; là roulèrent confondus dans les flots ensanglantés, le turban du musulman et le casque du chrétien.

XXXV

O belle Espagne ! sol glorieux et romantique ! où est cet étendard que déploya Pélage alors que le perfide père de Cava appela dans sa patrie les bandes qui teignirent du sang des Goths les eaux de ces montagnes ? Où sont ces bannières sanglantes qui, au temps jadis, déployées sur la tête de tes enfants, flottaient victorieuses au souffle des vents, et refou-lèrent enfin les dévastateurs sur leurs propres rives ? Oh ! combien dut briller la croix, et le croissant pâlir ! de quels gémissements les mères de la Mauritanie durent faire retentir les échos de l'Afrique !

XXXVI

Tes chants populaires ne sont-ils pas remplis de ces glorieux récits ? Et voilà, en effet, la plus grande récompense que peut espérer le héros. Quand le granit tombe en poudre, que les témoignages de l'histoire viennent à manquer, la com-

plainte d'un paysan supplée aux annales douteuses. Orgueil! détache tes regards du ciel pour les reporter sur ton propre domaine ! vois comme la renommée des puissants va se réfugier dans une chanson ! Les livres, les colonnes, les monuments ne peuvent-ils immortaliser ta grandeur ? faut-il donc que tu te confies au langage naïf de la tradition quand la flatterie est morte avec toi et que l'histoire te calomnie ?

XXXVII.

Eveillez-vous, fils de l'Espagne ! éveillez-vous ! aux armes ! C'est la Chevalerie, votre ancienne divinité, qui vous appelle ; elle ne porte point, comme autrefois, sa lance altérée ; elle n'agit pas dans l'air son panache rouge ; elle vole aujourd'hui à travers la fumée des tubes enflammés, et tonne par la voix de l'airain mugissant ; à chaque détonation elle s'écrie :
Eveillez-vous ! aux armes ! Répondez ! sa voix trouvera-t-elle moins d'échos que jadis, quand son chant de guerre retentissait sur les rivages de l'Andalousie ?

XXXVIII.

Silence ! N'entendez-vous pas résonner la terre sous les pas des coursiers ? n'est-ce pas le bruit du combat qui arrive à votre oreille ? ne voyez-vous pas ceux que frappe le sabre ensanglanté ? Courez ! courez sauver vos frères avant qu'il tombent sous les coups des tyrans et de leurs esclaves. L'air est sillonné des feux redoutables du trépas ; chaque décharge répercutée de roc en roc, annonce que des milliers d'hommes ont cessé de vivre. La mort vole sur les ailes d'un aiglon de soufre ; le génie des batailles, rouge de sang, frappe du pied la terre et les peuples ont ressenti la commotion.

XXXIX.

Voyez-vous le Géant debout sur la montagne, étalant au soleil sa sanglante chevelure ? Les foudres de la mort étincellent dans ses mains ardentes ; son regard brûle tout ce qu'il fixe ; ses yeux, tantôt roulants dans leur orbite, tantôt immobiles, lancent au loin des éclairs ; et à ses pieds d'airain est couchée la Destruction, observant les calamités qui s'accomplissent : car cette matinée verra le choc de trois nations puissantes, et le sang qui va couler sur ses autels réjouira sa

XL.

Par le ciel ! c'est un beau spectacle pour celui qui n'a là ni ami, ni frère, de voir se mêler toutes ces écharpes brillantes, et l'éclat des armes étinceler dans l'air ! Voyez ces limiers de la guerre qui ont quitté leur tanière, allongeant leurs griffes et hurlant pour leur proie ; tous prennent part à la chasse, mais bien peu au triomphe. La part la plus belle sera pour la tombe, et le Carnage, dans sa joie, peut à peine compter le nombre des combattants.

XLI

Trois nations se réunissent pour offrir ce sanglant sacrifice trois langues élèvent vers Dieu d'étranges prières ; trois brillants étendards se déroulent sur le fond azuré du ciel ; les cris sont : France ! Espagne ! Albion ! L'ennemi, la victime, l'allié généreux qui combat pour tous et combat toujours en vain, se sont donné là rendez-vous — comme s'ils ne pouvaient attendre la mort dans leurs foyers — pour nourrir les corbeaux sur la plaine de Talavera, et fertiliser la terre que chacun d'eux veut conquérir.

XLII.

C'est là qu'ils pourriront, jouets glorieux de l'ambition ! Oui, la gloire élève le gazon qui recouvre leur argile ! Vain sophisme ! voyez en eux des instruments brisés, que les tyrans sacrifient par myriades quand ils osent paver de cœurs humains leur criminelle voie pour arriver — à quoi ? — à un rêve. Les despotes connaissent-ils un seul lieu où leur domination soit volontairement consentie ? Y a-t-il un coin de terre qu'ils puissent dire à eux, sauf celui où leurs os tombent enfin pièce à pièce ?

XLIII.

O Albuera ! glorieux champ de douleur ! pendant qu'en parcourant ta plaine le pèlerin pressait les flancs de son cheval, qui eût pu prévoir que bientôt tu servirais de théâtre à la lutte sanglante des deux armées rivales ? Paix aux morts ! puissent la palme du guerrier, les pleurs de la victoire, immortaliser leur récompense ! Jusqu'à ce que d'autres lieux soient témoins d'autres funérailles, ton nom, Albuera, réunira en cercle la foule attentive, et les chants du peuple te décerneront une renommée passagère.

XLIV

C'est assez parler des favoris de Bellone ; qu'ils s'amuseut à jouer aux hommes et échangent la vie contre la gloire, cette gloire ne ranimera pas leur cendre, bien que des milliers d'hommes périssent pour illustrer le nom d'un seul. Ce serait vraiment dommage de leur dénier l'objet de leur noble ambition à ces heureux mercenaires qui croient servir par leur mort la patrie dont leur vie eût peut-être fait la honte, qui auraient succombé dans quelque sédition domestique, ou, brigands obscurs, auraient suivi une carrière de vol et de rapines.

XLV.

Harold continua rapidement sa route solitaire jusqu'aux lieux où Séville élève fièrement son front indompté. Elle est libre encore, cette proie convoitée des envahisseurs ! Hélas ! le temps approche où la conquête posera dans son enceinte son pied farouche, et souillera de son passage ses élégants édifices. Heure fatale ! il faut subir sa destinée quand la destruction triomphe et que tout cède à ses hordes affamées autrement Iliou et Tyr seraient debout encore, la vertu serait toujours victorieuse, et le meurtre cesserait de prospérer.

XLVI.

Mais, insouciant de l'heure qui s'approche, Séville ne s'occupe que de chants, de banquets et de fêtes ; le temps s'écoule au milieu de joies les plus étranges, et le cœur de ces patriotes ne saigne pas des blessures de la patrie. Ce n'est pas le clairon de la guerre qu'on entend, mais la guitare de l'amour. La folie y domine en souveraine ; le libertinage, aux yeux jeunes, poursuit ses promenades nocturnes, et au milieu des crimes silencieux des capitales, le vice s'attache jusqu'au dernier moment à ces murs près de s'écrouler.

XLVII.

Il n'en est pas de même de l'hôte des champs ; il se cache avec sa tremblante compagne et n'ose aventurer trop loin ses regards, de peur de voir sa vigne ravagée et flétrie sous le souffle brûlant de la guerre. On n'entend plus, à la clarté propice d'un beau soir, le joyeux fandango agiter ses castagnettes. O monarques ! si vous pouviez goûter les plaisirs que vous troublez, vous n'iriez pas affronter les fatigues de

la gloire, la voix triste et discordante du tambour se tairait et il y aurait encore, pour l'homme, du bonheur ici-bas.

XLVIII.

Quels sont maintenant les chants du robuste muletier ? Est-ce, comme autrefois, la romance d'amour ou le cantique pieux qui charme les ennuis de la route, pendant que les clochettes de la mule font entendre leur pittoresque tintement ? Non, il ne chante plus que *Viva el rey !* et ne s'interrompt que pour maudire Godoy, l'imbécile roi Charles, et le jour où la reine d'Espagne vit pour la première fois le jeune homme aux yeux noirs, et où la trahison sortit rouge de sang de son lit adultère.

XLIX.

Sur cette plaine longue et unie bordée de rocs sourcilleux où vous voyez s'élever ces tours mauresques, l'empreinte du fer des coursiers a déchiré le sein de la terre, et le gazon noirci par les flammes annonce la présence de l'ennemi sur le sol de l'Andalousie. Ici étaient le camp, les feux du bivouac et les postes avancés ; ici le paysan intrépide a pris d'assaut le nid du dragon ; il vous fait remarquer ce lieu d'un air triomphant, et vous montre ces rochers tant de fois perdus et repris.

L.

Tous ceux que vous rencontrez sur la route portent à leur chapeau la cocarde rouge ; vous reconnaissez à ce signe qui vous devez accueillir et qui éviter. Malheur à quiconque se montre en public sans cet infailible signe de loyauté ! le couteau est effilé, le coup est prompt, et triste serait la destinée des soldats gaulois si le poignard perfide caché sous le manteau pouvait émousser le tranchant du sabre ou dissiper la fumée du canon.

LI.

A chaque détour dans les morenas sombres, les rochers supportent des batteries meurtrières, et aussi loin que la vue peut s'étendre, l'obusier des montagnes, les chemins coupés, les palissades hérissées, les fossés inondés, les postes militaires occupés, la sentinelle vigilante, les magasins cachés sous le roc, le coursier abrité sous le chaume, les boulets en pyramides la mèche toujours allumée.

LII.

Tout annonce ce qui va se passer. Mais celui qui, d'un signe de tête, a jeté bas de leur trône des despotes moins forts que lui s'arrête un instant avant de lever le bras ; il daigne accorder un moment de répit : bientôt ses légions vont s'ébranler et balayer ces obstacles ; il faut que l'Occident reconnaisse le fléau du monde, Espagne, oh ! malheur, malheur à toi quand le vautour gaulois, déployant ses ailes, prendra son essor, et que tu verras tes fils précipités en foule au séjour du trépas !

LIII.

Et faut-il donc qu'ils périssent ? que la jeunesse, le courage l'honneur, succombent pour assouvir la fatale ambition d'un chef orgueilleux ? Eh quoi ! point de milieu entre la soumission et la tombe ? entre le triomphe du brigandage et la chute de l'Espagne ? La puissance suprême que l'homme adore l'a-t-elle donc ordonné ainsi ? est-elle sourde aux supplications des victimes ? tout sera-t-il donc inutile : l'héroïsme des vaillants, les conseils des sages, le dévouement des patriotes, l'habileté des vieux guerriers, l'ardeur de la jeunesse, le cœur d'acier de l'âge mûr ?

LIV.

Est-ce donc pour cela que la jeune Espagnole a saisi le glaive, alors que, suspendant aux saules sa guitare muette, dépouillant son sexe et s'armant d'audace, elle a entonné le chant des batailles, et pris place dans les rangs des guerriers ? Elle qui palissait à la vue de la moindre blessure, que le cri de la chouette faisait tressaillir d'effroi, elle contemple d'un œil tranquille les baïonnettes hérissées, l'épée flamboyante, et sur les cadavres encore chauds elle s'avance, Minerve intrépide, où Mars lui-même craindrait de la suivre.

LV.

Vous qu'émerveillera le récit de son histoire, oh ! si vous l'aviez connue en des temps plus doux, si vous aviez vu son œil noir briller à travers le noir tissu de son voile, si vous aviez entendu dans le boudoir sa voix joyeuse et légère, contemplé ses longs cheveux qui défient l'art du peintre, ses formes enchanteresses, sa grâce plus que féminine, vous n'eussiez pu croire qu'un jour les tours de Sarragosse la verraient regarder

en face le danger à la tête de Méduse, et lui sourire, éclaircir les rangs de l'ennemi, et guider les guerriers au chemin périlleux de la gloire.

LVI.

Son amant tombe ; — elle ne verse point d'inopportunes larmes, Son chef est tué ; — elle le remplace au poste fatal. Ses concitoyens fuient ; — elle arrête leur lâche retraite. L'ennemi recule ; — elle marche à la tête de ceux qui le poursuivent. Qui mieux qu'elle apaisera les mânes d'un amant ? qui mieux qu'elle vengera le trépas d'un chef ? Voyez-vous la jeune fille relever le courage abattu des guerriers ? la voyez-vous fondre sur l'ennemi fuyant vaincu par la main d'une femme, à l'aspect des remparts qu'il assiège ?

LVII.

Pourtant elles ne sont point des Amazones, les jeunes filles de l'Espagne ; elles furent créées pour l'amour et ses enchantements. Si, aujourd'hui, armées, elles rivalisent avec ses fils et se mêlent à l'horrible phalange, c'est le tendre courroux de la colombe qui frappe de son bec la main étendue pour saisir son époux. En douceur comme en énergie, l'Espagnole surpasse de beaucoup les femmes de certains pays renommées pour leur babil fastidieux ; elle a une âme plus noble, et ses charmes égalent peut-être les leurs.

LVIII.

Elle doit être douce la joue dont la fossette indique l'empreinte qu'y laissa le doigt de l'Amour ! ces lèvres qui recèlent une nichée de baisers prêts à s'envoler disent à l'homme que pour les mériter il faut qu'il soit vaillant. Comme son regard est énergiquement beau ! Les rayons de Phébus, en caressant sa joue, ne l'ont point fanée ; elle est sortie plus fraîche encore de ses baisers amoureux. Qui pourrait, après l'avoir vue, rechercher les fades beautés du Nord ? que leurs formes sont pauvres, frêles, pâles et languissantes !

LIX.

Climats que les poètes se plaisent à vanter, harems de cette contrée lointaine où je fais maintenant (1) entendre ces chants

(1) Cette stance a été écrite en Turquie.

à la gloire des beautés espagnoles, qu'un cynique lui-même ne pourrait s'empêcher d'admirer, pourriez-vous comparer ces houris à qui vous permettez à peine de prendre l'air, de peur que le vent ne serve de conducteur à l'amour, avec l'Espagnole aux yeux noirs et brillants ? Sachez que c'est dans leur patrie que nous trouvons le Paradis de votre prophète, avec ses vierges célestes aux yeux noirs, et leur angélique bonté.

LX.

O Parnasse (1) ! maintenant je te contemple, non avec les yeux insensés d'un rêveur, non dans le fabuleux paysage d'un poème ; mais je te vois, avec ton manteau de neige et sous ton ciel natal, t'élever dans toute la pompe sauvage de la majesté des montagnes. Ne t'étonne pas que j'essaie de chanter en ta présence ; et moi aussi, moi le plus humble des pèlerins qui t'ont visité, je voudrais en passant éveiller tes échos, quoique nulle Muse sur ta cime ne déploie aujourd'hui ses ailes.

LXI.

Que de fois j'ai rêvé de toi ! car qui ignore ton nom glorieux, celui-là est étranger à ce que l'homme a de plus divin. Et maintenant que tu es là sous mes yeux, je rougis de t'offrir en hommage d'aussi faibles accents. Quand je rappelle à ma mémoire le cortège illustre de tes anciens adorateurs, je tremble et je n'ai plus que la force de fléchir le genou. Au lieu d'élever ma voix, et de tenter un inutile essor, je te contemple sous ton pavillon de nuages, dans l'extase d'une joie silencieuse en pensant qu'à la fin je te vois.

LXII.

Plus heureux que tant de poètes illustres que le destin enchaina dans leur lointaine patrie, foulerais-je sans émotion cette terre sacrée que d'autres idolâtrèrent sans la connaître ? Quoique Apollon ne visite plus sa grotte, et que le séjour des Muses en soit aujourd'hui le tombeau, je ne sais quel doux génie règne encore en ces lieux, soupire dans la brise, habite le silence des cavernes, et glisse d'un pied léger sur cette onde mélodieuse.

(1) Ces stances ont été composées au pied du Mont-Parnasse.

LXIII.

Un jour, ô Parnasse ! je reviendrai à toi. J'ai interrompu mes chants pour te payer mon tribut ; j'ai oublié un moment pour toi, et la terre d'Espagne, et ses fils et ses filles, et son destin, cher à toute âme libre, et je t'ai salué, non peut-être sans verser une larme. Je reprends maintenant mon sujet. — Mais que j'emporte de mon pieux séjour auprès de toi un gage, un souvenir ; laisse-moi cueillir une feuille de l'arbre immortel de Daphné, et ne permets pas que dans l'espérance de celui qui t'implore les hommes ne voient qu'une vanterie impuissante.

LXIV.

Mais jamais, mont sublime, jamais, quand la Grèce était jeune encore, tu ne vis à ta base gigantesque un chœur de beautés plus brillantes ; jamais quand la prêtresse, embrasée d'un feu divin, faisait entendre l'hymne pythique, Delphes ne contempla un cortège de vierges plus dignes d'inspirer les chants d'une lyre amoureuse que ces filles de l'Andalousie élevées dans la chaude atmosphère des tendres désirs. Oh que n'ont-elles ces paisibles ombrages dont jouit encore la Grèce, bien que la gloire ait déserté ses rives !

LXV.

Elle est belle l'orgueilleuse Séville ! qu'elle soit fière de sa force, de sa richesse, de son antiquité ! mais Cadix, qui s'élève plus loin sur la côte, réclame des éloges moins glorieux, mais plus doux. O vice ! que tes voluptueux sentiers ont de charmes ! Comment le cœur où bouillonne un sang adolescent fera-t-il pour échapper aux fascinations de ton regard magique ? Serpent à tête d'ange, tu nous magnétises, et tes formes séduisantes se plient à tous les goûts.

LXVI.

Quand le temps eut détruit Paphos, — temps maudit, la reine qui soumet tout à son empire doit se soumettre à toi, — les plaisirs exilés cherchèrent pour s'y fixer un climat aussi doux, et Vénus, fidèle seulement à la mer qui fut son berceau, inconstante dans tout le reste, daigna se réfugier dans Cadix et transporter le siège de sa puissance dans l'enceinte de ses blanches murailles. Néanmoins elle n'a pas

voulu circonscire son culte à un seul temple, mais on lui a élevé des milliers d'autels où brille sans cesse la flamme des sacrifices.

LXVII.

De l'aube jusqu'à la nuit, depuis le soir jusqu'au moment où l'aurore étonnée éclaire en rougissant l'orgie de la bande joyeuse, on chante, on se couronne de guirlandes de roses ; de nouveaux amusements, des folies toujours nouvelles se succèdent sans interruption. Celui qui séjourne en ce lieu doit dire un long adieu aux sages plaisirs. Rien n'interrompt les fêtes ; à défaut de dévotion véritable, l'encens monacal monte seul vers le ciel ; l'amour et la prière marchent ensemble, ou règnent à tour de rôle.

LXVIII.

Le dimanche arrive, jour de recueillement et de repos. Comment l'honore-t-on sur ce rivage chrétien ? On le consacre à une réjouissance solennelle. Silence ! entendez-vous mugir le monarque des forêts ? Il brise les lances ; ses naseaux aspirent le sang qui jaillit de l'homme et du coursier terrassé par ses cornes redoutables ; la foule qui remplit l'arène appelle à grands cris d'autres combattants ; la vue des entrailles palpitantes provoque les hurlements d'une frénétique joie : les yeux de la beauté ne se détournent pas, et ne témoignent même point une feinte tristesse.

LXIX.

C'est là le septième jour, le jubilé de l'homme. Londres, tu célèbres autrement le jour de la prière : tes bourgeois s'habillent proprement, tes artisans lavent leur figure, tes apprentis s'endimanchent, et tous vont respirer l'air hebdomadaire. Le fiacre, le whisky, le cabriolet, et jusqu'au modeste gig, sillonnent les faubourgs ; on se rend à Hampstead, à Brentford, à Harrow, jusqu'à ce que le rossinante s'arrête épuisé au milieu des brocards des piétons jaloux.

LXX.

Les bateaux de la Tamise promènent les belles attifées de rubans ; d'autres préfèrent comme plus sûre la route semée de barrières ; ceux-ci gravissent la colline de Richemont ;

ceux-là partent pour Ware, et il en est beaucoup qui montent jusqu'à Highgate. Ombrages de la Béotie, vous dirai-je pourquoi ? C'est pour assister au culte de la corne solennelle qui présentée avec respect par la main du mystère, reçoit les serments redoutables des garçons et des filles ; ces serments sont arrosés par d'amples libations, et l'on danse jusqu'à l'aube.

LXXI.

Tout pays a ses folies. — Ce ne sont pas là les tiennes, belle Cadix, assise sur le bord de la mer aux flots bleus. A peine la cloche du matin a sonné neuf heures, tes saints adoreurs disent leur rosaire. Leurs prières importunent la Vierge (c'est, je crois, la seule qu'il y ait dans le pays), lui demandant le pardon d'autant de crimes qu'il y a de fidèles qui l'implorent ; cela fait, on se rend en foule au cirque ; jeunes et vieux, pauvres et riches, chacun prend sa part du divertissement.

LXXII.

La lice est ouverte, l'arène spacieuse est libre ; tout autour sont entassés des milliers de spectateurs ; longtemps avant que la première fanfare se fasse entendre, toutes les places sont occupées. Là abondent les dons, les grands d'Espagne, et surtout les dames, savantes dans la coquetterie du regard mais toujours humainement disposées à guérir les blessures qu'ont faites leurs beaux yeux. Nul ne peut se plaindre, comme fait maint poète lunatique, que leur froide indifférence l'ait condamné à mourir des traits cruels de l'amour.

LXXIII.

Le bruit des conversations a cessé ; la tête surmontée d'un blanc panache, portant des éperons d'or, armés d'une lance légère, montés sur de fiers coursiers, quatre cavaliers s'avancent en s'inclinant devant les spectateurs, et se préparent à jouter dans cette lice périlleuse ; ils portent de riches écharpes, leurs coursiers caracolent avec grâce. S'ils peuvent se signaler dans ce jeu redoutable, les applaudissements de la foule, les regards approbateurs des dames, tout ce qui récompense les actions les plus nobles deviendra leur partage ; les fatigues des rois et des héros ne sont pas payées d'un plus haut prix.

LXXIV.

Revêtu d'un costume splendide et d'un éclatant manteau, mais toujours à pied, l'agile matador est au centre de l'arène, brûlant de se mesurer avec le roi des troupeaux mugissants ; mais auparavant il parcourt lentement l'enceinte dans toute son étendue, pour s'assurer qu'aucun obstacle n'entravera sa course. Il n'a pour toute arme qu'un dard ; il ne combat que de loin ; l'homme n'en saurait tenter davantage sans l'aide du coursier fidèle, trop souvent condamné, hélas ! à recevoir pour lui les blessures et la mort !

LXXV.

Le clairon a retenti trois fois ; le signal est donné ; l'ancre s'ouvre béant ; la foule regarde dans une muette attente. Le puissant animal s'élance d'un bond dans l'arène, promène autour de lui de sauvages regards, frappe la terre d'un pied sonore, mais il ne s'élance pas aveuglément sur son ennemi. Il tourne à droite et à gauche son front menaçant, comme pour préluder à sa première attaque ; il agite au loin sa queue irritée ; ses yeux enflammés roulent et se dilatent dans leur orbite.

LXXVI.

Tout à coup il s'arrête ; son regard s'est fixé : fuis, fuis, jeune imprudent ! prépare ta lance ; le moment est venu de mourir ou de déployer cette adresse qui peut encore tromper la fureur de ton ennemi. Les coursiers agiles se détournent à propos ; le taureau court en écumant, mais il n'échappe point aux coups qu'on lui porte ; le sang ruisselle à flots sur ses flancs. Il fuit, il tourne sur lui-même ; la douleur le rend furieux. Le dard succède au dard, la lance suit la lance ; ses souffrances s'exhalent en longs mugissements.

LXXVII.

Il revient sur ses pas ; rien ne l'arrête, ni les dards, ni les lances, ni les bonds rapides du coursier hors d'haleine. Que peuvent contre lui et l'homme et ses armes vengeresses ? Vaines sont ses armes, plus vaine encore sa force. Déjà un courageux coursier est étendu sans vie ; un autre est éventré (ô spectacle d'horreur !), et à travers son poitrail sanglant apparaissent les organes palpitants de la vie. Blessé à mort,

Il se soutient encore malgré sa faiblesse, et continuant sa course d'un pas chancelant, arrache son maître au péril.

LXXVIII.

Vaincu, sanglant, haletant, la rage du taureau est montée à son comble. Au centre de l'arène, au milieu de ses blessures, des dards attachés à son flanc, des fers de lances brisées, des ennemis hors de combat, il s'arrête immobile. C'est alors que les matadors voltigent autour de lui, agitent le manteau rouge et brandissent le fer fatal ; une fois encore il s'élançe avec la rapidité de la foudre ! Inutile fureur ! le manteau se détache de la main perfide, couvre ses yeux farouches. — C'en est fait, — il va tomber sur le sable.

LXXIX.

A l'endroit où son large cou se joint à l'épine dorsale, le glaive mortel s'enfonce tout entier. Il s'arrête. — Il tressaille, — dédaignant de reculer. Lentement il tombe au milieu des cris de triomphe. Il meurt sans gémissement, sans agonie. Un char décoré avec pompe s'avance ; on y place le cadavre, spectacle délicieux aux regards de la foule ; quatre coursiers qui dédaignent les rênes, aussi agiles que bien dressés, entraînent cette lourde masse avec la rapidité de l'éclair.

LXXX.

Tels sont les jeux cruels qui, en Espagne, plaisent à la jeune fille et charment le jeune homme. Habitué de bonne heure au spectacle du sang, il se délecte dans la vengeance, il jouit des souffrances d'autrui ! Combien d'inimitiés privées ensanglantent le village ! Quoique les Espagnols ne forment aujourd'hui qu'une phalange contre l'ennemi commun, il en reste encore assez dans leurs humbles foyers qui, pour les motifs les plus frivoles, aiguissent en secret contre un ami le poignard homicide.

LXXXI.

Mais la jalousie a fui ; ses grilles, ses verroux, la sage duègne sa sentinelle décharnée, tout ce qui révolte les âmes généreuses, toutes ces précautions d'un jaloux ridicule, tout cela a disparu avec la génération qui n'est plus. Avant l'éruption du volcan de la guerre, quelle femme pouvait se flatter d'être plus libre que la jeune Espagnole, alors que, déroulant les longues tresses

de sa chevelure, elle bondissait sur la verte pelouse, pendant qu'à la danse joyeuse souriait l'astre cher aux amants ?

LXXXII.

Oh ! plus d'une fois Harold avait aimé ou rêvé qu'il aimait, puisque le bonheur n'est qu'un rêve ; mais maintenant son cœur capricieux était insensible, car il n'avait pas encore bu au fleuve de l'oubli ; et récemment il avait appris que ce que l'amour a de plus doux, ce sont ses ailes. Quelque beau, jeune et charmant qu'il paraisse, il y a au fond de ses jouissances les plus délicieuses une amertume qui en corrompt la source, et répand son venin sur les plus belles fleurs.

LXXXIII

Cependant il n'était point aveugle aux charmes de la beauté. Elle faisait sur lui l'impression qu'elle fait sur le sage. Non que sur un esprit comme le sien la philosophie eût daigné jeter son chaste et imposant regard ; mais, ou la passion prend la fuite, ou elle s'affaisse sous ses propres fureurs ; et le vice, qui creuse de ses propres mains sa tombe voluptueuse, avait depuis longtemps et pour toujours enseveli ses espérances. Victime de la satiété, une sombre haine de la vie avait, sur son front livide, écrit la sentence fatale de Caïn le maudit.

LXXXIV.

Il se contentait de regarder, sans se mêler à la foule. Pourtant il ne voyait pas les hommes avec la haine d'un misanthrope. Il eût désiré parfois prendre part à la danse et aux chants. Mais comment sourire quand on succombe sous le poids de sa destinée ? Rien de ce qui s'offrait à ses regards ne pouvait alléger sa tristesse. Un jour pourtant il essaya de secouer le démon qui l'oppressait ; et, rêveur, assis pensif dans le boudoir d'une jeune beauté, il improvisa ce chant, adressé à des attraits non moins beaux que ceux qui l'avaient charmé en des jours plus heureux :

A INÈS.

Ne souris point à mon front sombre et blême !
 Ma bouche à l'avenir jamais ne sourira.
 Te préserve le ciel, en sa bonté suprême,
 De répandre des pleurs que nul ne sèchera !

2

Tu veux savoir d'où vient cette douleur qui ronge
 Tout, jeunesse, joie, avenir ?
 Laisse-moi les tourments où mon âme se plonge ;
 Tu ne peux rien pour les guérir.

3

Ce n'est ni l'amour, ni la haine,
 Ni de l'ambition les vains honneurs perdus,
 Qui me font maudire ma chaîne,
 Et fuir loin des objets que je prisais le plus ;

4

C'est cet ennui qui désenchante,
 Et tout ce que j'entends, et tout ce que je voi ;
 La beauté sur mon cœur, hélas ! est impuissante,
 A peine si tes yeux ont des attraits pour moi ;

5

C'est cette tristesse fatale
 Qui du Juif voyageur accompagnait les pas ;
 Qui, sans voir au delà de la nuit sépulcrale,
 N'espère de repos qu'à l'ombre du trépas.

6

Ah ! de son propre cœur nul mortel ne s'exile.
 En vain, pour échapper au fléau qui me suit,
 Aux plus lointains climats je demande un asile ;
 L'inférieure pensée en tous lieux me poursuit.

7

Aux doux plaisirs chacun se livre,
 Ces plaisirs pour moi sans appas.
 Dure l'enchantement dont leur âme s'enivre !
 Et comme moi, du moins, qu'ils ne s'éveillent pas !

8

A moi l'exil de rive en rive,
 A moi les souvenirs d'un passé de douleur !
 Le seul soulagement à mon âme plaintive
 C'est d'avoir épuisé la coupe du malheur.

Ce qu'on rencontre au fond de cette coupe amère,
 Ne le demande pas. Ne cherche pas à voir
 Ce qu'un cœur d'homme peut contenir de misère,
 Et l'enfer qui bouillonne en cet abîme noir.

LXXXV.

Belle Cadix, adieu, et un long adieu ! Qui pourrait oublier la glorieuse défense qu'ont faite tes remparts ? Quand tout changeait, toi seule restas fidèle ; la première à devenir libre, la dernière à être vaincue. Et si, au milieu d'aussi grands événements, de chocs si violents, le sang espagnol a coulé dans tes murs, le meurtre du moins n'a choisi qu'un traître pour victime (1) ; ici tous ont agi noblement, hormis la noblesse ; nul n'est allé au-devant des chaînes du vainqueur, si ce n'est la chevalerie dégénérée.

LXXXVI.

Espagne ! tels sont tes enfants ! Oh ! qu'il est étrange ton destin ! Des hommes qui ne furent jamais libres luttent pour la liberté, un peuple privé de son roi combat pour un pouvoir sans force ; pendant que leurs seigneurs fuient, les vassaux prennent le glaive et demeurent fidèles aux esclaves de la trahison ; ils se dévouent à un pays qui ne leur a donné que la vie ; l'orgueil leur montre le chemin de la liberté ; vaincus, ils retournent au combat ; leur cri de ralliement est « La guerre ! la guerre, même aux couteaux ! »

LXXXVII.

Vous qui désirez connaître l'Espagne et les Espagnols, lisez l'histoire de leur lutte sanglante ; tout ce que peut la vengeance la plus implacable contre un ennemi étranger est mis là en pratique contre la vie de l'homme. Depuis le cimetière étincelant jusqu'au couteau perfide, l'Espagnol se fait des armes de tout ; que lui importe, pourvu qu'il protège sa sœur ou sa femme, et qu'il fasse couler le sang des oppresseurs maudits ? Puissent tous les envahisseurs recevoir un aussi terrible châtement !

(1) Allusions à la conduite, en mai 1809, du gouverneur de Cadix Solano

LXXXVIII.

Seriez-vous tentés de donner une larme à ceux qui succombent ? Jetez les yeux sur la plaine ravagée et sanglante , regardez ces mains rouges encore du meurtre des femmes ; puis abandonnez aux chiens les morts sans sépulture ; que les cadavres servent de proie au vautour, qui les dédaignera peut-être ; que leurs ossements blanchis et la marque ineffaçable du sang indiquent à l'œil épouvanté la place du champ de bataille ! C'est ainsi seulement que nos enfants pourront concevoir les spectacles que nous avons eus sous les yeux.

LXXXIX.

Hélas ! l'œuvre terrible n'est pas encore terminée : les Pyrénées vomissent de nouvelles légions ; l'horizon se rembrunit encore ; la lutte est à peine commencée ; qui peut en prévoir la fin ? Les nations abattues fixent leurs regards sur l'Espagne ; si elle devient libre, elle affranchira plus de pays que ses cruels Pizarres n'en ont jamais enchaîné. Etrange rétribution ! maintenant le bonheur de Colombie répare les calamités infligées aux enfants de Quito, pendant que le carnage promène ses fureurs sur la mère-patrie !

XC.

Ni tout le sang versé à Talavera, ni tous les prodiges du combat de Barossa, ni les cadavres dont Albuera fut jonché, n'ont pu assurer à l'Espagne la conquête de ses droits. Quand verra-t-elle dans ses champs l'olivier reflleurir ? quand respirera-t-elle de ses longues épreuves ? combien de jours douteux feront place à la nuit avant que le spoliateur franc abandonne sa proie, et que l'arbre exotique de la liberté s'acclimate dans le sol ibérique ?

XCI.

Et toi, mon ami (1), puisque mon inutile douleur s'échappe de mon cœur malgré moi et se mêle à mes chants, si tu étais tombé sous l'épée avec le cortège des braves, l'orgueil pourrait arrêter les pleurs, même de l'amitié. Mais mourir ainsi sans gloire et sans utilité, oublié de tous, si ce n'est de mon cœur solitaire, et mêler ta cendre paisible à celle des guerriers tombés

(1) Un ami de Byron, officier aux gardes, était mort de la fièvre, à Colmbre.

sur le champ de bataille, quand la gloire couronne tant de fronts moins nobles ! Qu'as-tu fait pour descendre si paisiblement dans la tombe ?

XCII.

O le plus ancien de mes amis et le plus estimé ! cher à un cœur où ton affection avait survécu à toutes les autres, bien qu'à jamais perdu pour ma vie désolée, laisse-moi te voir encore dans mes rêves. Le matin renouvellera mes larmes en me rendant sur ton pacifique cercueil, jusqu'à ce que ma frêle dépouille soit rendue à la poussière d'où elle est sortie et que le repos de la mort réunisse l'ami pleuré et celui qui le pleure.

XCIII.

Voici la première partie du pèlerinage d'Harold. Ceux qui désireraient entendre encore parler de lui auront prochainement de ses nouvelles, si toutefois celui qui écrit ces rimes peut encore en griffonner d'autres. En est-ce déjà trop comme cela ? Critiques impitoyables, c'est peut-être là votre avis. Mais patience, et vous apprendrez ce qu'Harold a vu dans d'autres contrées où sa destinée l'a conduit, contrées qui renferment les monuments des temps antiques, alois que des mains barbares n'étaient point encore venues opprimer la Grèce et y étouffer les beaux-arts.

MONODIE

SUR LA MORT DE R. B. SHERIDAN

PRONONCÉE AU THÉÂTRE DE DRURY-LANE.

Un soir d'été, quand le dernier rayon du jour expirant s'efface parmi les pleurs du crépuscule, qui n'a pas senti le charme de cette heure suave descendre sur son cœur comme la rosée sur la fleur ? Plein d'un sentiment pur qui absorbe et saisit l'âme, à cette pause mélancolique de la nature, à ce moment où elle reprend haleine, pont sublime jeté par le temps entre la lumière et les ténèbres, qui n'a pas éprouvé ce calme profond et solennel, cette pensée muette à qui il

faut pour s'épancher, non des paroles mais des larmes, cette harmonie sainte, — ce regret, cette sympathie glorieuse pour les soleils qui disparaissent ? Ce n'est pas une douleur poignante, c'est une douce tristesse qui n'a pas de nom, chère aux âmes tendres, distinctement sentie, — mais sans amertume, mélancolie suave, larme transparente, où n'entre aucune souffrance mondaine, aucun sentiment d'égoïsme; larme versée sans honte, — et secrétée sans douleur !

Pareil à l'émotion que nous inspire cette heure où la lumière du jour décroît le long des collines, est le sentiment qui pénètre notre cœur et nos yeux quand meurt tout ce qui, dans le génie, peut mourir. Une haute intelligence s'est éclipsee ; — une puissance a passé du jour aux ténèbres, — ne laissant après elle aucune lumière égale à la sienne, aucun nom rival de son nom, ce foyer où venaient converger tous les rayons de la gloire ! l'éclair de l'esprit, — la lumière de l'intelligence, — la flamme de la poésie, — l'éclat de l'éloquence, ont disparu avec leur soleil ; — mais il nous reste les créations durables d'un esprit immortel ; fruits d'un matin brillant, d'un midi glorieux ; portion impérissable de celui qui est mort trop tôt : mais ce n'est là qu'une petite partie d'un tout admirable ; lumineux segments du cercle de cette âme qui embrassait tout, — éclairait tout de ses rayons, sachant tour à tour égayer — émouvoir, — plaire, — ou frapper de terreur. Dans les conseils de la nation, ou à la table des festins, il savait à son gré remuer les sentiments des hommes ; les voix les plus hautes l'applaudissaient à l'envi, et les plus superbes renommées se faisaient une gloire de le louer. Quand s'éleva la clameur de l'Indoustan opprimé, en appelant au ciel la tyrannie de l'homme il fut le tonnerre, — la verge vengeresse, le châtement, — la voix déléguée de Dieu, cette voix qui, parlant par sa bouche, ébranla les nations, et arracha à force de splendeur l'hommage involontaire des sénats vaincus et tremblants.

C'est ici qu'à nos yeux charmés apparaissent dans toute leur jeunesse et leur fraîcheur les gaies créations de sa muse, le dialogue incomparable, — l'impérissable saillie dont la source ne tarissait jamais, les portraits animés, beaux de ressemblance, et portant à nos cœurs la vérité qui les inspira : ces êtres merveilleux de son imagination, qu'anima le souffle de sa

pensée, vous pouvez encore les voir ici, dans leur premier séjour ; brillants du feu divin de ce nouveau Prométhée, auréole de la lumière des anciens jours, ils attestent encore la splendeur de l'astre paternel.

Mais s'il est des hommes à qui les erreurs fatales où tombe la sagesse donnent une lâche joie, des hommes qui triomphent quand des âmes d'une trempe céleste sont en dissonance, avec leur harmonie native, qu'ils s'arrêtent : — ah ! ils ignorent que ce qui leur paraît vice n'est peut-être que du malheur. Il est dur le destin de celui sur qui le regard public est sans cesse fixé, pour lui décerner l'éloge ou le blâme ; point de repos à son nom ; et puis le martyr de la gloire plaît à la sottise. L'ennemi secret, dont l'œil toujours ouvert vous surveille, — tout à la fois accusateur, — juge, — espion ; les adversaires hostiles, — les sots, — les jaloux, — les vaniteux. — les envieux qui vivent des douleurs d'autrui, — voilà la meute ardente à tout ravalier, qui traque la gloire jusqu'au tombeau, épie toutes les fautes que le génie audacieux doit en partie à son ardeur innée, dénature la vérité, et, entassant mensonge sur mensonge, élève peu à peu une pyramide de calomnie ! c'est là le partage réservé au talent. Mais si à ces maux se joignent la pauvreté hâve et l'incurable maladie, si le génie doit descendre de ses hautes régions pour guerroyer contre la misère qui assiège sa porte (1), pour apaiser l'exigence insolente, pour faire face à la rage sordide, — lutter contre le déshonneur et ne trouver dans l'espérance qu'un renouvellement de caresses déloyales, que les nœuds dont le serpent de la perfidie vous enlace ; si de tels maux viennent assaillir l'homme, faut-il s'étonner que le plus fort succombe ? Les poitrines qui ont le don de sentir avec énergie renferment des cœurs électriques ; — chargés du feu céleste, noircis par de rudes collisions, déchirés au-dedans, entourés de nuages, l'aile des ouragans les emporte au sein d'une atmosphère pesante, où la pensée, devenue foudre, s'allume, éclate et gronde.

Mais si ces choses ont existé, c'est loin de notre scène comique ; une tâche plus douce nous est dévolue : celle de rendre à la gloire l'hommage qui lui est dû, de pleurer le flambeau

(1) On sait que Sheridan était dans une extrême détresse.

qui vient de s'éteindre, et d'apporter l'obole de nos louanges en paiement des plaisirs que nous lui devons depuis si longtemps. Vous, orateurs qui siégez encore dans nos conseils, pleurez l'héroïque vétéran de vos combats ! le digne rival de la merveilleuse constellation des *trois* (1) ! celui dont les paroles étaient des étincelles d'immortalité ! Et vous, poètes à qui la muse du drame est chère, il fut votre maître, soyez ici ses émules ! Hommes à la parole spirituelle, à la conversation éloquente, il fut votre frère, — c'est à vous de porter ses cendres ! Tant qu'une intelligence presque illimitée, complète autant que diverse, tant que l'éloquence, — l'esprit, — la poésie — et la gaieté, cette aimable consolatrice des terrestres soucis, auront des droits sur notre âme, — tant que nous serons fiers de reconnaître la noble prééminence du talent, — nous chercherons longtemps en vain son égal, et, contemplant avec douleur tout ce qui nous reste de lui, nous gémirons que la nature n'ait formé qu'un tel homme, et ait brisé le moule — où fut jeté Sheridan.

LES TÉNÈBRES

J'eus un rêve qui n'était pas tout entier un rêve. Le soleil brillant était éteint, et les étoiles erraient obscurément dans l'éternel espace, dépouillées de leurs rayons et sans suivre de route réglée ; et la terre glacée flottait aveugle et noire dans l'air que la lune n'éclairait pas ; le matin venait, s'en allait, — et revenait sans amener le jour, et les hommes avaient oublié leurs passions dans la terreur de cette désolation ; et tous les cœurs glacés, dans une prière égoïste, imploraient la lumière ; et ils vivaient autour de grands feux allumés : — et les trônes, les palais des rois couronnés, — les cabanes, les habitations de tout genre, étaient brûlés pour éclairer les ténèbres ; les villes étaient devenues la proie de l'incendie, et les hommes étaient rassemblés autour de leurs demeures embrasées pour se regarder les uns les autres encore une fois ; heureux ceux qui vivaient à proximité des volcans et de leur cime lumi-

(1) Fox, Pitt, Burke.

neuse ! un effrayant espoir était tout ce qui restait au monde, les forêts étaient livrées aux flammes, — mais d'heure en heure on les voyait tomber et disparaître, — et les troncs pétillants s'éteignaient avec un dernier craquement, — et puis tout redevenait ténèbres. Leur lumière désespérante, tombant en éclairs passagers sur le visage des hommes, leur donnaient un aspect qui n'était pas de ce monde : les uns, étendus à terre, cachaient leurs yeux et pleuraient ; d'autres appuyaient leurs mentons sur leurs poings fermés et souriaient ; d'autres enfin couraient çà et là, alimentaient les bûches funèbres, et regardaient avec inquiétude le ciel monotone étendu comme un drap mortuaire sur l'univers décédé ; puis ils se roulaient dans la poussière en blasphémant, grinçaient des dents et hurlaient ; les oiseaux effrayés jetaient des cris, voltigeaient sur la terre et agitaient leurs ailes inutiles ; les animaux les plus sauvages étaient devenus timides et tremblants ; et les vipères rampaient et s'entrelaçaient au milieu de la foule ; elles sifflaient, mais ne piquaient pas : — on les tuait pour les manger. Et la guerre qui s'était quelque temps reposée, recommençait à se gorger de carnage ; — un repas était acheté avec du sang, et chacun rassasiait à part son appétit farouche et sombre. Plus d'amour ; toute la terre n'avait qu'une pensée, — celle de la mort, et d'une mort immédiate et sans gloire. — Toutes les entrailles étaient en proie aux tortures de la faim ; les hommes mouraient, et leurs os comme leur chair restaient sans sépulture ; maigres et décharnés, ils se dévoraient entre eux ; les chiens eux-mêmes attaquaient leurs maîtres, tous, un seul excepté ; resté auprès d'un cadavre, il en écarta les oiseaux, les animaux de proie et les hommes affamés jusqu'à ce que la faim les eût fait succomber eux-mêmes, ou que d'autres morts alléchassent leurs maigres mâchoires ; lui-même ne chercha aucune nourriture ; mais, exhalant un hurlement plaintif et prolongé avec un cri rapide de douleur, il mourut en léchant la main dont les caresses ne lui répondaient plus. Peu à peu la famine moissonna la foule ; d'une cité populeuse deux hommes seulement vivaient encore et ils étaient ennemis : ils se rendirent tous deux derrière les cendres mourantes d'un autel où une multitude de choses saintes avaient été entassées pour un usage sacrilège ; transis de froid, de leurs mains glacées et décharnées ils grattèrent

les cendres encore chaudes, et leur faible souffle, en quête d'un peu de vie, parvint à faire une flamme qui à peine en était une ; sa lueur s'étant un peu augmentée, ils levèrent les yeux l'un vers l'autre, — se virent, jetèrent un cri, et moururent ; — ils moururent au spectacle de leur laideur mutuelle, chacun d'eux ignorant qui était celui sur le front duquel la famine avait écrit : « Maudit ! » Le monde était désert ; les pays peuplés et puissants n'étaient plus qu'une masse inerte où il n'y avait ni saison, ni végétation, ni arbres, ni hommes, ni vie, — une masse de mort, — un chaos d'argile durcie. Les fleuves, les lacs et l'Océan étaient immobiles, et rien ne remuait dans leurs silencieuses profondeurs ; les navires sans équipages pourrissaient sur la mer, et leurs mâts tombaient pièce à pièce ; en tombant ils dormaient sur l'abîme que rien ne soulevait plus ; les vagues étaient mortes ; les marées étaient dans la tombe, où les avait précédées la lune leur reine ; les vents s'étaient flétris dans l'air stagnant, et les nuages n'existaient plus ; les ténèbres n'en avaient plus besoin, — les ténèbres étaient l'univers.

LE CORSAIRE

(*fragments.*)

.....

Il s'arrêta un moment, jusqu'à ce que ses soldats, se dirigeant à la hâte vers la vallée, eussent passé le premier détour du sentier : « Etranges nouvelles ! — J'ai traversé bien des périls, et je ne sais pourquoi celui-ci me semble devoir être le dernier ! Mon cœur me le dit ; mais la crainte ne m'arrêtera pas, et mes compagnons ne me verront pas reculer devant ce nouveau danger. Il y a de la témérité à aller au-devant de l'ennemi ; mais notre perte est assurée si nous attendons ici la mort qu'on nous prépare. Mon plan est hardi ; mais si la fortune nous sourit, nous aurons des pleurs à nos funérailles. Oui, — qu'ils dorment, — que leurs rêves soient

paisibles : l'aurore ne fit jamais luire à leur réveil de plus brillants rayons que ceux que je leur prépare si la brise me seconde, et qui vont cette nuit réchauffer ces tardifs vengeurs des mers. Allons prendre congé de Médora. — O mon cœur défaillant ! puisse le sien ne ressentir de longtemps le poids qui t'opprime ! Et cependant il fut un temps où j'étais brave ! — orgueil insignifiant ici où tout le monde est brave. Les insectes eux-mêmes ont un aiguillon pour défendre ce qui leur est cher ; ce courage vulgaire que nous partageons avec les animaux, qui doit au désespoir ses plus redoutables efforts, mérite à peine qu'on en parle ; — mais j'ai ambitionné une plus noble gloire : j'ai voulu apprendre à ceux que je commande comment le courage peut balancer le nombre ; j'ai longtemps marché à leur tête, — et leur sang n'a point coulé en vain ; ici, point de milieu : il faut périr ou vaincre ! Eh bien ! soit — Ce qui me répugne, ce n'est pas de mourir, c'est de les conduire à des périls auxquels la fuite ne pourra pas les soustraire. Jusqu'ici mon sort m'a bien rarement occupé, mais mon orgueil s'indigne de me voir ainsi pris au piège. A quoi auront abouti mon habileté et mes ruses ? à tout risquer sur une seule carte, espoir, puissance, vie ! O destin ! — Accuse ta folie et non le destin ! — Il peut te sauver encore ; il n'est pas trop tard. »

*
*
*

C'est ainsi qu'il s'entretenait avec lui-même, jusqu'à ce qu'enfin il atteignit le sommet de sa colline, qu'une tour couronnait. Il s'arrêta avant de franchir le portail, — car il entendit les accents mélancoliques et doux de cette voix qu'il ne pouvait se lasser d'entendre ; à travers la haute jalousie vibraient ces sons lointains, mais ravissants, et voici ce que chantait l'oiseau de beauté :

1

Ce tendre sentiment, en mon âme il habite,
Et je le cache à tous les yeux,
Si ce n'est quand mon cœur auprès du tien palpite,
Puis redevient silencieux.

2

Un invincible feu, flamme éternelle et sombre,
Là brûle lentement comme sur un tombeau :
En vain le désespoir le couvre de son ombre,
Toujours il respandit, inutile flambeau !

3.

Pense à moi ! lorsqu'auprès de ma tombe récente
Tu viendras à passer ; pense alors, pense à moi !
Il n'est plus qu'un malheur dont mon cœur s'épouvante,
C'est que mon souvenir ne plane plus sur toi.

4.

Pour la dernière fois ma voix résonne encore :
On peut donner des pleurs à qui dort sans retour :
Une larme de toi, c'est tout ce que j'implore,
Seul prix, hélas ! de tant d'amour.

Il franchit le portail, traverse le corridor et entre dans l'appartement au moment où la dernière vibration expire : « Ma chère Médora ! en vérité, ton chant est plein de tristesse. »

« — Voudrais-tu qu'il fût gai dans l'absence de Conrad ? Quand tu n'es pas là pour m'entendre, ma pensée et mon âme se trahissent dans mes chants ; alors chacun de mes accents est l'écho de mon cœur, et ce cœur parlerait lui-même que ma bouche serait muette, Oh ! combien de nuits étendue sur cette couche solitaire, mon imagination alarmée a prêté aux vents les ailes de la tempête, et cru entendre dans la brise qui enflait doucement ta voile le murmure avant-coureur des orageux aquilons ! Le souffle le plus doux me semblait une voix prophétique et sombre qui se pleurait flottant sur la vague cruelle ; alors je me levais pour ranimer la clarté du fanal, de peur que des mains infidèles ne laissassent expirer sa flamme ; et puis je passais des heures inquiètes à regarder les étoiles ; et le matin venait, — et tu étais loin encore. Oh ! comme alors la bise glaçait mon sein ! comme le jour était sinistre à ma vue troublée ! et cependant je continuais à regarder, et pas une voile à l'horizon n'était accordée à mes larmes, — à ma sollicitude, — à mon amour ! Enfin, — il était midi, — je découvris un mât, je le saluai avec

transport : — il s'approcha ; hélas ! il passa outre. J'en vis venir un autre : — ô Dieu ! c'était enfin le tien ! Quand ceseront des jours si pénibles ? Mon cher Conrad ! ne veux-tu donc jamais goûter un bonheur tranquille et sûr ? Tu as certainement plus de richesses qu'il ne t'en faut, et plus d'une patrie aussi brillante que celle-ci nous invite à ne plus errer : tu sais que ce n'est pas le péril que je redoute, je ne tremble que lorsque tu n'es pas ici ; et ce n'est pas pour ma vie, mais pour la tienne, cent fois plus chère. Mais tu fuis l'amour, et ne soupirez qu'après les combats ; chose étrange ! que ce cœur, qui pour moi est encore si tendre, lutte contre la nature et ses plus doux penchans ! »

« — Oui, étrange en effet. Il y a longtemps que ce cœur est changé ; foulé aux pieds comme le ver impuissant, il s'est vengé comme le serpent ; il ne lui reste sur terre d'espoir que dans ton amour, et il ose à peine entrevoir dans le ciel une lueur de pardon. Mais ces sentiments que tu condamnes font partie de mon amour ; ma tendresse pour toi, ma haine pour les hommes, sont tellement inséparables que je cesse de t'aimer si je cesse de les haïr. Cependant, ne crains rien, — le passé te garantit dans l'avenir la durée de mon amour. Mais, — ô Médora ! que ton cœur se résigne à ce nouvel effort : à l'instant même, — mais pour un temps fort court, — il faut que je te quitte. »

« — Quoi ! tu me quittes ! et à l'instant ! Mon cœur l'avait pressenti : ainsi s'évanouissent toujours mes rêves de bonheur. A l'instant nous séparer ! — mais cela est impossible ! — un de tes navires vient à peine de jeter l'ancre dans la baie ; l'autre est encore absent ; l'équipage a besoin de repos avant de braver de nouvelles fatigues. Mon ami ! tu t'amuses de ma faiblesse ; tu veux fortifier d'avance mon cœur contre une séparation à venir ; mais ne te joue plus de ma douleur ; il y a dans ce badinage moins d'enjouement que d'amertume. N'en parlons plus, Conrad ! — mon bien-aimé ! viens prendre le repas que mes mains t'ont préparé ; douce occupation que de pourvoir aux besoins de ta table frugale ! Vois ! j'ai cueilli les fruits qui m'ont paru devoir être les plus exquis, et quand ma main hésitait dans son choix, en ce doux embarras, j'ai donné la préférence aux plus beaux ; trois fois mes pas ont

fait le tour de la colline pour trouver l'onde la plus fraîche va ! ton sorbet ce soir sera délicieux ; vois comme il pétille dans son vase de neige ! Le jus enivrant de la treille ne réjouit jamais ton cœur ; quand la coupe paraît, tu es plus qu'un musulman ; mais je ne t'en blâme pas : je me réjouis de cette sobriété de goûts que d'autres regardent comme une privation pénible. Mais viens ! la table est mise ; notre lampe d'argent est allumée et ne craint pas le sirocco humide ; mes femmes et moi nous formerons des danses, ou nous te ferons entendre le concert de nos voix ; ou bien je prendrai ma guitare, dont tu aimes les accords ; j'essaierai d'en tirer des sons qui te plaisent ; — ou si son harmonie offense tes oreilles, nous lirons ensemble dans l'Arioste les malheurs et l'abandon de la belle Olympie. Certes, si tu me quittais maintenant, tu serais plus coupable que celui qui manque de foi à cette beauté trompée, ou que ce héros parjure qui... — Je t'ai vu sourire quand, par un ciel sans nuage, je te montrais l'île d'Ariane qu'on découvre du haut de ces rocs, et lorsque, moitié en plaisantant, moitié effrayée de voir ce doute se réaliser un jour, je te disais : « C'est ainsi que Conrad me quittera pour ne plus revenir ! » — Et Conrad m'a trompée, car — il est revenu. »

« — Il reviendra toujours, oui, toujours, ma bien-aimée. Tant qu'il y aura pour lui de la vie sur la terre, de l'espérance au ciel, il reviendra. Mais le temps fuit d'une aile rapide, et le moment de nous quitter s'approche. Pourquoi je pars, où je vais, c'est ce qu'il ne te servirait de rien de savoir, puisque tout doit se terminer par ce mot déchirant : — Adieu ! Cependant, si j'en avais le temps, je te ferais part de tout. — Sois sans crainte, — les ennemis que je vais combattre ne sont pas redoutables ; notre île sera gardée par des guerriers plus nombreux que de coutume, prêts à la garantir d'une surprise et à soutenir un long siège. Je ne te laisse point seule ; pendant mon absence, nos matrones et tes femmes resteront près de toi ; console-toi en pensant que, lorsque nous nous reverrons, la sécurité rendra notre repos plus doux. Ecoute ! — j'entends le son du cor ! — c'est Juan qui donne le signal du départ. — Un baiser ; — un autre, — encore un. — Oh ! adieu ! »

Elle se lève, s'élançe, et s'attache à son embrassement. Le cœur de Conrad est oppressé ; il n'ose relever vers les siens

ces beaux yeux d'azur, baissés dans les angoisses d'une douleur sans larmes. Le long des bras qui la soutiennent flotte dans un sauvage désordre sa longue chevelure blonde. C'est à peine si Conrad sent battre ce cœur où règne son inrage, que l'excès même du sentiment a rendu presque insensible. Ecoutez ! c'est la voix tonnante du canon qui donne le signal. Il annonce que le soleil se couche, et Conrad maudit le soleil. Il presse encore, il presse comme un insensé cette femme qui l'étreint, silencieuse, et le caresse, suppliante. D'un pas chancelant, il porte Médora sur sa couche, la contemple un moment, comme s'il ne devait plus la voir ; — il sent que pour lui il n'y a qu'elle sur la terre, imprime un baiser sur son front glacé, — s'éloigne. — « Est-il parti, Conrad ? »



« Est-il parti ? » Question cruelle, trop souvent reproduite dans la solitude soudaine ! « Il n'y a qu'un moment encore, il était là ! et maintenant... » — Elle se précipite hors du portail, et c'est alors enfin que ses larmes coulent abondantes, larges, brillantes, rapides, à l'insu de celle qui les verse ; cependant ses lèvres refusent encore d'articuler le mot, « Adieu ! » car dans ce mot fatal, quoi que nous puissions promettre, — espérer, — croire, — c'est le désespoir qui s'exhale. Déjà, dans chaque trait de ce visage immobile et pâle, la douleur a imprimé des traits que le temps ne peut plus en effacer. Le tendre azur de ces grands yeux pleins d'amour s'est glacé à force de regarder le vide ; mais tout à coup n'est-ce pas lui qu'ils aperçoivent encore, tout là-bas, bien loin ? Alors sa prunelle en délire recommence à flotter, et semble nager à travers le voile noir et brillant de ses longs cils, humectés d'une rosée de tristesse qui se renouvellera souvent : « Il est parti ! » Elle porte sur son cœur ses mains convulsives, puis les élève suppliantes vers le ciel. Ses yeux se reportent vers l'Océan ; elle voit les vagues qui se gonflent et la voile qui se déploie. Elle n'a plus le courage de regarder ; elle rentre, l'âme navrée : « Ce n'est point un rêve ; — me voilà bien seule avec ma douleur ! »



Sur les collines de la Morée s'abaisse avec lenteur le soleil couchant, plus charmant à sa dernière heure, ce n'est pas une clarté obscure comme dans nos climats du nord : c'est une flamme sans voile, une lumière vivante. Les rayons jaunes qu'il darde sur la mer calmée dorent la verte cime de la vague onduleuse et tremblante. Au vieux rocher d'Égine et à l'île d'Hydra, le dieu de l'allégresse envoie un sourire d'adieu ; il suspend son cours pour éclairer encore ces régions qu'il aime, mais d'où ses autels ont disparu. L'ombre des montagnes descend rapidement et vient baiser ton golfe glorieux, Salamine indomptée ! Leurs arcs azurés, prolongés au loin à l'horizon se revêtent d'un pourpre plus foncé sous la chaleur de son regard ; çà et là sur leurs sommets, des teintes plus claires attestent son joyeux passage et reflètent les couleurs du ciel, jusqu'à ce qu'enfin sa lumière est voilée aux regards de la terre et de l'Océan, et derrière son rocher de Delphes il s'affaisse et s'endort. Ce fut par un soir comme celui-là qu'il jeta son rayon le plus pâle, lorsque ton sage, ô Athènes ! le vit pour la dernière fois ; avec quelle anxiété les meilleurs d'entre tes fils suivirent du regard sa mourante clarté, dont le départ allait clore le dernier jour de Socrate immolé ! Pas encore ! — pas encore ! — le soleil s'arrête sur la colline, il prolonge l'heure précieuse du suprême adieu ; mais aux regards d'un mourant, triste est sa lumière, sombres sont les teintes naguère si douces de la montagne ; Phébus semble jeter un voile de tristesse sur cette terre aimable, cette terre à laquelle jusqu'alors il avait toujours souri ; mais avant qu'il eût disparu derrière la cime du Cithéron, la coupe de mort était vidée ; — l'âme avait pris son vol, l'âme de celui qui dédaigna de craindre ou de fuir, qui vécut et mourut comme nul ne saura vivre et mourir.

Mais voyez ! des hauteurs de l'Hymette à la plaine, la reine des nuits prend possession de son silencieux empire ; nulle vapeur humide, avant-coureur de l'orage, ne voile son beau front, ne ceint ses brillants contours. La blanche colonne salue avec reconnaissance la venue de l'astre dont sa corniche

reflète les rayons et du haut du minaret, le croissant, son emblème, étincelle de ses feux. Les bosquets d'oliviers, au loin épars aux lieux où le doux Céphise promène son filet d'eau, le cyprès mélancolique près de la mosquée sainte, le riant kiosque et sa brillante tourelle, et près du temple de Thésée ce palmier solitaire s'élevant triste et sombre au milieu de ce calme sacré, tous ces objets revêtus de teintes variées captivent la vue, — et insensible serait celui qui les verrait avec indifférence. La mer Egée, dont à cette distance on n'entend plus la voix, apaise le courroux de ses ondes ; son vaste sein, reflétant des teintes plus suaves, se déroule en longues nappes de saphir et d'or mêlées aux ombres de mainte île lointaine, dont le sombre aspect contraste avec le sourire de l'Océan.

* *

Mais ce n'est pas là le sujet de mes chants. O Athènes ! pourquoi mes pensées se portent-elles vers toi ? Oh ! qui peut voir la mer qui baigne ton rivage, et penser à autre chose qu'à ton nom ? tant la magie qui s'y attache fait taire tout autre souvenir ! Quel est celui qui, t'ayant vue au coucher du soleil, belle Athènes, pourra jamais oublier ton aspect contemplé à la clarté du soir ? Ce ne sera pas moi — dont le cœur, en dépit du temps et de la distance, reste enchaîné par un magique amour au groupe de tes Cyclades. Et puis, cet hommage n'est point étranger au sujet que je chante ; l'île de mon corsaire t'appartenait autrefois. — Oh ! que ne la possèdes-tu encore avec la liberté !

* *

Il est minuit ; — de la porte massive, des pas légers s'approchent, — ils s'arrêtent ; — on n'entend plus rien ; lentement se meut le verrou et tourne la clef lugubre. C'est elle — son cœur l'a deviné ! Quels que puissent être ses torts, c'est pour lui un ange protecteur, belle comme une vision céleste à la dévotion d'un ermite. Cependant elle est changée depuis sa dernière visite dans ce cachot ; sa joue est plus pâle, toute sa personne plus agitée ; elle fixe brusquement sur lui ses yeux noirs, qui disent sa pensée avant que ses lèvres

l'expriment. — « Il te faut mourir ! oui, il te faut mourir ! — Il ne te reste qu'une ressource, — la dernière, — la pire de toutes, — si la torture ne l'était pas. »

* * *

— « Gulnare, je n'en cherche aucune. — Ce que je t'ai déjà dit, je te le dis encore, — Conrad n'est point changé, pourquoi chercherais-tu à sauver les jours d'un pirate, et à détourner de moi un châtement que j'ai mérité ? Non seulement ici, mais ailleurs encore, j'ai, par un grand nombre d'actes punissables, acheté la vengeance de Seyd. »

— « Pourquoi je cherche à te sauver ? Parce que... — Oh ! ne m'as-tu pas épargné pis encore que l'esclavage ? Pourquoi je cherche à te sauver ? — Le malheur t'a-t-il rendu aveugle aux tendres émotions d'un cœur de femme ? L'avouerai-je ? quoique mon cœur répugne à dire ce qu'une femme peut sentir mais doit taire, — c'est parce que, — en dépit de tes crimes, — mon cœur s'est ému pour toi. Tu m'as inspiré d'abord la crainte, — puis la reconnaissance ; par toi, j'ai tour à tour connu la pitié, — la fureur, — l'amour. Ne me réponds pas ; ne me dis pas ce que je sais déjà, que tu en as mes une autre, et que j'aime inutilement : il se peut qu'elle m'égale en tendresse et me surpasse en beauté ; mais moi, je me précipite dans des dangers qu'elle n'oserait braver. Est-il bien vrai que tu lui sois véritablement cher ? Si j'étais à toi, — tu ne serais pas seul ici : épouse d'un pirate, et laisser son époux errer sans elle sur les mers ! Qu'a-t-elle à faire dans ses foyers, la délicate femme ? Mais, ne me parle pas maintenant : sur ta tête et la mienne le tranchant cimenterre est suspendu à un fil ; si tu as encore du courage et si tu veux être libre, prends ce poignard, — lève-toi et suis-moi ! »

— « Oui, avec ces chaînes ! chargé de ces ornements, je marcherai d'un pied léger au milieu des gardes endormis. L'as-tu donc oublié ? est-ce là le costume d'un fugitif ? et cet instrument est-il dans un combat une arme bien redoutable ? »

— « Incrédule corsaire ! j'ai gagné les gardes, mûrs pour la révolte et cédant à l'appât de l'or. Je n'ai qu'un mot à dire pour faire tomber tes chaînes : seule et sans aide, serais-je ici en ce moment ? Depuis que nous nous sommes vus, j'ai mis le temps à profit ; si je me suis rendue coupable,

c'est dans ton intérêt que j'ai commis ce crime. — Le crime ! — Ce n'en est point un que de punir ceux de Seyd, ce tyran détesté, Conr d, — il faut qu'il meure ! Je te vois frémir, mais mon âme est changée ; — outragée, méprisée, humiliée, il faut que je me venge ! accusée de ce que jusqu'ici mon cœur avait dédaigné ; moi qui, dans les chaînes de mon amour et esclavage, ne suis restée que trop fidèle ! Oui, tu peux sourire — Mais je ne lui avais point donné de sujets de plainte ; je ne lui étais pas infidèle alors. — Tu ne m'étais pas chère comme maintenant ; mais il me l'a dit, et ces tyrans jaloux qui, en nous tourmentant, nous donnent la tentation de les trahir, méritent le destin que prédisent leurs lèvres chagrines, Je ne l'ai jamais aimé ; — il m'a achetée, — un peu cher peut-être, — puisqu'il y avait en moi un cœur qu'il n'a pu acheter. J'étais une esclave soumise : il a prétendu que sans sa victoire je me serais enfuie avec toi. Tu sais que c'est un mensonge ; mais que les prédictions de tels prophètes s'accomplissent ! leurs paroles sont des présages que l'insulte se charge de vérifier. Le répit qu'on t'a accordé n'est pas dû à mes prières ; cette grâce momentanée donne le temps de te préparer de nouvelles tortures et d'aggraver mon désespoir. Ma vie aussi est menacée par lui ; mais son caprice me réserve pour servir aux plaisirs d'un maître. Quand il sera las de ma beauté passagère et de moi, le sac est là pour me recevoir — et la mer n'est pas loin ! Quoi donc ! suis-je un jouet destiné à amuser un imbécile jusqu'à ce que la dorure soit partie ! Je te vis, — je t'aimai, — je te dois tout. — Je veux te sauver ne fût-ce que pour te montrer comme une esclave est reconnaissante. Mais, s'il n'avait pas ainsi menacé mon honneur et ma vie (et il tient les serments qu'a prononcés sa colère), je t'aurais sauvé encore, — mais j'eusse épargné les jours du pacha. — Maintenant je suis toute à toi, préparée à tout. — Tu ne m'aimes pas ; tu ne me connais pas, — si ce n'est sous un jour défavorable. Hélas ! c'est mon premier amour — et ma première haine. — Oh ! si tu pouvais mettre ma foi à l'épreuve, je ne te verrais pas tressaillir, tu ne redouterais pas le feu qui brûle un cœur asiatique ! Cette flamme est maintenant pour toi le fanal du salut ; — elle te montre dans le port une barque maïnote ; mais dans une chambre qui

nous faut traverser, dort — qu'il ne s'éveille plus ! — l'opresseur Seyd ! »

— Gulnare, — Gulnare, — je n'ai jamais senti plus bas mon abjecte fortune, ma gloire flétrie. Seyd est mon ennemi. Il se préparait à exterminer ma bande d'un bras impitoyable, mais à force ouverte ; c'est pourquoi je suis venu sur mon vaisseau pour détruire par le cimenterre celui qui voulait nous détruire ; c'est mon arme, à moi, le cimenterre, — non le poignard perfide. — Qui respecte la vie d'une femme n'attente pas à celle d'un ennemi endormi. J'ai sauvé la tienne avec joie, Gulnare, mais non dans un but semblable. — Ne me laisse pas croire que mon humanité s'est méprise. — Adieu, — que ton cœur se calme. — La nuit s'avance ; — c'est la dernière accordée à mon repos terrestre !

— « Le repos ! le repos ! Le soleil à son lever verra palpi-ter tes chairs, et tes membres tressaillir d'angoisse sur le fatal poteau. J'ai entendu l'ordre. — j'ai vu, — je ne le verrai pas ; si je meurs avec toi. Ma vie, — mon amour, — ma haine, — mon tout ici-bas va se décider maintenant. — Corsaire ! ce n'est qu'un coup à frapper ! sans ce coup, la fuite nous est impossible. — Comment éviter sa poursuite certaine ? Mes injures subies en silence, ma jeunesse déshonorée, — mes longues années consumées sans fruit ; un seul coup va venger tout cela et mettre fin à nos craintes à venir. Mais, puisque l'épée te sied mieux que le poignard, j'essaierai ce qu'il y a de fermeté dans la main d'une femme. Les gardes sont gagnés ; — un moment, et tout est fini. — Corsaire ! tous deux nous allons être en sûreté, ou c'en est aït de nous ! si ma faible main me trahit, les vapeurs du matin planeront sur ton échafaud et sur mon linceul. »

* * *

Elle est sortie et a disparu avant qu'il ait pu répondre ; mais son inquiet regard la suit de loin ; il relève et rassemble de son mieux les chaînes dont il est chargé, de manière à réduire leurs dimensions et amortir leur bruit : et maintenant que ni portes ni verroux n'arrêtent plus ses pas, il s'élançe après Gulnare de toute la vitesse que lui permettent la gêne et le poids de ses fers. Le passage qu'il suit est long et tortueux. Où le conduira-t-il ? il l'ignore. Ni lampes,

ni gardes sur son chemin. Enfin il aperçoit de loin une faible lumière; se dirige-a-t-il vers cette lueur qu'il distingue à peine, ou s'en détournera-t-il? Il s'abandonne au hasard; un air frais comme le vent du matin vient rafraîchir son front. Il arrive dans une galerie ouverte; à ses yeux brillent les dernières étoiles de la nuit et le ciel déjà blanchissant; mais il y arrête à peine ses regards; son attention est attirée par une clarté qui vient d'une chambre solitaire. Il marche dans cette direction; une porte légèrement entr'ouverte révèle la lumière intérieure, et rien de plus. Une figure en sort à pas précipités, s'arrête, — se détourne, s'arrête encore. — C'est elle enfin! point de poignard dans sa main, — rien qui annonce un crime. — « Béni soit ce cœur amolli par la pitié! — elle n'a pu se résoudre à frapper. » Il la regarde encore, — son œil égaré se détourne avec épouvante de la lumière soudaine du jour. Elle s'arrête, — rejette en arrière ses longs cheveux flottants qui lui voilaient presque entièrement le sein et le visage, comme si sa tête venait de se pencher sur je ne sais quel objet de doute et d'effroi. Il l'aborde; — sur son front, — à son insu, — une tache que dans sa précipitation sa main y a laissée, — ce n'est qu'une tache légère; — sa couleur est tout ce qu'il en a distingué, et il s'est hâté de détourner la vue. — O faible mais irrécusable témoignage du crime! — c'est du sang!.....

MÉLODIES HÉBREUSES

LA FILLE DE JEPHTÉ

I.

O mon père! — puisque notre pays et notre Dieu demandent que ta fille expire, puisque ta victoire fut achetée par ton vœu, — frappe ce sein nu que je te présente!

II.

Mes chants de deuil ont cessé; les montagnes ne doivent plus me revoir. Immolée par la main que j'aime, le coup sera pour moi sans douleur.

III.

Et n'en doute pas, ô mon père ! — le sang de ton enfant est pur comme la bénédiction que j'implore avant qu'il coule, comme la dernière pensée qui adoucit ma dernière heure.

IV.

Laisse là les lamentations des vierges de Solyme ; que rien ne trouble la fermeté du juge et du héros. J'ai gagné pour toi la grande bataille ; mon père et mon pays sont libres !

V.

Quand ce sang que j'ai reçu de toi aura jailli, quand la voix que tu aimes sera muette, que ma mémoire soit encore ton orgueil, et n'oublie pas que j'ai souri en mourant !

AH ! PLEUREZ SUR CEUX QUI PLEURENT

I.

Ah ! pleurez sur ceux qui pleurent au bord des fleuves de Babylone, dont les autels sont déserts et la patrie un songe ; pleurez sur la harpe brisée de Juda ; pleurez ; — où habitait leur Dieu habitent ceux qui n'ont point de Dieu !

II.

Où lavera Israël ses pieds ensanglantés ? Quand Sion reprendra-t-elle ses chants si doux ? Quand la mélodie de Juda réjouira-t-elle encore les cœurs qui battaient à sa voix céleste ?

III.

Tribus aux pieds errants, aux cœurs fatigués, comment vous envoler ? où trouverez-vous un lieu de repos ? le ramier à son nid, le renard sa tanière ; tout homme a une patrie ; — Israël n'a qu'une tombe.

QUAND LE FROID DE LA MORT ENVELOPPE
CETTE ARGILE SOUFFRANTE

I.

Quand le froid de la mort enveloppe cette argile souffrante, où va l'âme immortelle ? Elle ne peut mourir, elle ne peut rester ; mais elle part en laissant derrière elle son obscure poussière. Alors, dégagée du corps, suit-elle dans les cieux la route de chaque planète, ou remplit-elle à la fois les royaumes de l'Espace, œil universel à qui tout se découvre ?

II.

Eternelle, illimitée, toujours nouvelle, pensée invisible, mais qui voit tout ; tout ce que renferment la terre et le ciel sera présent à son regard et à son souvenir. Tous ces faibles et obscurs vestiges du passé, que la mémoire a peine à retenir, l'âme les embrasse d'un coup d'œil, et tout ce qui fut lui apparaît à la fois.

III.

Son regard remontera à travers le chaos avant que la création eût peuplé la terre, et, pénétrant aux limites du ciel le plus lointain, le suivra jusqu'aux lieux où commence son cours. Evoquant devant elle tout ce que l'avenir doit créer ou détruire, sa vue s'étendra sur tout ce qui sera ; elle verra s'éteindre les soleils, s'écrouler les systèmes, immobile elle-même dans son éternité.

IV.

Au-dessus de l'amour, de l'espérance, de la haine, ou de la crainte, elle vivra pure et sans passion : un siècle fuira pour elle comme une année terrestre ; ses années auront la durée d'un moment. Toujours, toujours, sans avoir besoin d'ailes, sur tout, à travers tout, volera sa pensée ; objet éternel et sans nom, ayant oublié ce que c'est que de mourir.

PARISINA

I.

C'est l'heure où sous la feuillée le rossignol module ses chants ; c'est l'heure où la voix des amants soupire tout bas des serments si doux, où le souffle de la brise forme avec le murmure de l'onde voisine un concert qui enchante l'oreille solitaire. Sur les fleurs la rosée scintille ; au firmament brillent les étoiles ; sur les flots un azur plus foncé, sur le feuillage un vert plus sombre, et au ciel ce clair-obscur, cette brune clarté, cette ombre suave et pure qui suit le déclin du jour alors que le crépuscule disparaît devant la présence de la lune.

II.

Mais ce n'est pas pour écouter le bruit de la cascade que Parisina quitte son palais ; ce n'est pas pour regarder les clartés célestes qu'elle marche dans l'ombre de la nuit ; et si elle s'assied dans le bocage, ce n'est pas pour respirer les parfums de la fleur épanouie. — Elle écoute, mais ce n'est pas le chant du rossignol, — bien que son oreille attende des accents tout aussi doux. Un bruit de pas s'entend à travers l'épais feuillage, et sa joue devient pâle, — et son cœur bat avec vitesse. A travers les feuilles frémissantes une voix douce arrive jusqu'à elle, et le sang revient à sa joue, et son sein se soulève : un moment encore, et ils seront ensemble : — ce moment a passé, — et son amant est à ses genoux.

III.

Et maintenant, que leur importe le monde et ses vicissitudes ? Les êtres qui y vivent, — la terre, le ciel, ne sont rien à leur esprit et à leurs yeux. Aussi insensibles que les morts eux-mêmes à tout ce qui est autour, au-dessus, au-dessous d'eux, on dirait que, ne respirant que l'un pour l'autre, tout ce qui reste a disparu pour eux. Leurs soupirs mêmes sont pleins d'une joie si profonde, que si elle ne diminuait, cette démente du bonheur consumerait les cœurs soumis à son ardente puissance : l'idée de crime, de péril, ne leur vient point dans

ce rêve tumultueux de leur tendresse. Parmi ceux qui ont ressenti le pouvoir de cette passion, qui la crainte a-t-elle arrêté dans de pareils moments ? Qui a songé à leur peu de durée ? Mais quoi ? — déjà les voilà passés ! Hélas ! il faut nous réveiller avant de savoir que ces douces visions ne reviendront plus.

IV.

Ils s'éloignent lentement et avec regret de ce lieu témoin de leurs coupables joies ; malgré l'espoir et la promesse de se revoir, ils s'affligent comme si cette séparation était la dernière. Le soupir fréquent, — le long embrassement, — la lèvre qui voudrait ne plus se détacher, pendant que se reflète sur le visage de Parisina ce ciel qui, elle le craint, ne lui pardonnera jamais, comme si chacune de ses étoiles, témoins silencieux, avait vu de là-haut sa faiblesse, — le soupir fréquent, le long embrassement, les retiennent enchaînés dans ce lieu. Mais le moment est venu, et il faut se séparer, le cœur douloureusement oppressé, avec ce frisson profond et glacé qui suit de près les actions criminelles.

V.

Et Hugo est retourné à son lit solitaire pour y convoiter l'épouse d'un autre ; mais elle, il lui faut reposer sa tête coupable près du cœur confiant d'un époux. Mais une agitation fébrile semble troubler son sommeil. Sa joue enflammée trahit les rêves qui l'occupent ; dans son insomnie elle murmure un nom qu'elle n'oserait prononcer à la clarté du jour ; elle presse son époux contre ce cœur qui palpite pour un autre : et lui s'éveille à cette douce étreinte ; il prend ces soupirs en songe, ces caresses brûlantes pour celles qu'il avait accoutumé de bénir, et heureux à cette pensée, peu s'en faut qu'il ne pleure de tendresse sur celle qui l'adore jusque dans son sommeil.

VI.

Il la presse, endormie, sur son cœur, et prête l'oreille à ses paroles entrecoupées : il entend... — Pourquoi le prince Azo a-t-il tressailli comme s'il avait entendu la voix de l'archange ? Et il a raison de tressaillir. — Jamais arrêt plus redoutable ne tonnera sur sa tombe quand il s'éveillera pour ne plus dormir et pour comparaître devant le trône de l'Éternel. Il a raison, — son repos ici-bas est détruit pour toujours par

ce qu'il vient d'entendre. Le nom qu'elle a murmuré en dormant a révélé son crime et le déshonneur de son époux. Et quel est-il ce nom, dont le son sur sa couche a retenti terrible comme la vague irritée qui rejette une planche sur la rive, et lance sur la pointe des rocs le malheureux qui s'enfonce pour ne plus reparaitre, tant il est violent le choc dont son âme est assaillie ? Et quel est-il ce nom ? C'est celui d'Hugo, — de son... — Certes, il ne l'eût jamais soupçonné ! — D'Hugo ! — lui, cet enfant d'une femme qu'il a aimée, — ce fils né pour son malheur, — ce fruit de sa jeunesse imprudente, alors qu'il trahit la confiance de Bianca, l'imprudente jeune fille, qui s'était fiée à sa foi et dont il avait refusé de faire son épouse.

VII

Il porta la main à son poignard ; mais il le remit dans le fourreau avant de l'en avoir entièrement tiré. — Quelque indigne qu'elle fût de vivre, il ne put se résoudre à immoler tant de beauté ; et puis elle était là, souriante, endormie. — Non, non, il fit plus, il ne voulut pas la réveiller, mais la contempla avec un regard... ; — si elle se fût réveillée en ce moment, ce regard eût suffi pour glacer ses sens et la replonger dans le sommeil. — De grosses gouttes d'une sueur froide sillonnaient le front d'Azo et brillaient à la lueur de la lampe. Elle ne parle plus, — mais tranquille elle dort, — pendant que dans sa pensée, à lui, ses jours sont comptés.

VIII.

Le lendemain il interroge, et apprend de la bouche d'un grand nombre de témoins la preuve de tout ce qu'il craint de savoir, leur crime actuel, ses futures douleurs ; les suivantes de Parisina, qui ont longtemps agi de connivence avec elle, cherchent à sauver leurs jours, et rejettent sur elle — le blâme, — la honte, — le châtement ; elles dévoilent tout ; elles font connaître les moindres détails qui peuvent confirmer pleinement la vérité de leur récit, et bientôt le cœur et l'oreille d'Azo, torturés par ces révélations, n'ont rien de plus à sentir ou à entendre.

IX.

Il n'était point homme à souffrir les délais : dans la chambre du conseil, le chef de l'antique maison d'Este est assis sur son trône de justice ; ses nobles et ses gardes sont présents ; les

deux coupables sont devant lui, tous deux jeunes, — et *l'une* combien belle ! Lui, il est désarmé, ses mains sont enchaînées. — O Christ ! il faut qu'un fils paraisse en cet état devant son père ! Et pourtant il faut qu'Hugo se présente ainsi devant le sien, qu'il entende sa bouche irritée lui prononcer sa sentence et raconter sa honte ! et néanmoins il ne paraît pas accablé, quoique jusque là sa bouche soit restée muette.

X.

Tranquille, pâle, silencieuse, Parisina attend son arrêt. Que son sort est changé ! Tout à l'heure encore l'expression de son regard répandait la joie dans la salle brillante où les plus hauts seigneurs étaient fiers de la servir, — où les beautés s'essayaient à imiter sa douce voix, — son charmant maintien, à reproduire dans leur port, dans leurs manières, les grâces de leur reine ; alors, — si une larme de douleur eût coulé de ses yeux, mille guerriers se fussent élancés, mille glaives fussent sortis du fourreau pour venger sa querelle. Maintenant — qu'est-elle ? et que sont-ils ? Peut-elle commander ? voudraient-ils obéir ? Tous plongés dans une silencieuse indifférence, les yeux baissés, le sourcil froncé, les bras croisés, l'air glacial, dissimulent à peine le sourire de mépris qui effleure leurs lèvres ; ses chevaliers, ses dames, sa cour — sont là ; et lui, le mortel de son choix, dont la lance en arrêt n'eût attendu qu'un ordre de ses yeux, qui — si son bras était libre un moment — viendrait la délivrer ou mourir, l'amant de l'épouse de son père, — lui aussi, il est enchaîné à côté d'elle, et il ne voit pas ses yeux gonflés nager dans les larmes, moins pour sa propre infortune que pour la sienne à lui : ces paupières — où des veines d'un violet tendre erraient sur l'albâtre le plus pur qui ait jamais appelé le baiser, — pleines maintenant d'un feu livide, semblent comprimer plutôt que voiler ses yeux pesants, immobiles, et qui lentement s'emplissent de larmes.

XI.

Et lui aussi il aurait pleuré sur elle, sans tous ces regards fixés sur lui. Sa douleur, s'il en éprouvait, restait assoupie ; son front s'élevait hautain et sombre ; quelle que fût l'affliction que ressentit son âme, il ne pouvait consentir à s'humilier devant la foule ; pourtant il n'osait regarder Parisina : l'

souvenir des heures qui ne sont plus, — son crime, — son amour, — son état actuel, — le courroux de son père, — la haine des gens de bien, — sa destinée dans ce monde et dans l'autre, — et sa destinée à elle ! — oh ! le courage lui manquait pour contempler ce front où la mort est empreinte ! autrement son cœur ému eût trahi des remords pour tous les maux qu'il avait causés.

XII.

Et Azo prit la parole : — « Hier encore, une épouse et un fils faisaient mon orgueil ; ce rêve a été dissipé ce matin ; avant la fin du jour, je n'aurai plus ni l'un ni l'autre. Ma vie languira solitaire ; eh bien ! — soit : — tout le monde à ma place eût fait ce que je fais ; ces nœuds sont rompus, — non par moi ; soit encore, — le châtement est prêt ! Hugo, le prêtre t'attend, et puis — la récompense de ton crime ! Va-t'en ! adresse au ciel tes prières avant que les étoiles du soir aient paru ; — vois si tu peux y trouver le pardon ; sa miséricorde peut encore t'absoudre. Mais ici, il n'y a point de lieu sur la terre où toi et moi nous puissions seulement une heure respirer ensemble : adieu ! Je ne te verrai pas mourir ; — mais toi, objet fragile ! tu verras sa tête ; — va-t'en ! Je ne puis achever ; va ! femme au cœur dissolu ; ce sang, ce n'est pas moi qui le verse, c'est toi ; va ! si tu peux survivre à cette vue, et délecte-toi dans la vie que je te donne. »

XIII.

Et ici le sombre Azo se cacha le visage, — car il sentit sur son front se gonfler et battre ses artères, comme si tout son sang eût reflué à son cerveau ; il resta donc quelque temps la tête baissée, et passa sa main tremblante sur ses yeux, pour les dérober aux regards de l'assemblée. Cependant Hugo, levant ses mains enchaînées, demande à son père de l'entendre un moment : son père, silencieux, le lui accorde.

« Ce n'est pas que je craigne la mort, — car tu m'as vu à tes côtés m'ouvrir un chemin sanglant sur les champs de bataille — tu sais qu'elle ne fut pas oisive l'épée que m'ont enlevée tes esclaves, et qu'elle a répandu à ton service plus de sang que n'en fera couler la hache qui m'attend. Tu m'as donné la vie, libre à toi de la reprendre, c'est un présent

dont je n'ai pas à te remercier ; je n'ai pas non plus oublié ses injures de ma mère, son amour méprisé, son honneur sacrifié, la honte qu'elle a léguée à son enfant ; mais elle dort dans le cercueil où ton fils, ton rival, va bientôt descendre. Son cœur brisé, — ma tête coupée, — attesteront du sein de la tombe toute la tendresse de ton premier amour, de ta paternelle sollicitude. Il est vrai que je t'ai offensé, — mais offense pour offense ; — cette femme, estimée ton épouse, cette autre victime de ton orgueil, tu savais qu'elle m'étais depuis longtemps destinée. Tu la vis, tu convoitais ses charmes, — et, me reprochant ton propre crime, — ma naissance, tu me représentas à elle — comme ne la méritant pas, comme indigne d'être son époux, et pourquoi ? parce que je n'étais pas le légitime héritier de ton nom, parce que je ne pouvais, par droit de naissance, m'asseoir sur le trône d'Este et cependant, si j'avais encore quelques étés à vivre, mon nom éclipserait en gloire le nom d'Este, et cette gloire serait à moi seul. J'eus une épée, — j'ai un cœur capable de me conquérir un cimier aussi superbe qu'on en ait vu jamais briller dans toute la longue succession de tes ancêtres couronnés ; les éperons de chevalier ne sont pas toujours portés avec le plus de gloire par ceux dont la naissance est la plus haute ; et les miens, en lançant mon cheval de bataille, lui ont fait dépasser souvent plus d'un chef de naissance princière, a ors que je chargeais l'ennemi au cri électrisant de « Este et victoire ! » Je ne plaiderai pas la cause d'un coupable ; je ne te demanderai pas de laisser moissonner au temps ce petit nombre d'heures et de jours que je pouvais avoir à vivre avant de devenir une cendre insensible ; le délire de mon passé devait être court, il l'a été. Malgré le mépris attaché à ma naissance et à mon nom, et bien que ton aristocratique orgueil dédaignât d'honorer un être tel que moi, — cependant quelques-uns des traits de mon père se reconnaissent dans les miens et dans mon âme ; — je suis toi tout entier. C'est de toi que je tiens — ce que j'ai au cœur d'indomptable ; — de toi... — pourquoi te vois-je tressaillir ? — de toi me sont venus dans toute leur vigueur mon bras fort, mon âme de feu ; — j'ai reçu de toi, non seulement la vie, mais encore tout ce qui m'a fait tien. Vois l'ouvrage

'e ton coupable amour ! Il t'a puni en te donnant un fils trop semblable à toi ! Je n'ai rien de bâtard dans l'âme, car comme la tienne elle ne veut d'aucun joug ; et pour ce qui est de ma vie, ce don passager que tu m'as fait, et que tu vas si tôt reprendre, je n'y attachais pas plus de prix que toi, alors que le casque armait ton front, et que côte à côte nous faisons sur les morts galoper nos coursiers ; le passé n'est rien, — et l'avenir ne peut que reproduire le passé ; et néanmoins je regrette de n'avoir pas alors vu terminer ma carrière car, bien que tu aies causé la ruine de ma mère, que tu te sois approprié la fiancée qui m'était destinée, pourtant je sens que tu es encore mon père ; et quelque dur que soit ton arrêt il n'est pas injuste, même venant de toi. Engendré dans le crime, je meurs dans la honte ; ma vie finit comme elle a commencé : le fils a failli comme a failli son père, et dans moi tu dois nous punir tous deux. Aux yeux des hommes ma faute semble la plus grande, mais entre nous Dieu jugera ! »

XIV.

Il dit, — et, croisant ses bras, fit résonner les fers dont ils étaient chargés ; et parmi tous les chefs qui étaient là rangés, pas un qui ne sentit ses oreilles blessées en entendant le cliquetis de ses lugubres chaînes ; puis tous les regards se portèrent sur les funestes charmes de Parisina. Comment va-t-elle supporter son arrêt de mort ? Elle était restée, comme je l'ai dit, paisible et pâle, cause vivante de malheurs d'Hugo ; ses yeux immobiles, mais ouverts et hagards, ne s'étaient pas une seule fois tournés à droite ou à gauche ; — pas une fois ses charmantes paupières ne s'étaient fermées, ou n'avaient voilé ses regards ; mais, venant à se dilater, elles formaient comme un cercle blanc autour de ses prunelles d'azur. — Et là elle se tenait debout, le regard vitreux, comme s'il y eût eu de la glace dans son sang tourné : mais de temps à autre une grosse larme lentement amassée glissait de la longue frange noire de ses blanches paupières : c'était une chose non à entendre raconter, mais à voir ! Et ceux qui la virent s'étonnèrent que des yeux humains laissent tomber de telles larmes. Elle voulut parler, — la parole à moitié articulée s'arrêta dans son gosier et ne forma qu'un sourd gémissement où tout son cœur sembla s'exhaler

Ce bruit cessa, — elle essaya encore une fois de parler, et alors sa voix éclata dans un cri prolongé ; puis elle tomba à terre comme un marbre ou comme une statue renversée de sa base, plus semblable à un objet n'ayant jamais eu vie, — à une image inanimée de l'épouse d'Azo, — qu'à la femme coupable et pleine de vie, poussée au crime par ses passions comme par autant d'aiguillons irrésistibles, mais ne pouvant supporter la révélation de ses fautes et le désespoir. Elle vivait encore, — et on la fit trop tôt revenir de cet évanouissement pareil à la mort. — Mais sa raison ne revint pas tout entière. Ses facultés avaient cédé à la tension trop forte de la douleur ; et, de même qu'un arc détendu par la pluie ne décoche plus que des traits égarés, de même les fibres fragiles de son cerveau n'envoyaient plus que des pensées vagues et sans suite. — Pour elle il n'y avait plus de passé, — l'avenir était une nuit ténébreuse où elle entrevoyait à peine un sentier douloureux et sombre, comme un voyageur qui, égaré dans un désert par une nuit d'orage, marche à la lueur des éclairs. Elle craignait, — elle sentait que quelque chose de coupable pesait sur son cœur comme un poids glacé ; — elle savait qu'il y avait là du crime, de la honte, que quelqu'un devait mourir, — mais qui ? Elle l'avait oublié. — Était-elle vivante encore ? était-ce bien la terre qu'elle foulait ? le ciel, qu'elle voyait là-haut ? des hommes qui l'entouraient ? ou étaient-ce des démons, ces êtres qui la regardaient avec des yeux menaçants, elle qui ne voyait autrefois devant elle que des visages souriants et amis ? Tout était confus et vague dans son esprit égaré et discordant ; c'était un chaos d'espérances et de craintes insensées. Partagée entre le rire et les pleurs, poussant jusqu'au délire la douleur et la joie, elle était en proie à un rêve convulsif ; car tel était le caractère du changement qui s'était fait en elle : oh ! c'est vainement qu'elle tentera de se réveiller !

XV.

Les cloches du couvent, balancées dans la tour grisâtre font entendre leur tintement lent et monotone, qui va retentir douloureusement dans les cœurs. Ecoutez ! l'hymne résonne dans les airs. C'est le chant entonné pour les morts, ou pour les vivants qui le seront bientôt ! Pour l'âme d'un homme,

qui va quitter ce monde, l'hymne de mort s'élève, la cloche funèbre sonne. Il touche au terme de sa vie mortelle ; il est agenouillé aux pieds d'un moine ; chose douloureuse à dire, — déchirante à voir : — il est agenouillé sur la pierre nue et froide ; le billot est devant lui, les gardes l'entourent, — le bourreau est là prêt à frapper, — son bras est nu, afin que le coup soit prompt et sûr ; il examine le tranchant de la hache qu'il a tout à l'heure aiguisée ; et cependant tout autour la foule silencieuse forme un cercle pour voir mourir un fils par l'ordre de son père !

XVI.

C'est un délicieux moment encore que celui qui précède le coucher de ce soleil, se raillant de ce jour tragique dans l'appareil de ses plus beaux rayons ; ses feux du soir tombent à plein sur la tête condamnée d'Hugo, pendant qu'il fait au moine sa dernière confession, et qu'avec les sentiments d'une contrition sainte il écoute, humblement prosterné, l'absolution qui efface nos mortelles souillures. Le soleil éclaire cette tête inclinée, attentive, et ces cheveux châtain dont les boucles retombent sur son cou nu ; mais ses rayons surtout, reflétés sur la hache qui brille auprès de lui, la font reluire d'un vif et funèbre éclat. — Oh ! elle est amère cette heure suprême ! Les plus insensibles ont éprouvé un frisson de terreur : le crime est odieux, l'arrêt est juste, et pourtant ce spectacle fait frémir !

XVII.

Elles sont achevées les dernières prières de ce fils déloyal, — de cet amant audacieux : son rosaire est dit, sa confession faite, son dernier moment est venu ; — déjà on l'a dépouillé de son manteau ; on va maintenant couper sa brune chevelure ; c'est fait, elle est tombée sous les ciseaux. — Le vêtement qu'il portait, — l'écharpe que Parisina lui avait donnée, — ne doivent pas l'accompagner dans la tombe. On les lui fait quitter, et un mouchoir va lui bander les yeux ; mais non, — sa fierté repousse cette dernière humiliation. Ses sentiments, jusque là comprimés, se font jour à demi dans l'explosion d'un dédain profond, au moment où la main du bourreau s'avance pour couvrir ces yeux qui n'en ont pas besoin, et qui sauront regarder la mort en face. « Non, — me

vie, mon sang, sont à vous, mes mains sont enchaînées, — mais qu'on me laisse mourir les yeux libres ! — frappe ! — Ce disant, il mit sa tête sur le billot ; ce fut là sa dernière parole : « Frappe ! » Et la hache brillante s'abattit, — et sa tête roula, — et son corps sanglant et palpitant alla retomber sur la poussière, qui but la pluie de sang échappée à flots de ses veines. Ses yeux et ses lèvres s'agitèrent dans une convulsion rapide, — puis restèrent pour toujours immobiles. Il mourut comme doit mourir l'homme qui a failli, sans ostentation, sans orgueil ; il avait fléchi les genoux et prié ; il n'avait point dédaigné l'assistance d'un prêtre, ni désespéré de la bonté divine. Et pendant qu'il était agenouillé devant le prieur, son cœur était pur de tout sentiment terrestre. Son père courroucé, — son amante, — qu'étaient-ils pour lui dans ce moment ? Plus de reproche, — plus de désespoir, — plus de pensée que pour le ciel, — plus de paroles que pour la prière, — sauf le peu de mots qui lui échappèrent quand, présentant sa tête à la hache du bourreau, il demanda à mourir les yeux non voilés, seuls adieux qu'il laissa aux témoins de son supplice.

XVIII.

Silencieux comme les lèvres que venait de fermer la mort, tous les spectateurs retinrent leur souffle ; mais un frisson électrique parcourut la foule quand descendit la hache meurtrière sur celui dont la vie et l'amour se terminaient ainsi ; chacun refoula dans son cœur un soupir imparfaitement étouffé ; mais nul autre bruit saisissant ne s'entendit que celui de la hache résonnant avec un son lugubre sur le billot ; nul autre, un seul excepté : — quel est ce cri déchirant qui fend l'air, ce cri de démence et d'horreur, pareil à celui d'une mère à qui son enfant est ravi par un coup mortel et soudain ? Ces accents montent vers le ciel, comme ceux d'une âme en proie à d'éternels tourments. C'est d'une des fenêtres du palais d'Azo qu'est partie cette voix horrible ; et tous les regards se sont portés dans cette direction ; mais on ne voit ni n'entend plus rien ! C'était le cri d'une femme, et jamais le désespoir n'en poussa de plus effrayant ; et ceux qui l'entendirent souhaitèrent pour elle que ce fût le dernier.

XIX.

Hugo n'est plus ; et depuis ce jour Parisina n'a reparu ni dans le palais ni dans les jardins ; son nom, comme si elle n'eût jamais existé, — fut banni de toutes les bouches, pareil à ces mots que s'interdisent la décence ou la crainte, jamais on n'entendit le prince Azo parler de son épouse ou de son fils ; nul tombeau ne consacra leur mémoire ; on ne les inhuma point en terre sainte, du moins le chevalier, qui mourut ce jour-là. Mais le destin de Parisina est resté caché, comme la poussière des morts sous les planches du cercueil. Vécut-elle dans un couvent ? y acheta-t-elle péniblement le pardon du ciel par des années de pénitence et de remords, par les austérités, le jeûne et les nuits sans sommeil ? mourut-elle par le poison ou le poignard en punition de son audacieux et criminel amour ? ou bien, succombant à de moins longues tortures, le coup qui trancha la vie d'Hugo mit-il aussi fin à la sienne, et la pitié du ciel permit-elle que le brisement subit de son cœur mit un terme à ses tourments ? Nul ne le sait et nul ne le saura jamais. Mais quelle qu'ait été sa fin ici-bas, sa vie avait commencé et se termina dans la douleur !

XX.

Et Azo trouva une autre épouse, et d'autres fils grandirent à ses côtés, mais nul aussi beau et aussi vaillant que celui qui se consumait dans la tombe ; ou s'ils le furent, il n'accorda à leurs mérites que des regards distraits, ou ne les vit qu'avec un soupir étouffé. Mais jamais une larme ne sillonna sa joue, jamais un sourire ne dérida son front ; et sur ce front majestueux se gravèrent les rides de la pensée, ces sillons que creuse avant le temps le soc brûlant de la douleur, ces cicatrices de l'âme mutilée que laisse après elle la guerre dont elle est le théâtre. Il n'y avait plus pour lui de joie ou de douleur ; il ne lui restait ici-bas que des nuits sans sommeil, des jours qui lui pesaient, une âme morte au blâme ou à la louange, un cœur se fuyant lui-même, — ne voulant point fléchir, — ne pouvant oublier, et livré aux pensées, — aux émotions les plus intenses, au moment même où il semblait le plus calme. La glace la plus épaisse ne durcit l'onde qu'à sa surface ; — au-dessous l'eau vive continue à couler, et coulera toujours. C'est ainsi que son cœur, sous sa couche de glace, continuait

à être assailli par ces pensées que la nature y enracina trop profondément pour que nous puissions les bannir en même temps que nos larmes. Lorsque, faisant effort sur nous-mêmes, nous arrêtons au passage ces eaux que le cœur épanche, nous ne les tarissons pas pour cela ; — ces larmes refoulées retournent à leur source ; là, dans un cristal plus limpide, dans un lit plus profond, elles demeurent invisibles, inépanchées, mais vives, et jamais plus abondantes que lorsqu'elles se révèlent le moins. Agité intérieurement par d'involontaires retours de tendresse pour ceux qu'il avait fait mourir, impuissant à combler le vide qui faisait son tourment ; sans l'espoir de les retrouver aux célestes demeures où se réunissent les âmes des justes, avec la conscience qu'il n'avait prononcé qu'une condamnation juste, qu'eux-mêmes avaient été les instruments de leur malheur, la vieillesse d'Azo n'en fut pas moins misérable. Quand des branches sont gâtées, si une main habile les émonde, l'arbre acquiert une vigueur nouvelle et reverdit avec orgueil ; mais si la foudre dans sa colère sillonne et brûle les rameaux, le reste du tronc se dessèche et ne produit plus une seule feuille.

BEPPO

HISTOIRE VÉNITIENNE

On sait, ou du moins on doit savoir, que dans tous les pays catholiques, quelques semaines avant le mardi-gras, la population s'en donne à cœur joie ; on achète le repentir avant de se faire dévot, et, sans distinction de rang ou d'état, chacun appelle à son aide le violon, la bonne chère, la danse, le vin, les masques, et autres choses qu'on peut avoir en les demandant.

Dès que la nuit a couvert le ciel de son manteau sombre (et plus il fait noir mieux cela vaut), commence l'heure moins prisée des époux que des amants, et la pruderie rejette au

loin ses chaînes ; et la gaieté mobile se hausse sur la pointe des pieds, riant avec tous les galants qui l'assiègent ; et il y a des chansons et des refrains, des cris et des fredons, des guitares et toute sorte de musique.

* *

Et il y a des costumes brillants, mais fantastiques, des masques de tous les temps et de toutes les nations, des Turcs et des Juifs, des arlequins et des paillasses, des tours de force, des Grecs, des Romains, des niais d'Amérique et des Indous ; on peut prendre le vêtement qu'on préfère, excepté l'habit ecclésiastique, car dans ce pays-là il n'est permis à personne de se moquer du clergé ; — ainsi, gare à vous, libres-penseurs ! je vous en avertis.....

* *

Cette époque de réjouissance s'appelle carnaval, mot qui, traduit, signifie « adieu à la chair. » On l'a nommé ainsi parce que le nom répond à la chose, et que pendant toute la durée du carême on se nourrit de poisson frais ou salé. Mais pourquoi on prélude au carême avec tant de gaieté, c'est ce que je ne saurais dire ; peut-être est-ce par la même raison qui fait que nous trinquons avec nos amis au moment de les quitter, avant le départ de la diligence ou du paquebot.

* *

Et ils disent adieu aux plats de viande, aux mets solides, aux ragoûts fortement épicés, et vivent pendant quarante jours de poissons mal apprêtés, n'ayant point de sauces pour les assaisonner ; circonstance qui fait naître bien des soupirs et des grimaces, et plus d'un jurement qui répugnerait à ma muse, parmi les voyageurs accoutumés dès leur enfance à manger leur saumon au moins avec la sauce aux anchois.

* *

C'est pourquoi je prends l'humble liberté de recommander aux amateurs de « sauces au poisson, » avant de s'embarquer, de prier leur cuisinier, leur femme ou leur ami de faire un tour au Strand, et d'acheter en gros (ou, s'ils sont déjà partis de leur expédier par la voie la plus sûre) une provision de *ketchup*, de *soy*, de vinaigre du Chili et de sauce d'Harvey, ou,

par le Seigneur ! vous courez risque de mourir de faim pendant le carême ;

* * *

Parmi tous les lieux où le carnaval était le plus gai au temps jadis, par les danses, les chansons, les sérénades, les bals, les masques, les mimes, le mystère, et par plus d'amusements que je n'en puis ou n'en pourrais jamais énumérer, Venise portait le grelot entre toutes les villes ; — et au moment que j'ai choisi pour y placer mon histoire, la cité, fille de la mer, était dans toute sa gloire.

* * *

Elles ont encore de jolis visages ces Vénitiennes, des yeux noirs, des sourcils arqués, une expression charmante, comme celles qu'ont copiées d'après les Grecs les anciens artistes, mal imités par les modernes ; et lorsqu'on les voit appuyées sur leurs balcons, on les prendrait pour autant de Vénus du Titien (la meilleure est à Florence ; — allez la voir, si vous voulez), ou on les dirait détachées d'un tableau de Giorgione,

* * *

Je disais donc que les Vénitiennes sont comme un portrait de Giorgione, et telles elles sont en effet, surtout vues à leur balcon (car la beauté gagne quelquefois à être regardée de loin), alors qu'elles se montrent, comme une héroïne de Goldoni, en dehors de la jalousie ou par-dessus la rampe ; et, à vrai dire, elles sont pour la plupart très-jolies et aiment un peu à se laisser voir, ce qui est vraiment dommage ;

* * *

Car les regards amènent des œillades, les œillades des soupirs, les soupirs des désirs, les désirs des paroles, et les paroles une lettre qui vole sur les ailes de mercures aux pieds légers, lesquels font ce métier parce qu'ils n'en savent pas de meilleur ; et alors Dieu sait tout le mal qui peut résulter quand l'amour lie deux jeunes gens d'une même chaîne, les rendez-vous coupables, les lits adultères, les enlèvements, les brisements de vœux, de cœurs et de têtes.

* * *

Shakespeare, dans *Desdémona*, a représenté le sexe vénitien comme plein de beauté, mais de réputation suspecte ; et

aujourd'hui encore, de Venise à Vérone, il est probable que les choses sont ce qu'elles étaient, excepté cependant que nous ne voyons plus un mari, sur un simple soupçon, étouffer une femme de vingt ans parce qu'elle a un « *cavaliere servente* ».

* * *

Leur jalousie, si toutefois ils sont jaloux, est, à tout prendre, de bonne composition, non pareille à celle de ce noir démon d'Othello qui étouffe les femmes dans un lit de plume ; mais plus digne de ces joyeux compagnons qui, lorsque le joug matrimonial les fatigue, au lieu de se tourmenter le cerveau pour une femme, en prennent sur-le-champ une autre — ou celle d'un autre.

* * *

Vites-vous jamais une gondole ? Dans le doute, je vais vous en faire une description exacte, c'est un long bateau couvert, fort commun ici, sculpté à la proue, construit d'une façon légère, mais compacte, manœuvré par deux rameurs qu'on nomme « gondoliers ; » il glisse sur l'eau avec un air lugubre pareil à un cercueil placé dans un canot, et nul ne peut découvrir ce que vous y dites ou y faites.

* * *

Ces gondoles remontent et descendent les longues lagunes, ou passent sous le Rialto nuit et jour, vite ou lentement ; autour des théâtres, leur multitude attend sous sa livrée lugubre, — mais il s'en faut de beaucoup qu'elles soient destinées à la tristesse, car parfois elles recèlent beaucoup de gaieté, comme les voitures de deuil quand les funérailles sont finies.

* * *

Mais je reviens à mon histoire. — C'était, il y a quelques années, trente ou quarante ans, plus ou moins ; le carnaval était à son moment le plus brillant, de même que toute espèce de bouffonnerie et de déguisement ; une certaine dame alla voir les mascarades ; je ne sais ni ne puis deviner son vrai nom ; nous l'appellerons donc Laure, s'il vous plaît, parce que c'est un nom qui entre dans mon vers avec facilité.

* * *

Elle n'était ni vieille, ni jeune, ni à cet âge que certaines

gens appellent un « certain âge, » quoique ce soit, à mon sens, l'âge le plus incertain, vu que personne n'a pu me dire et que je n'ai jamais pu, par sollicitations, cadeaux ou larmes, obtenir encore de qui que ce soit de nommer, définir, de vive voix ou par écrit, la période précise désignée par ce mot ; — ce qui, sans contredit, est on ne peut plus absurde.

*
*
*

Laure était encore dans sa fraîcheur ; elle avait mis le temps à profit. Le temps, de son côté, n'avait pas voulu être avec elle en reste de politesse, et l'avait traitée avec ménagement, en sorte qu'habillée elle avait fort bonne mine partout où elle allait ; une jolie femme est toujours bien accueillie, et le déplaisir avait rarement rembruni le front de Laure : ses lèvres ne cessaient de sourire, et la flatterie de ses yeux noirs récompensait les regards attachés sur elle.

*
*
*

C'était une femme mariée ; c'est commode, parce que dans les pays chrétiens on se fait une loi de regarder avec plus d'indulgence les faux pas d'une femme mariée ; tandis que s'il arrive aux demoiselles de faire quelque folie (à moins que dans l'intervalle un hyménée opportun ne vienne apaiser le scandale), je ne sais trop comment elles peuvent s'en tirer, à moins qu'elles ne s'arrangent de manière à tenir la chose secrète.

*
*
*

Son mari naviguait sur l'Adriatique, et faisait aussi de temps à autre des voyages dans d'autres mers ; et quand il était en quarantaine (précaution de quarante jours contre la maladie) sa femme montait parfois à son étage le plus élevé, d'où elle pouvait facilement apercevoir son vaisseau. C'était un marchand qui faisait le commerce avec Alep ; son nom était Giuseppe, et par abréviation Beppo.

*
*
*

Il était basané comme un Espagnol, brûlé par le soleil dans ses voyages, et partant d'une taille avantageuse ; quoique teint, pour ainsi dire, dans une tannerie, c'était un homme plein de sens et de vigueur ; — jamais marin ne gouverna mieux un navire. Elle, de son côté, quoique ses manières montrassent fort peu de rigueur, passait pour une femme

à principes rigides, tellement qu'elle était presque réputée invincible

* * *

Mais il y avait plusieurs années qu'ils ne s'étaient vus ; certaines gens croyaient que son vaisseau avait fait naufrage ; d'autres, qu'il s'était endetté et ne se pressait pas de revenir dans sa patrie ; plusieurs offraient de parier, ceux-ci qu'il reviendrait, ceux-là qu'il ne reviendrait pas, car jusqu'à ce que la perte les ait rendus sages, la plupart des hommes aiment à appuyer leur opinion d'une gageure.

* * *

On dit que leur dernière séparation avait été fort pathétique, comme le sont fréquemment ou doivent l'être les séparations, et ils eurent un pressentiment prophétique qu'ils ne devaient plus se revoir (sorte de sentiment moitié morbide, moitié poétique, que j'ai vu à une ou deux personnes), le jour où il laissa tristement agenouillée sur le rivage, cette Ariane de l'Adriatique.

* * *

Et Laure attendit longtemps et versa quelques larmes ; elle fut même tentée de prendre le deuil, ce qu'elle aurait fort bien pu faire. Elle perdit presque entièrement l'appétit, et ne put dormir la nuit d'un sommeil tranquille ; au moindre bruit des volets et des jalousies, elle s'imaginait que c'était un voleur ou un esprit ; elle jugea donc prudent de se pourvoir d'un vice-mari, *spécialement pour la protéger.*

* * *

En attendant que Beppo fût de retour de sa longue croisière et vint de nouveau réjouir son cœur fidèle, elle choisit (et que ne choisirent-elles pas, pour peu que vous ayez l'air de contrarier leur choix ?), elle choisit un homme dont certaines femmes raffolent tout en en disant du mal ; -- c'était un petit-maître, dûment reconnu pour tel, un comte réunissant, disait-on, les avantages de la fortune à ceux de la naissance, et très-libéral dans ses plaisirs.

* * *

Et puis c'était un comte, et puis il savait la musique et la danse, le violon, le français et le toscan, et ce dernier talent

n'est pas d'une acquisition facile, veuillez bien l'y croire, car il est peu d'Italiens qui parlent l'étrusque pur. Il était aussi juge compétent en matière d'opéra, et connaissant le fort et le fin du brodequin et du cothurne ; et nul auditeur vénitien ne pouvait laisser passer un chant, une scène, un air, dès qu'il avait crié : « Seccatura ! »

* * *

Son « bravo ! » était décisif, et ce témoignage flatteur était attendu par l'académie dans un respectueux silence ; les musiciens tremblaient lorsqu'il promenait autour de lui son regard, dans la crainte qu'une fausse note ne leur échappât. Le cœur harmonieux de la prima dona battait violemment, tant elle redoutait la terrible condamnation de son « bah ! » ; le soprano, la basse, et jusqu'à la haute-contre, le souhaitaient à cinq brasses sous le Rialto.

* * *

Il patronisait les *improvisatori*, et lui-même était homme à improviser quelques stances, savait faire des vers, chanter une chanson, conter une histoire, vendait des tableaux et était aussi bon danseur que peuvent l'être les Italiens, quoique, en cela, ils cèdent assurément la palme aux Français ; enfin c'était un *cavaliere* parfait, et il passait pour un héros, même aux yeux de son valet de chambre.

* * *

Et puis il était fidèle autant qu'amoureux ; en sorte qu'aucune femme (bien que ces dames soient un peu sujettes à jeter les hauts cris) ne pouvait se plaindre qu'il eût jamais mis de jolies âmes en peine ; son cœur était de ceux qui nous attachent le plus, de cire pour recevoir, de marbre pour retenir. C'était l'un de ces amants de la bonne vieille école, qui deviennent plus constants à mesure qu'ils se refroidissent.

* * *

Il ne faut pas s'étonner qu'avec de tels avantages il eût tourné une tête de femme, quelque sage et posée qu'elle fût — d'ailleurs Laure n'espérait plus que Beppo revint ; légalement il était comme n'existent plus : on n'avait reçu de lui ni lettres ni nouvelles, il ne donnait aucun signe de vie, et déjà elle avait attendu plusieurs années ; et vérita-

blement, lorsqu'un homme ne veut pas nous faire savoir qu'il est vivant. il est *mort*, ou doit l'être.

* *

D'ailleurs (et Dieu sait que c'est un très grand péché) en deçà des Alpes chaque femme a pour ainsi dire le droit d'avoir *deux* hommes ; je ne saurais dire qui a le premier introduit cet usage, mais les *cavalieri serventi* sont chose commune, et personne n'y fait la moindre attention ; on peut appeler cet état de choses (pour ne rien dire de plus) un *second* mariage qui corrompt le *premier*.

* *

Le mot en usage autrefois était « *cicisbeo* ; » mais il est devenu vulgaire et indécent ; les Espagnols donnent à ce personnage le nom de « *cortejo*, » car la même mode existe depuis quelque temps en Espagne ; elle a pénétré du Pô jusqu'au Tage, et peut-être un jour franchira-t-elle la mer. Mais Dieu garde la vieille Angleterre de telles pratiques ; car alors que deviendraient les dommages-intérêts et les divorces ?

* *

Toutefois je pense, avec tout le respect que je dois à la partie célibataire du beau sexe, que les femmes mariées méritent la préférence dans le tête-à-tête ou la conversation générale, — et cela soit dit sans application spéciale à l'Angleterre, à la France, ou à toute autre nation, — parce que là les demoiselles connaissent le monde, sont à leur aise, et, étant naturelles, plaisent naturellement.

* *

Il est bien vrai que votre miss, jeune bouton près d'éclorre, est quelque chose de charmant ; mais au premier abord elle est timide et gauche, tellement alarmée qu'elle en est alarmante ; rougi sant ou ricanant toujours ; moitié dégagée, moitié boudeuse, et regardant sa maman, dans la crainte qu'il n'y ait à redire dans ce qui se passe autour d'elle ; l'appartement des enfants se montre dans tout ce qu'elle dit ; — d'ailleurs elle sent toujours la tartine de beurre.

* *

Mais « *cavaliere servente* » est le mot en usage dans la bonne société, pour exprimer cet esclave surnuméraire, dont le

poste est auprès de la dame, qui fait en quelque sorte partie de son vêtement, et n'obéit qu'à sa parole. Son emploi n'est pas une sinécure, comme bien vous pensez ; il va chercher le carrosse, les domestiques, la gondole, et porte l'éventail, la palatine, les gants et le châle.

* * *

Avec toutes ces habitudes pécheresses, je dois dire que l'Italie est un pays qui me plaît beaucoup, à moi qui aime à voir chaque jour briller le soleil, et la vigne, sans avoir besoin d'espalier, courir en festons d'arbre en arbre, semblable au décor d'une comédie ou d'un mélodrame qui attire la foule, quand le premier acte se termine par une danse au milieu des vignobles imités du midi de la France.

* * *

J'aime, par un soir d'automne, sortir à cheval sans être obligé de recommander à mon domestique d'avoir bien soin de rouler mon manteau en bandoulière, parce que le temps n'est pas des plus sûrs ; je sais aussi que sur ma route où la vue est charmée par le méandre des vertes allées, si quelque obstacle m'arrête, ce sont des voitures qui ploient sous le poids des raisins ; — en Angleterre, ce serait du fumier, des boues, ou une charette de brasseur.

* * *

J'aime aussi à dîner avec des bec-figues, à voir le soleil se coucher avec l'assurance qu'il se lèvera demain, non en jetant un regard timide et clignotant à travers les brouillards du matin, comme l'œil terne et dolent d'un homme ivre mais avec le ciel tout entier à lui ; que la journée sera belle et sans nuage, et que je ne serai pas forcé d'emprunter la lueur de ces chandelles de deux liards allumées au milieu des vapeurs qu'exhale la chaudière fumante de Londres.

* * *

J'aime la langue de l'Italie, ce doux latin bâtard, suave comme les baisers d'une bouche de femme, qui résonne comme s'il était écrit sur du satin, avec ses syllabes où le doux midi respire, et ses liquides qui coulent avec tant de facilité qu'aucun son discordant n'y offense l'oreille, comme dans nos langues rudes et gutturales du nord, que nous sommes obligés de siffler et de cracher.

* *

J'en aime aussi les femmes (pardonnez-moi ma folie), depuis la paysanne à la joue fraîche et brune, aux grands yeux noirs qui vous envoient une volée de ces rayons qui disent tant de choses, jusqu'à la grande dame au front mélancolique, au teint plus clair, au regard vague et humide, le cœur sur les lèvres, l'âme dans les yeux, douce comme son climat, et radieuse comme son ciel.

* * *

Eve de cette terre, qui est encore le Paradis ! beauté italienne ! n'as-tu pas inspiré Raphaël, qui mourut dans tes bras, et qui, dans les œuvres que nous légua son pinceau, rivalise avec tout ce que nous connaissons du ciel ou pouvons désirer ? — Comment, même avec l'enthousiasme de la lyre, peindre par des paroles ta gloire passée et actuelle, pendant qu'ici-bas le génie de Canova peut créer encore ?

* * *

« Angleterre ! avec tous tes défauts je t'aime encore, » disais-je à Calais, et je ne l'ai pas oublié, j'aime à parler et à deviser autant qu'il me plaît ; j'aime le gouvernement (mais ce n'est pas celui que nous avons) ; j'aime la liberté de la presse et de la plume ; j'aime *l'habeas corpus* (quand nous le possédons) ; j'aime un débat parlementaire, surtout quand il ne se prolonge pas trop tard.

* * *

J'aime les impôts, pourvu qu'ils ne soient pas en trop grand nombre ; j'aime un feu de charbon de terre, quand il n'est pas coûteux ; j'aime le bifteck autant qu'un autre, et n'ai pas de répugnance pour un pot de bière ; j'aime la température quand elle n'est pas trop pluvieuse, c'est-à-dire que j'aime deux mois de l'année. Et qu'ainsi Dieu sauve le récent. L'Église et le roi ! ce qui veut dire que j'aime tout et toute chose.

* * *

Notre armée permanente et nos marins licenciés, la taxe des pauvres, la réforme, la dette nationale et la mienne, nos petites émeutes seulement pour montrer que nous sommes un peuple libre, nos légères banqueroutes dans la gazette, notre climat brumeux, nos femmes glaciales, toutes

ces choses, je puis les pardonner ou les oublier ; j'ai d'ailleurs beaucoup de vénération pour nos récentes gloires, et suis fâché seulement que nous les devions aux tories.

*
*
*

Mais je reviens à mon histoire de Laure, — car je m'aperçois que la digression est un péché qui, peu à peu, devient très ennuyeux pour moi, et pourrait fort bien aussi déplaire au lecteur, — l'indulgent lecteur qui peut devenir plus exigeant, et, sans égard pour les aises de l'auteur, manifester le désir formel de savoir où il veut en venir : position critique et embarrassante pour un poète.

*
*
*

Le comte et Laure firent leur nouvel arrangement, qui, comme cela arrive parfois, dura sans interruption pendant une demi-douzaine d'années ; ce n'est pas qu'ils n'eussent aussi leurs petits démêlés, ces bouffées de jalousie qui n'ont jamais amené de rupture : dans ces sortes d'affaires, il en est bien peu sans doute qui n'aient éprouvé ces bourrasques de bouderie, depuis les pécheurs de haut parage jusqu'à la canaille.

*
*
*

Mais, somme toute, c'était un heureux couple, aussi heureux que pouvait les rendre un amour illégitime : le galant était tendre, la dame était belle, leurs chaînes étaient si légères qu'elles ne valaient pas la peine qu'on les brisât ! Le monde les voyait d'un œil d'indulgence ; les dévots seuls souhaitaient « que le diable les emportât ! » Il ne les emporta point ; bien souvent il attend, et laisse les vieux pécheurs servir d'hameçon aux jeunes.

*
*
*

Mais ils étaient jeunes : oh ! que serait l'amour sans la jeunesse, et que serait la jeunesse sans l'amour ? La jeunesse lui donne joie, douceur, vigueur, vérité, cœur, âme, et tous ces dons qui semblent venir d'en haut ; mais avec les années il languit, il devient déplaisant ; — c'est l'une de ces choses que l'expérience n'améliore pas : ce qui explique peut-être pourquoi les vieillards sont toujours si ridiculement jaloux.

C'était le temps du carnaval, comme je l'ai déjà dit trente-six stances plus haut ; Laure fit donc les préparatifs que vous faites quand vous vous proposez d'aller passer la soirée au bal de MM. Bœhm, soit comme spectateur, soit comme acteur ; la seule différence, c'est que — *ici* nous avons six semaines de figures masquées.

Laure, quand elle était habillée, était (comme je l'ai déjà dit) la plus jolie femme qu'on pût voir, fraîche comme l'ange peint sur l'enseigne d'une nouvelle auberge, ou le frontispice d'un nouveau *magazine* contenant les modes du mois dernier, colorié, et avec une feuille d'argent entre la gravure et le titre, de peur que les parties du discours ne tachent les parties de la toilette.

Ils se rendirent au *Ridotto* : — c'est une salle où l'on va danser, souper, et danser encore ; son nom véritable serait peut-être celui de bal masqué ; mais cela n'est d'aucune importance pour mon récit ; c'est, sur une petite échelle, une réunion semblable à notre Vauxhall, excepté qu'elle ne saurait être gâtée par la pluie. La compagnie était « *mêlée* » (par le mot que je souligne, je veux dire qu'elle ne méritait pas votre attention) :

Car par « *compagnie mêlée* » on entend qu'à l'exception de vous, de vos amis, et d'une cinquantaine d'autres que vous pouvez saluer sans hauteur, le reste n'est qu'une réunion de gens de bas étage, peste des lieux publics, où ils affrontent bassement le regard fashionable de deux cents personnes bien nées, appelées « *le monde* », je ne sais trop pourquoi, quoique je les aie connues.

Pour retourner. — et retourner encore à notre histoire ; — le diable l'emporte ! cette histoire me glisse sans cesse entre les doigts, parce qu'elle est obligée de se ployer aux caprices de la stance, — et c'est pourquoi elle languit : ce rythme une fois commencé, je ne puis l'interrompre ; comme les chanteurs de nos théâtres, je suis tenu de suivre l'air et

la mesure ; mais si je parviens à me tirer de ce mètre-ci, l'en prendrai un autre la première fois que j'en aurai le loisir.

* * *

Ils se rendirent au *Ridotto*. (C'est un endroit où je me propose d'aller moi-même demain, uniquement pour donner à mes pensées quelque diversion, car je me sens un peu triste ; et je m'amuserai à deviner quelle espèce de visage chaque masque recèle ; et comme j'ai une tristesse qui parfois ralentit je pas, je ferai naître ou trouverai quelque chose qui la retienne en arrière pendant une demi-heure.)

* * *

Cependant Laure traverse la foule joyeuse, le sourire dans les yeux et sur les lèvres : aux uns elle parle à demi-voix aux autres tout haut ; à ceux-ci elle fait une révérence, à ceux-là un léger salut, se plaint de la chaleur ; à peine elle a parlé, son amant apporte la limonade ; elle y goûte un peu ; puis, promenant autour d'elle ses regards, blâme et plaint à la fois ses amies les plus chères de s'être aussi ridiculement accoutrées.

* * *

L'une a de faux cheveux ; une autre, trop de fard ; une troisième, — où a-t-elle acheté cet effroyable turban ? une quatrième est si pâle qu'elle va sans doute s'évanouir ; une cinquième a l'air commun, gauche et provincial ; la soie blanche d'une sixième a une teinte jaune ; la mousseline si mince d'une septième sans doute lui portera malheur ; et voilà qu'une huitième paraît : — « Je n'en veux pas voir davantage ! » de peur que, comme les rois de Banquo, elles n'atteignent la vingtaine.

* * *

Pendant qu'elle regardait ainsi les autres, tous les yeux se fixaient sur elle ; elle entendait les éloges que les hommes lui donnaient à voix basse, et résolut de ne pas bouger qu'ils n'eussent fini ; les femmes seules trouvèrent tout à fait surprenant qu'à son âge elle eût encore tant d'adorateurs ; — mais les hommes sont si dépravés, que ces créatures au front d'airain sont toujours de leur goût.

* * *

Pour ma part, je n'ai jamais pu comprendre pourquoi

des femmes sans pudeur.. — mais je ne veux pas discuter maintenant une chose qui est le scandale du pays ; seulement je ne vois pas pourquoi il en serait ainsi ; et si j'étais en robe à rabat, de manière à pouvoir déclamer autant qu'il me plairait, je prêcherais sur cette matière tant et tant, que Wilberforce et Romilly citeraient mon homélie dans leurs prochains discours.

* * *

Pendant que Laure regardait et était regardée, souriant et parlant sans savoir comment ni pourquoi ; pendant que les dames de sa connaissance contemplaient d'un œil jaloux ses airs et son triomphe, et que des cavaliers élégamment vêtus défilaient devant elle, s'inclinaient en passant, et se mêlaient à son babil, un homme, plus que tous les autres, tenait ses regards fixés sur elle avec une rare persévérance.

* * *

C'était un Turc couleur d'accajou ; Laure le vit et fut d'abord contente, parce que les Turcs sont grands partisans de la philogynie, bien que la manière dont ils en usent avec leurs femmes soit déplorable ; on dit qu'ils achètent une pauvre femme comme on achète un cheval, et la traitent comme un chien : ils en ont plusieurs, quoiqu'ils ne les fassent jamais voir ; la loi leur accorde quatre épouses, et des concubines « *ad libitum* ».

* * *

Ils les enferment, les voilent et les regardent chaque jour : c'est à peine si on leur permet de voir leurs parents du sexe masculin ; en sorte que leurs moments ne s'écoulent pas aussi gaiement qu'on le suppose parmi les nations du nord ; et puis leur réclusion doit leur donner un air pâle ; et comme les Turcs abhorrent les longues conversations, leurs journées se passent à ne rien faire ou à se baigner, à soigner leur enfants, à faire l'amour et à se parer.

* * *

Elles ne savent pas lire, et par conséquent ne se mêlent pas de critique littéraire ; ni écrire, ce qui fait qu'elles n'accomplissent pas le rôle de muses ; elles ne font ni jeux de mots ni épigrammes, n'ont ni romans, ni sermons, ni pièces de théâtre, ni revues. — Le savoir dans le harem vous ferait

bientôt un joli schisme ! mais heureusement que ces oeautés-là ne sont pas des « bas-bleus ». Nul Botherby ne s'empresse de venir leur montrer « un passage charmant dans le dernier poëme qui a paru. »

* * *

Là, point de rimeur antique et solennel qui, ayant toute sa vie pêché à la gloire pour n'attraper jamais qu'un goujon à la fois, n'en continue pas moins sa pêche avec ostentation, et reste ce qu'il était, le « Triton des fratins », le sublime de la médiocrité, le fou de sens rassis, l'écho d'un écho, le pédagogue des femmes beaux-esprits, des poètes en herbe, — et, pour tout dire, un sot.

* * *

Débitant fièrement ses oracles en phrases pompeuses, laissant tomber un *bon* approbateur qui n'est pas *bon* en droit ; bourdonnant comme les mouches autour de toute clarté nouvelle, la plus bleue des mouches bleues ; vous fatiguant de son blâme, vous torturant de ses éloges, avalant toute crue le peu de réputation qu'il peut attraper, traduisant des langues dont il ne connaît pas même l'alphabet, et suant des pièces si médiocres que de mauvaises seraient meilleures.....

* * *

O gaieté et innocence ! vous qui êtes l'eau et le lait de la vie ! heureux mélange, boisson de plus heureux jours ! dans ce siècle de péché et de carnage, l'homme abominable n'étanche plus sa soif avec un breuvage aussi pur. N'importe, je vous aime toutes deux et toutes deux vous aurez mon hommage. Oh ! qui nous rendra le vieux Saturne et son règne de sucre candi ? — En attendant, je bois à votre retour avec de l'eau-de-vie.

* * *

Le Turc de notre Laure continuait à la regarder fixement, moins à la manière musulmane qu'à la mode chrétienne qui semble dire : « Madame, je vous fais beaucoup d'honneur, et tant qu'il me verra de vous regarder, vous aurez la complaisance de ne pas bouger de place. » Si l'on pouvait conquérir une femme en la regardant, Laure était conquise ; mais cela n'était pas possible avec elle : elle avait soutenu trop longtemps et trop bravement le feu de l'ennemi pour baisser pavillon devant le coup d'œil étrange de cet inconnu.

*
* *

Le matin allait paraître ; à cette heure-là je conseille aux dames qui ont passé la nuit à danser ou à tout autre exercice de faire leurs préparatifs de retraite, et de quitter la salle avant le lever du soleil, parce qu'en l'absence des lustres et des bougies, il est à craindre que son éclat ne les pâlisserait tant soit peu.

*
* *

Laure, qui savait le danger qu'il y avait à s'exposer à la clarté du jour après avoir passé sept heures au bal au milieu de trois mille personnes, jugea qu'il était temps de faire sa révérence ; le comte la suivait, portant son châle, et ils étaient sur le point de quitter la salle ; mais voyez le malheur ! ces maudits gondoliers s'étaient mis juste à la place où ils n'auraient pas dû se trouver

*
* *

Le comte et Laure trouvèrent enfin leur gondole, et voguèrent jusqu'à leur demeure sur l'onde silencieuse, s'entretenant du bal auquel ils venaient d'assister, des danseurs et danseuses, ainsi que de leur toilette, entremêlant le tout d'un peu de médisance ; déjà la barque s'approchait de l'escalier de leur palais, lorsque Laure, assise à côté de son adorateur, aperçut tout à coup le musulman qui se tenait là devant eux.

*
* *

« Monsieur, » dit le comte, dont le front commença singulièrement à se rembrunir, « votre présence inattendue en ce lieu m'oblige à vous en demander le motif. Je veux croire que c'est une méprise ; je l'espère du moins, et, pour couper court à tout compliment, je l'espère dans *votre* intérêt ; vous me comprenez, sans doute, ou je me ferai comprendre. » — « Monsieur, » dit le Turc, « ce n'est pas du tout une méprise.

*
* *

« Cette dame est *ma femme* ! » Jugez de l'étonnement qui se peignit sur le visage de la dame ; elle changea de couleur, et ce n'était pas sans raison ; mais là où une Anglaise s'évanouirait, les Italiennes ne vont pas si loin ; elles se bornent à se recommander un peu à leurs saints, et puis reviennent à elles, complètement ou peu s'en faut ; ce qui épargne beaucoup d'esprit de corne de cerf, de sels, d'eau jetée au

visage, et de lacets coupés, comme c'est l'usage en pareil cas.

* *

Elle dit, — que dit-elle ? pas un mot ; mais le comte, considérablement calmé par ce qu'il venait d'entendre, invite poliment l'étranger à entrer : « Nous discuterons ces matières beaucoup mieux à la maison », lui dit-il ; « ne nous ridiculisons pas en public, en faisant une scène et une esclandre : tout ce que nous y gagnerions serait de faire causer et rire à nos dépens.

* *

Ils entrent et demandent qu'on serve le café. — Le café vient, breuvage que prennent les Turcs et les chrétiens, quoique la manière de le préparer ne soit pas la même. Alors Laure, qui a recouvré ses esprits, et à qui la parole est revenue, s'écrie : « Beppo ! quel est votre nom païen ? Dieu me bénisse ! votre barbe est d'une merveilleuse longueur ! Comment se fait-il que vous soyez resté si longtemps absent ? Ne comprenez-vous pas combien c'était mal à vous ?

* *

« Etes-vous bien *réellement* et *véritablement* Turc ? Avez-vous épousé d'autres femmes ? Est-il vrai qu'elles se servent de leurs doigts en guise de fourchette ? Sur ma parole, voilà le plus joli châle que j'aie jamais vu ! voulez-vous me le donner ? On dit que vous ne mangez point de porc. Comment avez-vous fait pendant tant d'années pour... — Dieu me bénisse ! ai-je jamais ? non, jamais je n'ai vu un homme jaunir à ce point ! Votre foie est-il malade ?

* *

« Beppo ! cette barbe ne vous sied pas bien ; avant que vous ayez vieilli d'un jour, elle sera coupée : pourquoi la portez-vous ? Oh ! j'oubliais ; — dites-moi, ne trouvez-vous pas que ce climat-ci est plus froid ? Quel air vous avez ! Vous ne sortirez pas dans ce singulier costume, de peur que quelqu'un ne vous reconnaisse et n'aille conter votre histoire. Comme vos cheveux sont courts ! mon Dieu ! comme ils ont grisonné ! »

* *

Que répondit Beppo à toutes ces questions ? je n'en sais rien. Il avait été jeté sur le rivage où fut Troie ancienne-

ment, où aujourd'hui il n'y a plus rien ; comme de raison, on en avait fait un esclave, lui donnant pour tout salaire du pain et la bastonnade, jusqu'à ce que, certaines bandes de pirates ayant débarqué dans une baie voisine, il s'était réuni à ces vauriens, avait prospéré, et était devenu un renégat de réputation équivoque.

* *

Et il devint riche, et avec la richesse lui vint un si violent désir de revoir sa patrie, qu'il regarda comme un devoir d'y rentrer, et de ne pas rester toute sa vie écumeur de mer ; il lui arrivait parfois de sentir en lui-même un vide, comme Robinson dans son île ; il loua donc un navire venant d'Espagne et se rendant à Corfou : c'était une belle polacre, ayant douze hommes d'équipage et chargée de tabac.

* *

Il s'embarqua, non sans courir de grands risques, emportant avec lui ses richesses (acquises Dieu sait comment), et il gagna le large, quelque téméraire que fût cette entreprise il dit que la *Providence* l'avait protégé ; — pour ma part, je ne dis rien, — de peur de différer d'opinion avec lui ; — n'importe, le navire fut équipé, mit à la voile et eut une heureuse traversée, sauf trois jours de calme à la hauteur du cap Bone.

* *

Arrivé à Corfou, il transporta à bord d'un autre navire son chargement, sa personne et ses bêtes, et se fit passer pour un marchand turc, faisant le commerce de diverses marchandises dont je ne me rappelle plus le nom. Quoi qu'il en soit, il se tira d'affaire par cette ruse, sans quoi on l'aurait peut-être fusillé ; et c'est ainsi qu'il débarqua à Venise, pour y reprendre sa femme, sa religion, sa maison et son nom chrétien.

* *

Sa femme le reçut ; le patriarche le rebaptisa (notez qu'il fit un cadeau à l'église) ; il quitta ensuite le costume qui le déguisait, et emprunta pour un jour les habits du comte. Ses amis, après sa longue absence, ne l'en estimèrent que davantage, voyant qu'il avait de quoi leur donner d'excellents

diners, dans lesquels il leur prêtait souvent à rire par ses histoires ; — mais je n'en crois pas la moitié.

* * *

Quoiqu'il eût souffert dans sa jeunesse, l'opulence et le plaisir de compter indemniseront sa vieillesse ; bien que Laure le fit quelquefois enrager, j'ai su que le comte et lui ne cessèrent pas d'être amis. Me voilà arrivé au bout d'une page qui, étant terminée, terminera cette histoire ; il serait à désirer qu'elle eût fini plus tôt ; mais une fois entamées, les histoires s'allongent on ne sait trop comment.

Venise, octobre 1817.

ODE A VENISE

I.

O Venise ! Venise ! quand tes murailles de marbre seront de niveau avec tes ondes, le cri des nations s'élèvera sur les ruines de tes palais, et sur les bords de la mer agitée il y aura une grande lamentation ! Si moi, pèlerin du Nord, je pleure sur toi, que doivent donc faire tes enfants ? — Tout, hormis de pleurer ; et cependant ils ne murmurent que dans leur sommeil. Comme ils diffèrent de leurs pères ! ils sont à ceux qui furent ce qu'est le verdâtre limon que laisse la mer en se retirant à la vague impétueuse qui renvoie le matelot chez lui sans son navire ; et c'est ainsi qu'ils rampent lâchement comme des crabes dans leurs rues sur pilotis. O douleur ! faut-il que les siècles aient légué une pareille moisson ! De treize siècles de richesse et de gloire il ne reste que des cendres et des larmes ; tous les monuments que rencontre le regard de l'étranger, église, palais, colonne, portent une empreinte de deuil ; le lion lui-même paraît dompté, et les bruits rauques du tambour des Barbares font entendre chaque jour leur dissonance monotone ; cet écho de la voix des tyrans résonne le long de ces suaves ondes qui, balancées autrefois sous une nuée de gondoles, à la lueur du flambeau

des nuits, n'exhalaient que de doux concerts, — que le murmure confus d'une foule joyeuse, dont le plus grand péché était dans le battement trop vif du cœur, dans le trop-plein du bonheur. Hélas ! l'âge peut seul réprimer cette ardeur du sang, et détourner le cours de ce fleuve luxuriant et voluptueux de sensations douces. Mais ces erreurs sont préférables aux sombres saturnales des nations arrivées au terme de leur décadence, alors que le vice marche en montrant à découvert son front hideux, que la gaieté est de la démence, et ne sourit que pour égorger ; que l'espérance n'est qu'un délai trompeur, cet éclair de vie qui luit au malade dans l'instant qui précède sa mort : alors la faiblesse, ce dernier refuge mortel de la souffrance, et la torpeur des membres, triste commencement de la course froide et vacillante dont la mort remporte la palme, glacent peu à peu le sang dans les veines et amortissent les pulsations ; toutefois c'est un soulagement pour la chair accablée de tortures ; le moribond croit revenir à la vie, et il prend pour la liberté le silence de sa chaîne ; et le voilà qui parle encore de vivre, et de ses esprits qui renaissent, — malgré sa faiblesse, et de l'air pur qu'il voudrait respirer ; et tout en parlant il ne s'aperçoit pas que l'haleine lui manque, que ses doigts maigres ne sentent pas ce qu'ils touchent ; cependant un nuage s'étend sur sa vue, — la chambre tourne autour de lui, — et des ombres fantastiques qu'il s'efforce en vain de saisir voltigent et brillent devant lui, jusqu'à ce qu'enfin son cri étouffé expire dans un dernier râle, et tout n'est plus que glace et ténèbres, — et la terre, que ce qu'elle était dans le moment qui précéda notre naissance.

II.

Plus d'espoir pour les nations ! — Parcourez les annales du genre humain depuis des milliers d'années : — les vicissitudes journalières, le flux et le reflux des siècles qui se suivent, le présent, éternelle répétition du passé, tout cela ne nous a rien ou presque rien appris : nous continuons à nous appuyer sur des choses qui se brisent sous notre poids, et épuisons nos forces à frapper dans le vide ; car c'est notre propre nature qui nous jette bas : nous ressemblons aux animaux dont nous faisons à toute heure des hécatombes pour alimenter nos festins — il faut qu'ils aillent où les mène leur conducteur.

fût-ce à la mort. Hommes qui pour les rois versez votre sang comme de l'eau, qu'ont-ils donné en retour à vos enfants ? un héritage de servitude et de malheurs, un aveugle esclavage avec des coups pour salaire. Eh quoi ! n'est-il pas fumant de sueur et de sang le soc de la charrue qui vous moissonne et sur lequel vous tombez à tour de rôle, heureux de donner cette preuve *infaillible* de loyauté, baisant la main qui vous conduit au trépas, et fiers de fouler les sillons ensanglantés ? Tout ce que vos pères vous ont transmis, tout ce que le temps vous a légué de libre, et l'histoire de sublime, provient d'une autre source ! — Vous voyez et lisez, vous admirez et soupirez, et vous n'en allez pas moins vous faire immoler ! sauf un petit nombre d'esprits qui ne se sont point laissé ébranler dans leurs convictions par les crimes soudains accomplis au bruit des prisons tout à coup écroulées, quand chacun a soif de boir les eaux délicieuses qui jaillissent de la source de la liberté, — quand la foule, rendue furieuse par des siècles de servitude, fait entendre ses cris et se précipite pour obtenir la coupe qu'on lui présente ; car les peuples doivent y boire l'oubli d'une chaîne pesante et douloureuse sous laquelle ils ont été longtemps attelés pour labourer le sable ; — ou si leurs labeurs ont fait croître le grain doré, ce n'a pas été pour eux, courbés qu'ils étaient sous le joug, et leurs palais affadis n'ont ruminé que l'herbe de la douleur ; — oui, ce petit nombre d'esprits, — en dépit des forfaits qu'ils abhorrent, n'ont pas confondu avec leur sainte cause ces écarts passagers des lois de la nature, qui, de même que la peste et les tremblements de terre, frappent pour un temps et passent, laissant à la terre à l'aide de ses saisons, le soin de réparer le dommage par quelques étés et d'enfanter encore des villes et des générations, — belles, parce qu'elles seront libres, car, ô tyrannie ! pas un seul bouton n'y fleurira pour toi !

III.

Gloire, puissance, liberté, trinité sainte ! comme vous planiez noblement sur ces remparts ! Aux jours où Venise excita l'envie des peuples, une ligue formée des nations les plus puissantes put abattre, mais n'éteignit pas son génie. — Tous s'intéressèrent à sa destinée ; les monarques admis à ses banquets connurent et aimèrent leur hôtesse, et tout en

l'abaissant ils ne purent apprendre à l'a haïr. — Les peuples sentirent comme les rois, car depuis des siècles elle était l'objet du culte des voyageurs de tous les pays ; ses crimes même étaient d'un ordre plus doux — et produits par l'amour ; elle ne s'abreuvait point de sang, ne s'engraissait pas sur des cadavres, mais portait la joie partout où s'étendaient ses inoffensives conquêtes ; car ses armes avaient fait triompher la croix, qui, du haut du ciel, sanctifiait ses bannières protectrices sans cesse interposées entre la terre et le croissant infidèle ; et si l'on vit ce dernier pâlir et décroître, le monde le doit à la cité qu'il a chargée de chaînes dont le bruit résonne aujourd'hui aux oreilles de ceux qui doivent à ses luttes glorieuses ce nom de liberté, duquel ils se parent. Et néanmoins elle partage avec eux une douleur commune, et, devenue « royaume » sous la domination de ses vainqueurs, elle a appris ce que tous savent, et *nous* plus que personne, avec quels mots dorés les tyrans abusent des nations.

IV.

Le nom de république a disparu des trois quarts du globe gémissant : Venise est écrasée, la Hollande daigne accepter un sceptre et endurer la pourpre royale ; si le Suisse libre encore parcourt ses montagnes indépendantes, ce n'est pas pour longtemps, car depuis peu la tyrannie est devenue avisée ; elle choisit ses moments pour mettre le pied sur les étincelles de nos cendres. Il est par delà l'Océan un pays dont la population forte est élevée dans le culte de la liberté, pour laquelle ses pères ont combattu, et qui lui a été léguée comme un héritage d'affection et de courage, comme une distinction glorieuse du reste des nations qui s'inclinent à un signe du monarque, comme si son sceptre stupide était une baguette magique et donnait la science innée. Seul, ce grand peuple lève sur l'Atlantique un front libre et fier, indompté et sublime ! — Il a appris à ses aînés, nouveaux Esaus, que le pavillon orgueilleux qui flotte comme un rempart sur le dernier des rochers d'Albion, peut s'abaisser devant ceux dont les bras vaillants ont acheté leurs droits bon marché en les payant avec du sang. Mieux vaut cette destinée ; dût le sang des hommes couler à flots, qu'il déborde, plutôt que de serpenter

lâchement dans nos veines, à travers mille canaux oisifs, chargé d'entraves comme ces ondes que des digues emprisonnent, et pareil dans ses mouvements à un malade qui se lève pendant son sommeil, fait trois pas et tombe ; — plutôt que de croupir dans nos marais, mieux vaut reposer dans le glorieux ossuaire des Thermopyles avec ces Spartiales expirés et libres encore, — ou franchir l'abîme des mers, ajouter un sillon de plus à l'Océan, une âme à celles qui animaient nos pères, un homme libre à l'Amérique.

L'AGE DE BRONZE

(Fragments)

Le « bon vieux temps » est revenu — (tous les temps sont bons quand ils sont vieux) ; — le temps actuel pourrait l'être s'il voulait ; il y a eu de grandes choses, il y en a encore ; et pour qu'il y en ait de plus grandes, les simples mortels n'ont qu'à vouloir : un espace plus vaste, un champ plus vert se déroule devant ceux qui « jouent leur jeu à la face du ciel. » Je ne sais si les anges pleurent ; mais les hommes ont assez pleuré, — à quelle fin ? — pour pleurer encore !

* * *

Mais où est-il le héros moderne, et tout autrement puissant, qui, sans être né roi, attela des monarques à son char ; le nouveau Sésostris dont les rois dételés, à peine affranchis du mors, croient déjà avoir des ailes, et dédaignent la poussière qui les vit ramper naguère, enchaînés au char impérial du grand homme ? Oui ! où est-il le champion et l'enfant de tout ce qu'il y a de grand ou de petit, de sage ou d'insensé ? qui jouait aux empires, avait des trônes pour enjeu, l'univers pour tapis. — des ossements humains pour dés ? Contemplez-en le résultat dans cette île solitaire (1), et, selon l'impulsion de votre nature pleurez ou souriez. Gémissiez de voir la rage de l'aigle superbe réduite à becqueter les barreaux de son étroite

(1) Sainte-Hélène.

cage ; souriez de voir celui devant qui les nations se taisaient querellant chaque jour sur des rations disputées ; pleurez de le voir se lamenter à son dîner sur des plats réduits ou des vins retranchés ; s'occuper de petites discussions sur de petits objets. Est-ce là l'homme qui châtiât ou hébergeait les rois ? Voyez la balance de sa fortune dépendre du rapport d'un chirurgien (1) ou des harangues d'un comte (2) ! La remise d'un buste différé (3), un livre r fusé troublera le sommeil de celui qui tint le monde en éveil. Est-ce là le dompteur des puissants, devenu aujourd'hui l'esclave de tout ce qui peut contrarier ou irriter, d'un vil geôlier, (4) d'un espion importun d'un étranger curieux qui prend des notes ? Plongé dans un cachot, il eût été grand encore ; mais combien était bas et petit cet état mitoyen entre une prison et un palais, cet état où si peu de cœurs pouvaient comprendre les souffrances ! Ses plaintes sont sans fondement, — mylord présente son mémoire ; ses rations de vin et d'aliments lui sont dûment distribuées ; sa maladie est une fiction, il n'y eut jamais de climat si pur d'homicide, — en douter est un crime, et l'opiniâtre chirurgien qui défend sa cause a perdu sa place et gagné les suffrages du public (5). N'importe, souriez, — bien que les tortures de son esprit et de son cœur dédaignent et défient les tardifs secours de l'art, bien qu'il n'ait à son lit de mort que quelques amis dévoués et l'image de ce bel enfant que son père ne doit plus embrasser, — bien qu'elle chancelle, cette intelligence qui tint si longtemps et tient encore le monde en respect : souriez, — car l'aigle captif rompt sa chaîne, et des mondes plus relevés que celui-ci redeviennent sa conquête (6).

* * *

Oh ! si son âme, dans son glorieux essor, conserve encore, comme un faible crépuscule, le sentiment de son règne éclatant, comme il doit sourire quand il regarde ici-bas, et voit combien peu de chose il était et voulait être ! En vain l'empire de son nom s'est étendu plus loin encore que celui

(1) M. Barry O'Meara.

(2) Le comte Bathurst.

(3) Le buste de son fils.

(4) Hudson Lowe.

(5) O'Meara fut destitué pour avoir réclamé contre Hudson Lowe.

(6) Napoléon mourut le 5 mai 1821.

de son ambition presque sans bornes ; en vain, le premier en gloire comme en malheur, il goûta les joies et les amertumes du pouvoir ; en vain les rois, joyeux d'avoir échappé à leurs chaînes, voudraient singer *leur* tyran : comme il doit sourire en voyant ce tombeau solitaire, éclatant fanal qui domine l'Océan ! En vain son géolier, fidèle à ses fonctions jusqu'au dernier moment, le crut à peine en sûreté sous le plomb de son cercueil, et ne permit même pas qu'une ligne gravée sur le couvercle indiquât la date de la naissance et de la mort de celui qu'il renfermait ; ce nom sanctifiera cet obscur rivage, et deviendra un talisman pour tous, sauf pour celui qui le portait. Les flottes dont la brise d'Orient enfle les voiles entendront leurs mousses le saluer du haut des mâts ; tandis que la colonne triomphante de la France s'élèvera, comme celle de Pompée, dans un ciel désert, l'île des rochers qui possèdè ou possèdera sa cendre sera comme un buste du héros dominant l'Atlantique, et la puissante nature fait plus honorer sa sépulture qu'une mesquine envie ne lui refuse. Mais que lui fait tout cela ? l'appétit de la gloire peut-il toucher son âme affranchie ou sa cendre captive ? Il ne se soucie guère de savoir en quoi consiste sa tombe : s'il dort, peu lui importe ; de même, s'il existe ; mieux instruite, son ombre verra la caverne grossière où sa cendre repose dans cette île de rochers du même oeil qu'elle eût vu élever son mausolée dans le Panthéon de Rome ou dans son simulacre français. Il n'a que faire de cela ; mais la France éprouvera le besoin de cette dernière et faible consolation ; son honneur, sa gloire, sa fidélité, revendiqueront ses os pour en surmonter une pyramide de trônes, ou afin que, portés à l'avant garde un jour de bataille, ils deviennent, comme ceux de Dugesclin, un talisman de victoire. Quoi qu'il en soit, un jour viendra peut-être où son nom battra la charge, comme le tambour de Ziska (1).

* * *

O ciel, dont il était l'image en puissance ! ô terre, dont il était une des plus nobles créatures ! île dont le nom vivra dans l'avenir, toi qui vis le jeune aiglon briser sa coquille !

(1) Chef bohémien qui ordonna en mourant qu'on employa sa peau à recouvrir un tambour.

Alpes, qui vîtes ce vainqueur de cent batailles planer sur vos sommets dans son premier essor ! Rome, qui as vu surpassés les exploits de tes Césars ! hélas ! pourquoi a-t-il franchi le Rubicon, — le Rubicon des droits reconquis par l'homme, pour se mêler à la tourbe des rois et des parasites ? Egypte qui vis tes Pharaons oubliés, sortant de leur long repos, quitter leurs vieilles tombes et tressaillir dans leurs pyramides en entendant le tonnerre d'un nouveau Cambyse ; pendant que les noires ombres de quarante siècle, debout comme des géants sur les bords fameux du Nil ou au sommet des hautes pyramides, contemplaient étonnées le désert peuplé de bataillons vomis par l'enfer, s'entre-choquant avec fracas et semant le sable aride de leurs cadavres pour fumer cette plage infectée ! Espagne ! qui, oubliant un moment ton Cid vis flotter sur Madrid son étendard ! Autriche qui vis ta capitale prise deux fois, et deux fois épargnée pour conspirer sa chute : vous, race de Frédéric ! — Frédéric de nom seulement, qui avez menti à votre origine — et avez hérité de lui tout, excepté sa gloire ; qui, écrasés à Iéna, rampants à Berlin, tombâtes les premiers, et ne vous relevâtes que pour marcher à la suite de votre vainqueur ! vous qui habitez où habita Kociusko, et vous rappelez encore la dette de sang que vous légua Catherine, et qui n'est point payée ! Pologne ! sur qui passa l'ange vengeur, en te laissant ce qu'il t'avait trouvée, un désert désolé, oubliant tes injures non encore réparées, tes peuples partagés, ton nom éteint, tes soupirs pour la liberté, les larmes que tu verses depuis si longtemps, ce nom qui blesse l'oreille du tyran, — Kociusko ! en avant ! — en avant ! — en avant ! — La guerre a soif du sang des serfs et de leur czar ; les minarets de Moscou, de la cité à demi-barbare, resplendissent au soleil, mais c'est un soleil qui se couche ! Moscou ! limite de sa longue carrière, que Charle, le farouche Suédois, ne put voir, quoiqu'il en versât des larmes glacées, — il te vit. — En quel état ? avec tes clochers et tes palais en feu. A cet incendie le soldat prêta sa mèche enflammée, le paysan livra son chaume, le marchand ses marchandises amo celées, le prince son palais, — et Moscou ne fut plus ! O des volcans le plus sublime ! devant ta flamme celle de l'Etna pâlit, l'inépuisable Hécla s'efface

comparé à toi, qu'est le Vésuve ? un spectacle commun et usé devant lequel s'extasiaient des touristes. Tu t'élèves seul et sans rival jusqu'à ce feu à venir, où doivent expirer tous les empires.

Et toi ! élément opposé ! qui donnas aux conquérants de rudes et redoutables leçons dont ils n'ont point profité ! — ton aile de glace frappa l'ennemi débile et chancelant, jusqu'à ce que les guerriers tombèrent aussi nombreux que les flocons de neige ; sous les coups de ton bec torpide, de tes serres silencieuses, des bataillons entiers expirèrent à la fois et dans une commune agonie ! En vain la Seine cherchera sur ses rives les milliers de ses braves si brillants et si fiers ! en vain la France rappellera ses jeunes hommes sous ses berceaux de pampres ; leur sang coule plus rapide que les flots de ses vendanges, ou se congèle dans leurs momies glacées dont les champs du Nord sont couverts. En vain le chaud soleil de l'Italie voudrait réveiller ses fils engourdis ; pour eux ses rayons sont impuissants. De tous les trophées de cette guerre, que verra-t-on revenir ? — le char fracassé du conquérant ! et son cœur que rien n'a pu briser ! Le cor de Rolland résonne de nouveau, et ne résonne point en vain. Lutzen, où mourut le Suédois victorieux (1), le voit vaincre, mais, hélas ! ne le voit pas mourir. Dresde contemple trois despotes fuyant derechef devant leur maître, leur maître comme auparavant ; mais ici la Fortune, lassée, quitte le camp de bataille, et la trahison de Leipsick vaincu l'invincible ; le chacal saxon abandonne le lion, pour servir de guide à l'ours, au loup et au renard ; le monarque des forêts retourne à la tanière de son désespoir, mais il n'y trouve point de repos !

O vous tous ! ô France ! qui vis tes campagnes si belles ravagées comme un sol ennemi disputé pied à pied, jusqu'au jour où la trahison, son unique vainqueur, vit des hauteurs de Montmartre Paris foulé aux pieds ! Et toi, Ile (2) qui du haut de tes remparts vois l'Etrurie te sourire, toi l'asile momentané que choisit son orgueil jusqu'au moment où il revola dans les bras de la gloire périlleuse, sa fiancée, qui le pleurait encore ! O France ! reprise en une seule marche qui ne fut

(1) Gustave-Adolphe.

(2) Ile d'Elbe.

tout entière qu'un long triomphe ! O sanglant, mais inutile Waterloo ! qui prouve que les imbéciles peuvent avoir à leur tour leurs jours de succès, victoire obtenue moitié par ânerie, moitié par trahison ! O monotone Sainte-Hélène, avec ton géôlier, — écoutez ! écoutez Prométhée en appeler du haut de son rocher à la terre, à l'air, à l'Océan, à tout ce qui ressentit ou ressent encore sa puissance et sa gloire, à tout ce qui est destiné à entendre un nom éternel, comme l'éternel retour des saisons ; il leur enseigne cette leçon si longtemps, si souvent, si vainement enseignée : — « Apprenez à ne point commettre d'injustice. » Un seul pas dans la bonne voie eût fait de cet homme le Washington du monde opprimé, un seul pas dans la fausse voie a donné son nom en doute à tous les vents du ciel ; il fut tour à tour le roseau de la fortune et la verge des rois, le Moloch ou le demi-dieu de la gloire, le César de son pays, l'Annibal de l'Europe, sans avoir conservé dans sa chute leur dignité décente. Et cependant la vanité elle-même aurait pu lui indiquer une route plus sûre vers la gloire que celle qu'il choisit, en lui montrant dans les inutiles annales de l'histoire mille conquérants pour un seul sage. Tandis que la pacifique mémoire de Franklin monte vers le ciel, en calmant la foudre qu'il en avait arrachée, ou en faisant jaillir de la terre aussi électrisée la liberté et la paix, heureux apanage du sol qui s'enorgueillit d'avoir été son berceau ; tandis que Washington laisse un nom qui ne périra plus tant qu'il y aura dans l'air un écho pour le répéter ; tandis que l'Espagnol lui-même, malgré sa soif de guerre et d'or, oublie Pizarre pour applaudir Bolivar ; hélas ! pourquoi faut-il que ce même Océan Atlantique, qui porta la liberté sur ses vagues amies, baigne la tombe d'un tyran, — le roi des rois, et néanmoins l'esclave des esclaves, qui brisa les fers de millions d'hommes pour renouer ces mêmes chaînes que son bras avait rompues, qui foula aux pieds les droits de l'Europe et les siens, pour osciller entre une prison et un trône ?

* * *

Spectacle resplendissant ! voyez le czar petit-maitre (1)

1) Alexandre, qui mourut en 1825.

l'autocrate de la valse et de la guerre, convoitant les applaudissements comme il convoite un royaume, et aussi propre à papillonner qu'à gouverner; Adonis kalmouck, ayant de l'esprit comme un Cosaque, et des inspirations généreuses quand la gelée ne vient pas les durcir, un moment à demi-dilatées par un dégel libéral, mais glacées de nouveau à la première matinée froide; accordant tout à la vraie liberté sauf de rendre les nations libres. Comme le dandy impéri j parle avec onction de la paix! si les Grecs voulaient seulement être ses esclaves, avec quel empressement il affranchirait la Grèce! avec quelle générosité il rendit aux Polonais leur diète, puis ordonna à la turbulente Pologne de se tenir tranquille! avec quelle bonté il daignerait envoyer la douce Ukraine et ses aimables Cosaques faire la leçon à l'Espagne! comme il montrerait volontiers dans la fière Madrid sa charmante et r yale personne, trop longtemps cachée aux regards du Midi! Si, pour obtenir cette faveur, il faut avoir les Russes pour amis ou pour ennemis, chacun sait qu'à ce prix elle n'est pas trop chèrement payée. Poursuis, homonyme de l'illustre fils de Philippe; ton aristote La Harpe t'appelle; ce que fut autrefois la Scythie pour le conquérant macédonien, puissent l'être pour toi et tes Scythes les rivages de l'Ibérie! Cependant, si devant ce jeune homme! n'oublie pas le destin de ton prédécesseur sur les rives du Pruth: si jamais tu te trouves en semblable péril, tu as pour venir à ton aide plus d'une vieille femme, mais point de Catherine. L'Espagne aussi a des r s, des rivières et des défilés; — l'ours peut tomber dans les rets du lion. Les plaines de Xérès et leur chaud soleil sont fatales aux Goths; penses-tu qu'un peuple vainqueur de Napoléon fléchira devant toi? Crois-moi, regagne tes déserts, fais de tes épées des socs de charrue, rase et dégrasse tes hordes de Baskirs, délivre tes Etats de l'esclavage et du knout, plutôt que d'entrer imprudemment dans une voie funeste, et d'infester de tes sales légions des pays dont le ciel et les lois sont purs. L'Espagne n'a pas besoin d'engrais: elle a un sol fertile, mais elle ne nourrit pas d'ennemis; et puis il n'y a pas longtemps que ses vautours se sont amplement rassasiés; voudrais-tu leur fournir une nouvelle proie? Hélas! ton rôle sera celui de pourvoyeur, et non de conquérant. Je suis Dio-gène, dussent

les Huns et les Russes se tenir devant mon soleil et celui de tant de millions d'hommes ; mais si je n'étais pas Diogène, j'aimerais mieux être un ver rampant qu'un *pareil* Alexandre ! Soit esclave qui voudra, le cynique sera libre ; les parois de son tonneau sont plus solides que les murs de Sinope ; il continuera à porter sa lanterne au visage des rois, pour chercher parmi eux un « honnête homme. »

*

Et que fait la Gaule, cette prolifique patrie du *nec plus ultra* des ultras et de leur bande mercenaire ? Que fait-elle avec ses chambres bruyantes, et leur tribune que doit escalader l'orateur avant de trouver la parole ? A peine l'a-t-il trouvée, qu'un « vous mentez » répond à ses dires ! Notre chambre des communes daigne parfois entendre ; un sénat gaulois a plus de langue que d'oreille ; Constant lui-même, leur unique maître dans la science parlementaire, doit combattre demain pour justifier son discours de la veille. Mais cela coûte peu à de véritables Francs, qui aiment mieux se battre qu'écouter, fut-ce même leur père. Qu'est-ce que l'obligation de présenter sa poitrine à une balle, comparée au supplice d'écouter longtemps sans interrompre ? Il est vrai que cette habitude ne régnait pas dans l'ancienne Rome, alors que Tullius lançait les foudres de sa voix ; mais Démétrius l'a sanctionnée en disant que l'éloquence c'était « l'action, l'action ! »

* *

Mais où est le monarque ? A-t-il diné, ou gémit-il encore sous le poids douloureux de l'indigestion ? Les pâtés révolutionnaires ont-ils levé l'étendard de la révolte, et changé en prison les royales entrailles ? Des mouvements alarmants ont-ils agité les troupes, ou bien aucun *mouvement* n'a-t-il suivi des soupes perfides ? Des cuisiniers carbonari n'ont-ils pas suffisamment carbonnadé chaque service ? ou les prescriptions cruelles de la Faculté ont-elles interdit la réplétion ? Ah ! je vois à ton air d'abattement que toute la trahison de la France réside dans ses cuisiniers ! Excellent et classique Louis, dis-moi, trouves-tu que ce soit une chose bien désirable que d'être « le Désiré ? » C'était bien la peine de quitter ta

calme et verdoyante retraite d'Hartwell (1), ta table d'Apicius et tes odes d'Horace, pour gouverner un peuple qui ne veut pas se laisser gouverner, et qui aime mieux être fustigé que sermonné ! Ah ! ton caractère et tes goûts n'étaient pas faits pour un trône ; tu es beaucoup mieux placé à table, doux épicurien, destiné tout au plus à faire un hôte bienveillant ou un bon convive, aimant à causer littérature, sachant par cœur une moitié de *l'Art poétique*, et *l'Art du Gourmand* tout entier ; homme instruit en tout temps, parfois homme d'esprit, et bon quand la digestion le permet ; — mais impropre à gouverner des pays libres ou esclaves, la goutte était pour toi un martyr suffisant.

*
*
*

Terminerai-je sans rien dire de la noble Albion, sans lui payer le tribut de louanges que lui doit tout franc Breton ? * Les arts, — les armes, — et Georges, — et la gloire, — et les îles, — et l'heureuse Angleterre, — la richesse, — et le sourire de la liberté, — nos côtes et leurs blancs rochers qui ont tenu l'invasion en respect, — les sujets satisfaits, tous à l'épreuve de l'impôt, — le fier Wellington avec son bec d'aigle recourbé, ce nez, ce crochet auquel est suspendu l'univers, — et Waterloo, — et le commerce, — et — (chut ! pas un mot encore sur les impôts et la dette !) — et le jamais (assez) regretté Castlereagh, dont le canif a l'autre jour coupé le cou à une oie, — et * les pilotes qui ont maîtrisé la tempête ! * — (mais gardons-nous, même pour rimer, de nommer la réforme), ce sont là les sujets qu'on a si souvent chantés jusqu'à ce jour : je pense qu'il est inutile de les chanter encore ; vous les trouverez partout, dans tant de volumes, qu'il n'est pas du tout nécessaire que vous les trouviez ici. Peut-être cependant y aurait-il moyen d'en rencontrer qui s'accordent avec la rime, et, chose plus étrange, avec la raison. C'est ce que rend possible ton génie ô Canning ! toi qui, élevé pour faire un homme d'État, était né homme d'esprit ; toi qui jamais dans cette chambre ennuyeuse ne pus ravalier à une prose décolorée ta poétique flamme ; notre dernier, notre meilleur, notre seul orateur, je puis, moi aussi, te louer ; — les

(1) Résidence de Louis XVIII pendant les dernières années de l'émigration.

torys n'en font pas davantage ; que dis-je ? ils n'en font pas autant ; — ils te haïssent, Canning, parce que ton génie leur impose plus encore qu'il ne les sert. Les limiers se rassembleront à la voix du chasseur, et partout où il ira, la meute docile le suivra ; mais ne prends pas pour de l'affection leurs aboyantes clameurs ; c'est une menace pour le gibier, non un tribut qu'ils t'adressent ; beaucoup moins fidèles que les chiens à quatre pattes, une piste douteuse ferait rétrograder ces bipèdes. Les arçons de ta selle ne sont pas encore complètement affermis et le royal étalon n'a pas le pied très sûr ; le vieux cheval blanc est revêche ; il bronche quelquefois, il se cabre, et l'illustre monture se vautre dans la boue avec son cavalier. Mais pourquoi s'en étonner ? l'animal chasse de race.

*
*
*

Hélas ! la propriété territoriale ! quelle langue, quelle plume déplorera le sort de nos gentilshommes *sans campagne* ? les derniers à imposer silence au cri de guerre, les premiers à faire de la paix une maladie. Pourquoi étaient nés ces patriotes campagnards ? Pour chasser, voter, et élever le prix des céréales ? Mais il faut que le blé baisse, comme toutes les choses mortelles, les rois, les conquérants, et les prix plus que tout le reste. Vous faudra-t-il donc tomber à chaque épi de blé qui tombe ? Pourquoi avez-vous troublé le règne de Bonaparte ? Il était votre grand Triptolème ; ses vices ne détruisaient que des royaumes, et maintenaient vos prix à la grande satisfaction de tous nos lords ; il pratiquait en grain l'alchimie agraire, la hausse des *fermages*. Pourquoi faut-il que le tyran ait échoué contre les Tartares, et réduit le blé à des prix aussi bas ! Pourquoi l'avez-vous enchaîné sur son île solitaire ? Cet homme vous était beaucoup plus utile sur le trône. Il est vrai qu'il prodiguait sans mesure le sang et l'or mais qu'importe ? la Gaule en portera le blâme ; mais le pain était cher, le fermier payait régulièrement, et au jour des adjudications, l'acre de terre se louait bien. Mais où est maintenant la bonne *alé* bue à la quittance finale ? où est le tenancier fier de sa bourse bien garnie, et connu pour n'être jamais en arrière ? la ferme qui ne manquait jamais de fermier ? le marais transformé en terre productive ? l'espoir appelant de ses vœux impatients l'expiration du bail, le doublement

du fermage ? Quel fléau que la paix ! En vain des prix sont adjugés pour exciter l'émulation du laboureur, en vain les communes votent leur bill patriotique ; *l'intérêt de la terre* (vous comprendriez mieux si je disais *l'intérêt en terre*), — l'intérêt égoïste de la terre gémit sur toute l'étendue du territoire, épouvanté qu'il est que l'abondance ne vienne à gagner le pauvre. Remontez donc, ô fermages ! haussez vos prix, sans quoi le ministère perdra ses votes ; et le patriotisme dont la délicatesse est si susceptible, fera descendre ses pains aux prix du cours ; car, hélas ! « les pains et les poissons », si inépuisables naguère, ont disparu ; — le four est cloqué, l'Océan à sec, et il ne reste de tous les millions dépensés que la nécessité d'être modéré et content. Ceux qui ne le sont pas ont eu leur tour, — et chacun a le sien dans l'urne impartiale de la Fortune ; maintenant, qu'ils trouvent leur récompense dans leur propre vertu, et prennent leur part des bienfaits qu'eux-mêmes ont préparés. Voyez la foule de ces Cincinnatus sans gloire, fermiers de la guerre, dictateurs de la ferme ; leur soc de charrue, c'était le glaive manié par des mains mercenaires ; leurs champs étaient engraisés par le sang versé sur d'autres plages ; tranquilles dans leurs granges, ces laboureurs sabins envoyaient combattre leurs frères, — pourquoi ? pour les fermages ! Chaque année ils votaient libéralement notre sang, nos sueurs, des millions arrosés de larmes, — pourquoi ? pour les fermages ! Ils hurlaient, dinaient, buvaient juraient de mourir pour l'Angleterre ; — pourquoi donc vivre ? — pour leurs fermages ! La paix a fait des mécontents de tous ces patriotes de la hausse ; la guerre, c'était pour eux les fermages ! Comment concilier tous les millions dépensés en pure perte avec leur amour de la patrie ? en les conciliant avec leurs fermages ! Et ne rendront-ils pas aux prêteurs les trésors qu'ils ont avancés ? Non : que tout périsse, — pourvu que les fermages haussent. Pour eux, bonheur, malheur, santé, richesse, joie, douleur, existence, but, religion, — les fermages ! les fermages ! Tu vendis ton droit d'aînesse Esau pour un plat de lentilles ; tu aurais dû obtenir davantage, ou manger moins ; maintenant que tu as avalé ton potage, tes réclamations sont inutiles : Israël prétend que le marché est valable. Tel a été, propriétaires, votre appétit pour la

guerre ; et maintenant que vous vous êtes gorgés de sang, vous criez pour une égratignure ! Eh quoi ! voudraient-ils étendre jusqu'aux écus leur tremblement de terre ? quand la propriété foncière s'écroule, entraîner le papier solide dans sa chute ? pourvu que les fermages haussent, laisser périr la banque et la nation, et fonder à la bourse un hospice des enfants trouvés ? Voyez-vous, au milieu des angoisses de la religion, notre mère l'Eglise pleurer, Niobé nouvelle, sur les dîmes, ses enfants ? les prélats s'en vont — où sont allés les saints, et les pluralités orgueilleuses sont réduites à l'unité. L'Eglise, l'Etat, les factions, luttent dans l'ombre, ballottés par le déluge dans leur arche commune. Dépouillée de ses évêques, de ses banques et de ses dividendes, une autre Babel s'élève, — mais l'Angleterre finit. Et pourquoi ? pour satisfaire d'égoïstes besoins, et soutenir la taupinière de ces fourmis agraires. « Va voir les fourmis, paresseux, et prends exemple sur elles ; » admire leur patience dans tous les sacrifices, jusqu'au jour où une leçon a été donnée à leur orgueil, où ils ont recueilli le prix des impôts et de l'homicide ; admire leur justice, qui voudrait refuser le paiement de la dette nationale ; — et *qui l'a élevée si haut, cette dette ?*

*
*
*

Mais en voilà assez sur ce sujet. — Un spectacle plus douloureux appelle le regard de la muse, qui ne peut le voir sans détourner les yeux. La fille d'un empereur, l'épouse d'un empereur, l'impériale victime — sacrifiée à l'orgueil, la mère de cet enfant, espoir d'un héros, du jeune Astyanax de la moderne Troie (1), l'ombre encore pâle de la plus haute reine que la terre ait jamais vue ou verra jamais, voltige parmi les fantômes du jour, objet de pitié, débris du naufrage de la puissance. O mystification cruelle ! L'Autriche ne pouvait-elle épargner sa fille ? Que faisait là la veuve de France ? Sa place était aux bords des vagues de Sainte-Hélène, son trône dans la tombe de Napoléon. Mais non, — elle veut régner encore en miniature, escortée de son formidable chambellan, de cet Argus belliqueux, dont les yeux, qui ne s'élèvent pas au nombre de cent, doivent la suivre au milieu de ces misérables

(1) Le duc de Reichstadt mourut le 22 juillet 1832.

pompes (1). Si elle ne partage plus, si elle partagea en vain un pouvoir qui, surpassant celui de Charlemagne, s'étendait de Moscou aux mers du Midi, elle gouverne encore le pastoral empire du fromage, où Parme voit le voyageur accourir pour noter les costumes de sa cour pygmée. Mais elle s'avance ! et pendant que les nations la regardent et s'affligent, — Vérone la voit dépouillée de tous ses rayons avant que les cendres de son époux aient eu le temps de se refroidir dans leur terre inhospitalière (si toutefois ces cendres redoutables peuvent jamais se refroidir ; — mais non, elles se ranimeront et briseront leur cercueil) ; elle vient, — l'Andromaque ! (non celle de Racine ou d'Homère), voyez ! elle s'appuie sur le bras de Pyrrhus ! Oui, le bras où fume encore le sang de Waterloo, qui brisa le sceptre de son époux, ce bras est offert et accepté ! Une esclave ferait-elle plus, ou moins ? — Et *lui* dans sa tombe récente ! Ses yeux, son visage, ne trahissent aucune lutte intérieure, et l'ex-impératrice est devenue *ex-épouse* ! Voilà donc la puissance des affections et des devoirs sur le cœur des rois ! Pourquoi ménageraient-ils les sentiments des hommes quand ils font si bon marché des leurs !

MANFRED

(Fragments)

ACTE I. — SCÈNE II.

Le mont Jungfrau. — Il commence à faire jour. — Manfred est seul sur les rochers.

MANFRED.

Les esprits que j'ai évoqués m'abandonnent, — les charmes que j'ai étudiés m'ont déçu, — le remède sur lequel je comptais me torture ; je ne veux plus recourir à un aide surnaturel ; il ne peut rien sur le passé ; et quant à l'avenir, jusqu'à ce que le passé soit englouti dans les ténèbres, je n'ai que faire de le chercher. — O terre ! ô ma mère ! et toi, jour qui commences à poindre ; et vous, montagnes, pourquoi y a-t-il en vous tant de beauté ? je ne puis vous aimer. Et toi, œil brillant de l'univers, qui t'ouvres sur tous, et qui es pour tous un délice, — tu ne luis point sur mon cœur.

(1) Terrible ironie; on sait que le comte de Neipperg, le second mari de Marie-Louise n'avait qu'un œil.

Et vous, rochers, au sommet desquels je me tiens debout en ce moment, ayant à mes pieds le lit du torrent et les hauts pins qui le bordent, lesquels, vus à cette distance étourdissante, semblent des arbrisseaux ; il suffirait d'un élan, d'un pas, d'un mouvement, d'un souffle, pour me briser sur ce lit de rochers, et reposer ensuite pour toujours. — Pourquoi est-ce que j'hésite ? J'éprouve le désir de me précipiter de cette hauteur, et pourtant je n'en fais rien ; je vois le péril, — pourtant je ne recule pas ; mon cerveau a le vertige, pourtant mon pied est ferme : je ne sais quel pouvoir m'arrête et me condamne à vivre, si toutefois c'est vivre que de porter en moi cette stérilité de cœur, et d'être le sépulcre de mon âme ; car j'ai cessé de me justifier à moi-même mes propres actions, — dernière infirmité du mal. (Un aigle passe devant lui.)

Oui, toi qui fends les nuages d'une aile rapide, dont le vol fortuné s'élève le plus haut vers les cieux, tu fais bien de m'approcher de si près, — je devrais être ta proie, et servir de pâture à tes aiglons ; tu t'éloignes à une distance où mon œil ne peut te suivre ; mais le tien, en bas, en haut, devant, pénètre à travers l'espace. — Oh ! que c'est beau ! Comme tout est beau dans ce monde visible ! comme il est magnifique en lui-même et dans son action ! Mais nous, qui nous nommons ses souverains, nous, moitié poussière, moitié dieux, également incapables de descendre ou de monter, avec notre essence mixte nous jetons le trouble dans ses éléments, nous aspirons le souffle de la dégradation et de l'orgueil, luttant contre de vils besoins et des désirs superbes, jusqu'à ce qu'enfin notre mortalité prédomine, et les hommes deviennent — ce qu'ils ne s'avouent pas à eux-mêmes, ce qu'ils n'osent se confier les uns aux autres. (On entend de loin la flûte d'un berger.)

Quelle est cette mélodie que j'entends ? C'est la musique naturelle du chalumeau des montagnes, — car ici la vie patriarcale n'est pas une fable pastorale ; dans l'air de la liberté la flûte mêle ses sons au doux bruit des clochettes du troupeau bondissant ; mon âme voudrait boire ces échos. — Oh ! si je pouvais être l'âme invisible d'un son délectable, une voix vivante, un souffle harmonieux, une jouissance incorporelle, — naître et mourir avec l'intonation fortunée qui m'aurait créé !

Se voir blanchir par la douleur comme ces pins flétris, ruines d'un seul hiver, sans écorce, sans branches, troncs foudroyés sur une racine maudite, qui ne sert qu'à donner le sentiment à la destruction ! Etre ainsi, éternellement ainsi, — et avoir été autrement ! Voir son front sillonné par des rides qu'y ont creusées non les années, — mais des moments, — des heures de tortures qui ont été des siècles, — des heures auxquelles je survivis ! — O vous, rochers de glace ! avalanches qu'il suffit d'un souffle pour précipiter comme des montagnes croulantes, venez, et écrasez-moi ! J'entends fréquemment au-dessus de ma tête et à mes pieds le fracas de vos bonds redoutables ; mais vous passez sans m'atteindre ; vous allez tomber sur des êtres qui veulent vivre encore, sur la jeune forêt au verdoyant feuillage, sur la cabane ou le hameau du villageois inoffensif.

Les brouillards bouillonnent autour des glaciers ; les nuages se lèvent au-dessus de moi en flocons blancs et sulfureux, comme l'écume sur les flots irrités de la mer infernale, dont chaque vague va se briser sur un rivage peuplé où sont entassés les damnés comme les cailloux sur le sable. — Un vertige me saisit.

On a vu des montagnes tomber laissant un vide dans les nuages, faisant tressaillir sous le choc les Alpes, leurs sœurs remplissant les vertes vallées des débris de leur chute faisant jaillir soudainement les rivières, dispersant leurs eaux en poussière liquide, et obligeant leurs sources à se tracer un nouveau cours ; — c'est ce qui est advenu, dans sa vieillesse, au Mont Roseberg ; — que n'étais-je dessous !

C'eût été pour moi une tombe convenable ; mes os eussent reposé en paix à cette profondeur ; ils n'auraient pas été disséminés sur les rocs, le jouet des vents, — comme ils le seront — quand j'aurai pris cet élan. — Adieu, cieux qui vous ouvrez sur ma tête ; ne jetez pas sur moi ces regards de reproche, — vous n'avez pas été faits pour moi, — Terre reçois ces atomes !

ACTE II.

Une vallée des Alpes. — Une cataracte.

Arrive MANFRED.

Il n'est pas encore midi, — les rayons du soleil jettent sur le torrent un arc de toutes les couleurs du ciel ; la colonne

d'eau retombe en nappe d'argent le long du roc perpendiculaire, et balance ses gerbes d'écume lumineuse, comme la queue du cheval pâle, du coursier géant, monté par la mort décrit par l'*Apocalypse*. Nul autre œil que le mien ne s'abreuve maintenant de cette vue enchanteresse ; je devrais être seul dans cette solitude, et partager avec le génie du lieu l'hommage de ces ondes. — Je vais l'appeler.

(Manfred prend quelques gouttes d'eau dans le creux de sa main, et les jette en l'air en murmurant les paroles magiques. Après un moment de silence, la Fée des Alpes paraît sous l'arc-en-ciel du torrent.)

Beau génie ! avec ta chevelure de lumière, tes yeux éblouissants de gloire, tes formes qui rappellent les charmes des moins mortelles d'entre les filles de la terre, mais agrandis dans des proportions plus que terrestres, dans une essence d'éléments plus purs ; pendant que les couleurs de la jeunesse ce tendre incarnat de la joue d'un enfant endormi sur le sein de sa mère, et bercé par les battements de son cœur, ou ces teintes roses que le crépuscule d'été laisse après lui sur la neige virginale des hauts glaciers, rougeur pudique de la terre dans l'embrassement du ciel, — colorent ton céleste visage, et font paraître moins brillant l'arc-en-ciel qui te couronne ; beau génie ! sur ton front calme et pur, où se reflète cette sérénité d'âme qui à elle seule révèle ton immortalité, je lis que tu pardonnes à un fils de la terre, à qui les puissances les plus mystérieuses daignent quelquefois se communiquer — de faire usage de tes secrets magiques — pour évoquer ainsi ta présence et te contempler un moment.

LA FÉE. — Fils de la terre ! je te connais, ainsi que les puissances à qui tu dois ton pouvoir : je te connais pour un homme à la pensée féconde, qui a fait tour à tour et le bien et le mal, extrême dans tous deux, et dont les souffrances ont été fatales à lui-même et aux autres. Je t'attendais ; — que veux-tu de moi ?

MANFRED. — Contempler ta beauté et rien de plus. Ce qui est à la surface de la terre m'a rendu insensé, et je me réfugie dans ses mystères, et je pénètre jusqu'au séjour des esprits qui la gouvernent ; — mais ils ne peuvent rien pour moi. Je leur ai demandé ce qu'ils n'ont pu me donner, et maintenant je ne te demande plus rien.

LA FÉE. — Quel est le vœu que ne peuvent exaucer ceux qui peuvent tout, les monarques de l'invisible ?

MANFRED. — Il en est un ; mais pourquoi le redire ? ce serait inutile.

LA FÉE — C'est ce que j'ignore ; fais-le-moi connaître.

MANFRED. — C'est une torture que je vais m'infliger, mais n'importe ! ma douleur trouvera une voix. — Dès ma jeunesse mon esprit ne marchait pas avec les âmes des hommes et ne regardait point la terre avec des yeux humains. La soif de leur ambition n'était pas la mienne ; le but de leur existence n'était pas le mien : mes joies, mes chagrins, mes passions mon génie, tout faisait de moi un étranger. Quoique j'en portasse la forme, je n'avais aucune sympathie pour la chair respirante, et parmi les créatures d'argile qui m'entouraient, il n'y en avait point, ... excepté une. — J'en parlerai plus tard.

J'ai dit que je n'étais guère en communion avec les hommes et les pensées des hommes. Au contraire, ma joie était, dans la solitude, de respirer l'air pur des montagnes couvertes de neiges, sur la cime desquelles l'oiseau n'ose bâtir son nid, et dont le granit sans gazon n'est jamais effleuré par l'aile des insectes ; — ou bien de me plonger dans le torrent, et de rouler avec le rapide tourbillon de la vague sur le sein soulevé des fleuves et de l'Océan ; luttés où mes forces naissantes s'exaltaient avec délices ! — ou bien en core de suivre, à travers la nuit, la marche de la lune et le cours brillant des étoiles, ou de saisir les éclairs dans l'orage jusqu'à ce que mes yeux en fussent éblouis ; ou, l'oreille attentive, de regarder les feuilles éparses alors que les vents d'automne murmuraient leurs chants du soir. Tels étaient mes passe-temps, — toujours seul ! et si un des êtres au nombre desquels j'avais honte de me compter se rencontrait dans mon chemin, je me sentais de nouveau dégradé jusqu'à eux, et me retrouvais tout argile.

Dans mes rêveries solitaires, je descendais dans les caveaux de la mort, recherchant ses causes dans ses effets ; et de ces ossements, de ces crânes desséchés, de cette poussière amoncelée, j'osai tirer de criminelles conclusions. Pendant des années entières je passai mes nuits dans l'étude de sciences autrefois connues, maintenant oubliées ; à force de temps et de travail, après de terribles épreuves et des austérités telles qu'elles donnent à celui qui les pratique autorité sur les es-

prits de l'air et de la terre. de l'espace et de l'infini peuplé, je rendis mes yeux familiers avec l'éternité: ainsi firent autrefois les mages et celui qui à Gadara évoqua du sein de leurs ondes Eros et Anteros, comme je t'évoque aujourd'hui; et avec ma science s'accrut en moi la soif de connaître, et la puissance et la joie de cette brillante intelligence, jusqu'à ce que.....

LA FÉE. — Poursuis.

MANFRED. — Oh! je n'ai ainsi prolongé ce récit, je ne me suis appesanti sur l'éloge de ces vains attributs, que parce qu'à mesure que j'approche de la plaie vive de mon cœur désolé... Mais, continuons. Je ne t'ai parlé ni de père ni de mère, ni de maîtresse, ni d'ami, ni d'aucun des êtres auxquels j'étais enchaîné par les liens de l'humanité: si de telles personnes existaient elles n'étaient point telles à mes yeux, — pourtant il en était une.. ..

LA FÉE. — Ne t'épargne pas, — poursuis.

MANFRED. — Elle me ressemblait. Elle avait, disait-on, mes yeux, mes cheveux, mes traits, tout, jusqu'au son de ma voix, mais tout cela avait chez elle un caractère plus doux et était tempéré par la beauté. Elle avait, comme moi, les pensées solitaires et rêveuses, la soif de connaître les choses cachées et un esprit capable de comprendre l'univers. A cela elle ajoutait des facultés plus douces que les miennes, la pitié, le sourire et les larmes que moi je n'avais pas, et la tendresse; mais ce sentiment-là, je l'éprouvais pour elle; et l'humilité, que je n'eus jamais; ses défauts étaient les miens, ses vertus étaient à elle seule. Je l'aimais et je la fis mourir!

LA FÉE. — De ta main?

MANFRED. — Ce fut l'œuvre, non de ma main, mais de mon cœur, — qui brisa le sien: — son cœur regarda le mien et se flétrit. J'ai versé du sang, mais ce n'est pas le sien; — et pourtant son sang fut versé, — je le vis couler — et ne put l'étancher.

LA FÉE. — Et c'est pour un tel objet, — pour un être de la race que tu méprises et au-dessus de laquelle tu voudrais t'élever pour t'unir à nous et aux nôtres, que tu négliges les dons de notre science sublime, et retombes dans les lâches liens de la nature mortelle! — Arrière!

MANFRED. — Fille de l'air! je te dis que depuis ce moment... Mais des paroles ne sont qu'un vain souffle; regarde-moi

dans mon sommeil, ou suis-moi des yeux dans mes veilles ; — viens alors t'asseoir à mes côtés ! ma solitude n'en est plus une ; elle est peuplée par les furies ; — la nuit m'a vu dans son ombre grincer des dents jusqu'au retour de l'aurore, et le jour me maudire jusqu'au coucher du soleil ; — j'ai imploré la démence comme un bienfait, — elle m'a été refusée. J'ai affronté la mort, — mais dans la guerre des éléments, les flots se sont reculés de moi, et le péril a passé près de moi sans me toucher ; — la main glacée d'un démon impitoyable me retenait par un seul cheveu, qui n'a jamais voulu se rompre. Je me suis plongé dans les profondeurs et les magnificences de mon imagination, — autrefois si riche en créations ; mais, comme la vague qui se soulève, elle m'a rejeté dans le gouffre sans fond de ma pensée. Je me suis plongé dans le monde, j'ai cherché l'oubli partout, excepté là où il se trouve et c'est ce qu'il me reste à apprendre ; — mes sciences, ma longue étude des connaissances surnaturelles, tout cela n'est qu'un art mortel : — j'habite dans mon désespoir, — et je vis, — et vis pour toujours.

LA FÉE. — Peut-être pourrai-je t'être utile.

MANFRED. — Pour cela il faut que ta puissance évoque les morts, ou me fasse dormir avec eux. Donne-moi le trépas, — quelles que soient sa forme, son heure — et la souffrance qui l'accompagne, pourvu que ce soit la dernière.

LA FÉE. — Cela n'est pas dans mes attributions ; mais si tu veux jurer de m'obéir et de faire tout ce que je t'ordonnerais je puis accomplir ton vœu.

MANFRED. — Je ne jurerais rien : — moi obéir ! et à qui ? aux esprits que j'oblige à comparaître devant moi ? moi l'esclave de ceux qui étaient à mes ordres ? — Jamais !

LA FÉE. — Est-ce là tout ? N'as-tu pas de réponse plus aimable à me faire ? Penses-y encore, et réfléchis avant de rejeter mon offre.

MANFRED. — J'ai dit.

LA FÉE. — Cela suffit ! — Je puis donc me retirer ? — parle !

MANFRED. — Retire-toi !

(La fée disparaît.)

Nous sommes les jouets du temps et de nos terreurs ; nos jours coulent inaperçus, et chacun d'eux nous enlève quelque chose ; et cependant nous vivons, abhorrant la vie, et

néanmoins redoutant de mourir ; parmi les jours que nous passons à porter ce joug détesté, ce poids vital sous lequel le cœur se débat, affaissé sous les chagrins, ou palpitant de douleur, ou d'une joie que termine la souffrance, ou l'épuisement ; — parmi tous les jours du passé et de l'avenir, car dans la vie il n'y a pas de présent, combien il en est peu, — combien moins que peu, — où l'âme cesse de souhaiter la mort ! et néanmoins elle recule devant le trépas, comme on retire sa main d'une eau glacée, quoiqu'il suffise de braver la première impression. Ma science m'offre encore une ressource : je puis évoquer les morts et leur demander en quoi consiste ce que nous redoutons d'être ; au pis-aller, j'aurai pour réponse le tombeau, et cela n'est rien. — Si on ne me répondait pas ! — mais le prophète enseveli a bien répondu à la sorcière d'Endor ; le monarque spartiate a bien obtenu que la vierge de Byzance lui répondit et lui révélât sa destinée ! Il avait, sans le vouloir, immolé celle qu'il aimait, et mourut sans être pardonné, bien qu'il appelât à son aide le Jupiter phrygien, bien que dans Phigalie, par la voix des magiciens d'Arcadie, il suppliât l'ombre indignée de déposer sa colère ou de fixer un terme à sa vengeance. — Elle lui répondit par des paroles d'un sens douteux, mais qui néanmoins reçurent leur accomplissement. Si je n'avais jamais aimé, celle que j'aime serait encore belle, — et heureuse et faisant le bonheur des autres. Qu'est-elle ? qu'est-elle maintenant ? une victime de mes fautes, — un objet sur lequel je n'ose arrêter ma pensée, — rien peut-être. Dans quelques heures mes doutes seront éclaircis, — et cependant maintenant je redoute ce que j'ose entreprendre : jusqu'à présent la vue d'un bon ou mauvais esprit ne m'avait jamais effrayé, — à présent je tremble, et sans sur mon cœur je ne sais quel froid dégel. Mais je puis faire même ce que j'abhorre le plus, et défier les humaines frayeurs. — La nuit approche.

(Il sort.)

ACTE III — SCÈNE IV.

L'intérieur de la Tour.

MANFRED, seul.

... Les étoiles brillent au firmament, la lune se montre au dessus des cimes neigeuses des montagnes. — Comme c'est

beau ! J'aime à prolonger mes entretiens avec la nature, car le visage de la nuit est plus familier à mes regards que celui de l'homme, et, dans la beauté sombre et solitaire de son ombre étoilée, j'ai appris la langue d'un autre monde. Je me rappelle qu'au temps de ma jeunesse, pendant mes voyages par une nuit semblable à celle-ci, je me trouvai dans l'enceinte du Colysée, au milieu des plus imposants débris de la puissante Rome. Les arbres qui croissaient le long des arches brisées balançaient leur noir feuillage sur le fond bleu de la nuit, et les étoiles brillaient à travers les fentes des ruines. De loin, de l'autre côté du Tibre, les chiens faisaient entendre leurs aboiements ; plus près de moi, du palais des Césars s'échappait le long cri du hibou, et le souffle léger de la brise m'apportait par intervalles le chant des lointaines sentinelles. A travers les ouvertures pratiquées par le temps, quelques cyprès semblaient border l'horizon, et cependant ils n'étaient qu'à la portée d'un trait. Là où habitaient les Césars, et où habitent aujourd'hui les oiseaux de la nuit à la voix discordante, au milieu des arbres qui, croissant à travers les créneaux écroulés, enlacent leurs racines à la pierre du foyer impérial, le lierre a usurpé la place du laurier, mais le cirque sanglant des gladiateurs est debout encore, imposant débris, chef-d'œuvre de ruine, tandis que les appartements de César et les palais d'Auguste rampent sur la poussière, décombres ignorés ! — Et toi, lune errante, tu brillais sur tout cet ensemble ! tu répandais une ample et tendre clarté qui adoucissait l'austère rudesse et les teintes heurtées de ces ruines, et comblais en quelque sorte les vides opérés par les siècles, laissant sa beauté à ce qui était beau, et rendant beau ce qui ne l'était pas ! Et alors un religieux recueillement saisissait l'âme, et la pensée embrassait dans une méditation silencieuse les grands hommes d'autrefois, ces monarques qui, tout morts qu'ils sont, ont conservé leur sceptre, et du fond de leurs urnes gouvernent encore nos âmes. C'était une nuit comme celle-ci... Il est étrange que je me la rappelle en cet instant ; mais j'ai toujours éprouvé que c'est au moment où la pensée devrait le plus se recueillir qu'elle fait ses excursions les plus lointaines.

DON JUAN

CHANT PREMIER

*
*
*

J'ai besoin d'un héros, besoin fort extraordinaire dans un temps où chaque année, chaque mois, nous en produit un nouveau, jusqu'au moment où, son charlatanisme ayant rempli les gazettes, le siècle s'aperçoit que ce n'est pas le héros véritable. Je me soucie fort peu de ces gens-là... Je prendrai donc notre vieil ami don Juan. — Nous l'avons tous vu, dans la pantomime, envoyé au diable un peu avant que son temps ne fût venu.

*
*
*

La plupart des poètes épiques se jettent dès l'abord *in medias res* ; Horace en fait la grande route de l'épopée. Puis, quand cela vous convient, votre héros raconte ce qui a précédé ; il vous fait ce récit par voie d'épisode, après dîner, commodément assis auprès de sa maîtresse, dans quelque charmant séjour, tel qu'un palais, un jardin, le paradis, ou une grotte, qui sert de taverne à l'heureux couple.

*
*
*

C'est la méthode ordinaire, mais ce n'est pas la mienne. J'ai pour habitude de commencer par le commencement, la régularité de mon plan m'interdit toute divagation, comme une faute capitale ; et dût mon premier vers me coûter une heure à filer, je débiterai par vous dire quelque chose du père de don Juan, et aussi de sa mère, si vous le voulez bien...

*
*
*

Son père avait nom José, — *don* José, comme de raison ; c'était un véritable hidalgo, sans une goutte de sang israélite ou maure dans les veines ; son origine remontait aux plus gothiques gentilshommes de l'Espagne ; jamais meilleur cavalier ne monta à cheval, ou, une fois en selle, ne descendit — mais c'est ce que nous verrons par la suite. — Hé bien donc, pour reprendre,

*
*
*

Sa mère était une femme savante, versée dans la connaissance de toutes les sciences connues, ou qui ont un nom

dans les langues de la chrétienté ; ses vertus n'avaient d'égal que son esprit, si bien qu'à la voir ainsi exceller dans tout ce qu'elle faisait, les gens les plus habiles étaient tout honteux devant elle, et les gens de bien ne pouvaient s'empêcher d'éprouver une secrète envie.

* * *

Elle était parfaite ; mais, hélas ! la perfection est insipide dans ce monde pervers, où nos premiers parents ne durent leur premier baiser qu'à leur exil de ce Paradis, séjour de paix, d'innocence et de félicité (je serais curieux de savoir à quoi ils employaient les douze heures de la journée). Par ce motif, don José, en vrai fils d'Eve qu'il était, allait cueillant des fruits divers sans la permission de sa moitié.

* * *

C'était un mortel d'un caractère insouciant n'ayant pas grand goût pour la science ou pour les savants ; il aimait à aller partout où bon lui semblait, sans se soucier de ce que sa femme pourrait en penser. Le monde, qui, comme c'est l'usage, prend un malin plaisir aux dissensions d'un royaume ou d'une famille, disait tout bas qu'il avait une maîtresse ; quelques-uns lui en donnaient deux ; mais il n'en faut qu'une pour mettre la discorde dans un ménage.

Don José et sa femme avaient parfois querelle. *Pourquoi ?* C'est ce que personne ne pouvait deviner ; bien des gens cependant cherchaient à le savoir ; mais ce n'était ni leur affaire ni la mienne ; j'abhorre la curiosité, c'est un vice si bas ! mais s'il est au monde une chose où j'excelle, c'est d'arranger les affaires de mes amis, n'ayant point de soucis domestiques en propre.

* * *

Je crus donc, dans la meilleure intention du monde, devoir intervenir ; mais mon zèle officieux fut assez mal accueilli ; je crois que les deux époux avaient le diable au corps ; car, à dater de ce moment, il me fut impossible de trouver l'un ou l'autre au logis ; il est vrai que leur concierge m'a avoué depuis... — mais n'importe ; ce qu'il y eut de pire pour moi dans cette affaire, c'est qu'un jour, dans l'escalier, le petit Juan m'arrosa à l'improviste d'un seau d'eaux ménagères.

*
*
*

C'était un petit frisé, franc vaurien depuis sa naissance, véritable singe malfaisant ; ses parents raffolaient de ce turbulent marmot, et c'était le seul point sur lequel ils étaient d'accord ; au lieu de se disputer, ils eussent mieux fait d'envoyer le petit drôle à l'école, ou de le fouetter d'importance à la maison, pour lui apprendre à vivre.

*
*
*

Don José et dona Inez menaient depuis quelque temps une vie fort malheureuse, désirant, non le divorce, mais la mort l'un de l'autre ; cependant, ils observaient aux yeux du monde toutes les convenances de la vie conjugale ; toute leur conduite était celle des gens comme il faut. Ils ne donnaient aucun signe de divisions domestiques ; mais le feu, longtemps étouffé, éclata à la fin, et leur mésintelligence devint un fait incontestable ;

*
*
*

Car Inez fit venir des apothicaires et des médecins, et essaya de prouver que son mari était fou ; mais, comme il avait des intervalles lucides, elle décida ensuite qu'il n'était que *vicieux*. Cependant, quand on lui demanda ses preuves, on ne put obtenir d'elle aucune explication, si ce n'est que dans ce qu'elle avait fait elle avait été mue par son devoir envers Dieu et les hommes ; ce qui ne laissa pas que de paraître fort singulier.

*
*
*

Elle tenait un registre où elle inscrivait toutes les fautes de son mari ; elle ouvrit même certaines malles contenant des livres et des lettres dont on pourrait tirer parti dans l'occasion ; du reste, elle était appuyée par tout Séville, sans compter sa vieille grand'mère (qui radotait) ; les témoins de ses dires allèrent partout les répétant, et se constituèrent de leur chef, avocats, inquisiteurs et juges, les uns pour s'amuser, d'autres pour servir de vieilles rancunes.

*
*
*

Et puis, cette femme douce et bonne supportait avec tant de sérénité les malheurs de son époux ! à l'instar de ces dames spartiates qui voyaient tuer leurs maris, et prenaient l'héroïque résolution de n'en plus parler ; — elle entendait sans s'émouvoir toutes les calomnies déversées sur lui, et contem-

plait ses tortures avec un calme si sublime, que tout le monde s'écriait : « Quelle magnanimité ! »

* *

Une réconciliation avait ^{été} tentée par leurs amis, puis par leurs parents, qui n'avaient fait qu'empirer les choses (il serait difficile de dire à qui des parents ou des amis il vaut mieux recourir en pareille occasion, — je ne puis dire grand' chose ni des uns ni des autres). Les gens de la loi faisaient leur possible pour amener un divorce ; mais à peine si on avait payé les premiers frais de justice des deux parts, que, malheureusement, dont José mourut.

* *

Il mourut ; et c'est bien dommage, car, d'après ce que j'ai pu recueillir des juristes les plus experts dans cette matière (quoiqu'ils missent dans leurs paroles beaucoup d'obscurité et de circonspection), sa mort vint gâter une cause charmante ; ce fut aussi une grande perte pour la sensibilité du public, qui, en cette occasion, s'était manifestée avec éclat.

* *

Mais quoi ! il mourut, emportant dans sa tombe la sensibilité du public et les honoraires des gens de loi ; sa maison fut vendue, ses domestiques congédiés ; un juif prit l'une de ses deux maîtresses, un prêtre l'autre — du moins on le dit. — D'après ce que m'ont affirmé les médecins, il mourut d'une fièvre lente tierce, et laissa à sa veuve son aversion

* *

Comme il était décédé *intestat*, Juan se vit l'unique héritier d'un procès en chancellerie, de maisons et de terres que, dans le cours d'une longue minorité, des mains capables sauraient mettre à profit. La tutelle fut tout entière confiée à Inez ; ce qui était juste et conforme au vœu de la nature ; un fils unique, élevé par une mère veuve, est toujours beaucoup mieux élevé qu'un autre.

* *

La plus sage des femmes, comme aussi des veuves, elle résolut de faire de Juan un véritable prodige, digne en tout point de sa haute naissance (son père était de Castille et sa mère d'Aragon) ; elle voulut qu'il possédât tous les talents d'un chevalier, dans l'hypothèse où notre seigneur le roi ferait

de nouveau la guerre. Il apprit donc à monter à cheval, à faire des armes, à manier un fusil, à escalader une forteresse — ou un couvent de nonnes.

* * *

Mais ce que dona Inez désirait par-dessus tout, ce dont elle s'assurait chaque jour par elle-même, en présence de tous les savants professeurs qu'elle lui donnait, c'est que son éducation fût strictement morale. Elle s'occupait beaucoup de ses études, toutes lui étaient soumises au préalable : arts, sciences, on enseignait tout à Juan ; j'en excepte pourtant l'histoire naturelle.

* * *

Les langues, en particulier les langues mortes ; les sciences surtout les sciences abstraites ; les arts, spécialement ceux qui sont le moins susceptibles d'une application pratique, devinrent la base de ses études ; mais on eut grand soin d'écartier de lui toute lecture un peu libre, tout ce qui pouvait faire allusion, de près ou de loin, à la propagation de l'espèce ; et cela, pour éviter qu'il ne devint vicieux.

* * *

Ce qui embarrassait parfois dans ses études classiques, c'étaient les indécentes amours de ces dieux et de ces déesses qui firent tant de bruit dans les premiers âges du monde, et ne portèrent jamais ni pantalons ni corsets ; ses vénérables pédagogues essayaient parfois de vertes réprimandes, et excusaient du mieux qu'ils pouvaient leur *Enéide*, leur *Iliade* et leur *Odysée* ; car dona Inez redoutait la mythologie.

* * *

Juan les lut dans la meilleure édition, expurgée par des mains savantes. Ces gens-là écartent judicieusement du regard de l'écolier tout ce qui pourrait blesser des yeux chastes ; mais, craignant de trop défigurer par cette omis son leur barde modeste, et déplorant vivement cette mutilation, ils ont soin de réunir tous les passages supprimés dans un appendix qui, par le fait, tient lieu d'index.

* * *

Là, au lieu d'être éparpillés dans les pages du livre, on les a rassemblés en masse ; ils se présentent, rangés en ordre de bataille, aux regards de la jeunesse ingénue, jusqu'à ce

qu'un censeur moins rigide les renvoie en leurs niches respectives, au lieu de les laisser se regardant l'un l'autre comme les statues d'un jardin, et avec plus d'indécence encore.

*
*
*

Le jeune Juan croissait en grâce et en sainteté ; à six ans, c'était un enfant charmant ; à onze, il promettait d'avoir un jour la plus jolie figure du monde ; il s'appliquait à ses études, faisait des progrès, et tout semblait annoncer qu'il était sur la vraie route du ciel, car une moitié de son temps se passait à l'église, l'autre dans la société de ses professeurs, de son confesseur et de sa mère.

*
*
*

Je disais donc qu'à six ans c'était un enfant charmant ; à douze, c'était un beau garçon des plus tranquilles ; il avait eu une enfance un peu récalcitrante ; mais il avait fini par s'appivoiser au milieu d'eux, et ils n'avaient pas travaillé en vain à amortir son naturel : tout l'annonçait du moins et sa mère faisait remarquer avec joie combien son jeune philosophe était déjà sage, calme et appliqué.

*
*
*

J'avais à cet égard des doutes, peut-être en ai-je encore ; mais ce n'est pas le moment de m'expliquer sur ce point. J'ai beaucoup connu son père ; j'ai quelque tact à juger des caractères ; — mais il serait injuste de conclure du père au fils, soit en bien, soit en mal. Sa femme et lui étaient un couple mal assorti ; — mais j'abhorre la médisance, — je proteste contre toute parole désobligeante, fût-ce même en plaisantant.

*
*
*

... Le jeune Juan était alors dans sa seizième année, grand, beau, un peu fluet, mais bien fait ; vif comme un page, quoique un peu moins espiègle ; tout le monde, excepté sa mère, le regardait presque comme un homme ; mais si il arrivait à quelqu'un de le dire en sa présence, elle entraînait en fureur et se mordait les lèvres pour s'empêcher de crier ; car la précocité était, à ses yeux, ce qu'il y avait de plus atroce.

*
*
*

Parmi ses nombreuses connaissances, toutes choisies pour leur sagesse et leur dévotion, était dona Julia. Dire seulement qu'elle était belle, ce serait donner une faible idée des charmes

nombreux qui lui étaient aussi naturels que le parfum à la fleur, le sel à l'Océan, à Vénus sa ceinture, à Cupidon son arc (mais cette dernière comparaison est sotte et rebattue).

*
*
*

La noire prunelle de son œil oriental s'accordait avec son origine mauresque (il faut dire, en passant, que son sang n'était pas tout espagnol ; et vous savez qu'en Espagne c'est presque un péché). Quand tomba Grenade la fière, quand Boabdil s'enfuit en pleurant, parmi les ancêtres de dona Julia, les uns passèrent en Afrique, d'autres restèrent en Espagne ; c'est ce dernier parti qu'adopta sa trisaïeule.

*
*
*

Elle épousa un hidalgo dont j'ai oublié la généalogie, et qui transmit à sa postérité un sang moins noble que celui qu'il avait reçu ; ses parents virent ce mariage avec déplaisir, car les membres de la famille étaient si pointilleux sur le chapitre de la noblesse, qu'ils ne se mariaient qu'entre eux, et épousaient leurs cousines — et jusqu'à leurs tantes et leurs nièces ; mauvaise habitude, qui détériore l'espèce en la multipliant.

*
*
*

Ce croisement païen renouvela la race, gâta le sang, mais améliora beaucoup la chair ; car de la souche la plus laide qu'il y eût dans la vieille Espagne, sortit une branche aussi belle que fraîche : les garçons cessèrent d'être courtauds, les filles d'être plus qu'ordinaires ; mais je dois rapporter un bruit qui courait, quelque envie que j'eusse de le taire : on dit que la grand'mère de dona Julia donna à son mari plus d'enfants de l'amour que de fruits légitimes.

*
*
*

Quoi qu'il en soit, la race continua de s'améliorer d'une génération à l'autre, jusqu'à ce qu'elle se résuma en un fils unique qui ne laissa qu'une seule fille ; on devine que cette fille n'est autre que Julia, dont j'aurai beaucoup à parler ; elle était mariée, charmante, chaste, et âgée de vingt-trois ans.

*
*
*

Ses yeux (j'ai toujours singulièrement aimé les beaux yeux) étaient grands et noirs. Quand elle se taisait, leur

flamme était à demi voilée ; mais dès qu'elle parlait, à travers leur douce hypocrisie flamboyait une expression de fierté plutôt que de colère, d'amour surtout ; quelque chose s'y montrait qui n'était pas le désir, mais qui eût pu le devenir si son âme ne l'eût réprimé à propos.

* * *

Sa chevelure brillante ornait un front blanc et lisse où rayonnait l'intelligence ; son sourcil ressemblait à l'arc-en-ciel ; sur sa joue toute empourprée de l'éclat de la jeunesse montaient parfois de soudaines et transparentes lueurs, comme si l'éclair eût couru dans ses veines. En vérité, sa grâce et son air avaient quelque chose de peu commun ; sa taille était haute. — Je déteste les femmes trapues.

* * *

Elle était mariée depuis quelques années à un homme de cinquante ans ; ces maris-là foisonnent ; et pourtant je suis d'opinion qu'au lieu d'un mari de cinquante ans, il vaudrait mieux en avoir deux de vingt-cinq, surtout dans les pays rapprochés du soleil ; et maintenant que j'y pense, *mi vien in mente*, il me semble que les femmes de la vertu la plus sauvage préfèrent un époux qui n'a pas encore atteint la trentaine.

* * *

C'est fâcheux, je l'avoue ; la faute en est à ce soleil indécent qui ne peut laisser en repos notre argile chétive, mais qui la chauffe, la cuit, la brûle, si bien, que, nonobstant jeûnes et prières, la chair est fragile et l'âme se perd : ce que les hommes appellent galanterie, et les dieux adultère, est beaucoup plus commun dans les pays chauds.

* * *

L'époux de Julia avait nom Alfonso ; homme de bonne mine pour son âge, et que sa femme n'aimait ni ne haïssait : ils vivaient ensemble comme tant d'autres, supportant, par un accord tacite, leurs torts réciproques, et n'étant précisément *ni un, ni deux* ; cependant il était jaloux, bien qu'il n'en témoignât rien, car la jalousie n'aime pas à mettre le public dans sa confidence.

* * *

Julia était on ne peut mieux avec dona Inez. — je n'ai

jamais pu deviner pourquoi; — il n'y avait pas dans leurs goûts beaucoup de sympathie, car Julia n'avait de sa vie touché une plume; certaines gens disent tout bas (mais, à coup sûr ils mentent, car la médisance voit partout des motifs intéressés), qu'avant le mariage de don Alfonso, dona Inez avait oublié avec lui sa haute prudence.

*
*
*

Je ne puis dire si Julia fut mise au fait par d'autres, ou si elle découvrit les choses par ses propres yeux; mais nul ne pouvait s'en douter; du moins elle n'en laissa jamais rien apercevoir: peut-être l'ignora-t-elle, peut-être y fut-elle indifférente d'abord, ou le devint-elle plus tard. Je ne sais vraiment que dire ou penser à cet égard, tant elle gardait soigneusement son secret.

*
*
*

Elle vit Juan et le caressa: c'était un si joli enfant! — Certes il n'y avait là aucun mal; et rien n'était plus innocent lorsqu'elle avait vingt ans et qu'il en avait treize; mais quand il en eut seize et elle ving-trois, il n'est pas certain que cette vue m'eût fait sourire; ce petit nombre d'années amène d'étonnantes modifications, surtout chez les peuples brûlés du soleil.

*
*
*

Quelle que fût la cause de ce changement, il est certain qu'ils n'étaient plus les mêmes; la dame était devenue réservée, le jeune homme timide; lorsqu'ils s'abordaient, leurs yeux étaient baissés, leur bouche presque muette, et leurs regards exprimaient un grand embarras; à coup sûr, il en est qui ne douteront pas que Julia ne connût fort bien la raison de tout ceci; mais, quant à Juan, il ne soupçonnait pas plus ce qui en était que ne peut se former une idée de l'Océan celui qui ne l'a jamais vu.

*
*
*

Le cœur de la pauvre Julia était dans un singulier état: elle sentit qu'il allait lui échapper, et résolut de faire un noble effort pour elle-même et pour son époux; elle appela à son aide l'honneur, l'orgueil, la religion et la vertu; sa résolution fut véritablement des plus héroïques, et eût pu presque faire

trembler un Tarquin. Elle implora la grâce de la Vierge Marie, comme étant la plus compétente à juger de sa position.

*
*
*

Elle jura de ne plus revoir Juan, et dès le lendemain elle alla rendre visite à sa mère. La porte du salon s'ouvrit ; vite elle tourna la tête pour voir qui entrait ; grâces en soient rendues à la Vierge, ce n'est pas Juan ! Elle en fut reconnaissante, et pourtant un peu fâchée. — La porte s'ouvre de nouveau : — cette fois ce doit être Juan. — Non ! Je crains bien que l'on n'ait pas prié la Vierge ce soir-là.

*
*

Alors elle se dit qu'une femme vertueuse doit faire face à la tentation et la vaincre, que la fuite est une lâcheté, qu'aucun homme ne fera désormais sur son cœur la moindre sensation, c'est-à-dire qui aille au delà de cette préférence habituelle que nous éprouvons en toute occasion pour des gens auxquels nous trouvons plus d'agrémens qu'à d'autres, sans avoir pour eux d'autres sentimens que ceux que nous aurions pour un frère.

*
*

Et s'il lui arrivait par hasard, — qui sait ? le diable est si fin ! — s'il lui arrivait de découvrir que chez elle tout n'est pas comme elle désirait ; si, libre encore, toutefois, elle s'apercevait que tel ou tel amant pourrait lui plaire, eh bien ! une femme vertueuse peut réprimer de telles pensées, et elle ne s'en trouve que mieux après en avoir triomphé ; si cet homme demande, on en est quitte pour refuser : c'est un essai que je recommande aux jeunes femmes.

*
*

Et puis, n'y a-t-il pas cette chose qu'on nomme l'amour divin, brillant, immaculé, pur et sans mélange ; un amour tel que peuvent l'éprouver des anges, et des matrones qui ne se croient pas moins infaillibles qu'eux ; un amour platonique et parfait, enfin « un amour comme le mien ? » se disait Julia. — Et, à coup sûr, elle le pensait ; et c'est aussi ce que j'aurais voulu voir penser si j'avais été l'objet de ses célestes rêveries.

*
*

Ainsi, l'amour, mais l'amour contenu dans les limites du

devoir, telle fut l'innocente résolution adoptée par Julia à l'égard du jeune don Juan ; elle pensa que cet amour pourrait au besoin lui être utile à lui-même : guidé par ce flambeau céleste, allumé à un autel trop pur pour que sa flamme vit jamais ternir son éclat, avec quelle douce persuasion les leçons de l'amour et les siennes lui apprendraient — je ne sais trop quoi, et Julia n'en savait pas davantage. . . .

* * *

Son plan lui semblait innocent et fort exécutable ; assurément, avec un jeune homme de seize ans, la médisance ne pouvait guère trouver à mordre, et, dans le cas contraire, convaincue de la pureté de ses intentions, sa conscience était en repos. — Une conscience tranquille est un baume si doux. On a vu les chrétiens se brûler les uns les autres, persuadés que les apôtres eussent agi comme eux.

* * *

Et si dans l'intervalle son mari venait à mourir, — à Dieu ne plaise qu'une telle pensée lui vienne, même en rêve (et ce disant, elle soupirait) ! jamais elle ne survivrait à une telle perte ; — mais enfin, supposant que la chose arrivât, ce n'est une supposition *inter nos* (je devrais dire *entre nous*, car dans ce moment Julia pensait en français, mais la rime s'y oppose) :

* * *

C'est une simple supposition que je fais : Juan, ayant atteint sa majorité, serait un parti sortable pour une veuve de condition ; dans sept ans la chose pourrait encore se faire ; jusque là (pour continuer cette hypothèse) le mal, après tout, ne serait pas très-grand, car il s'instruirait dans les rudiments de l'amour, je veux parler de celui que font là haut les séraphins.

* * *

En voilà assez pour Julia. Revenons à Juan : pauvre enfant ! il ne comprenait rien à son état, et ne s'en faisait aucune idée précise. Impétueux dans ses impulsions, comme la Médée d'Ovide, ce sentiment, nouveau pour lui, l'émerveillait, mais il était loin de se douter que ce fût une chose toute simple, qui n'avait rien d'alarmant, et qui, avec un peu de patience, pouvait devenir charmante.

* * *

Silencieux, pensif, oisif, agité, rêveur, préférant à sa de-

meure l'isolement de la forêt, tourmenté d'une blessure invisible, sa douleur, comme toutes les douleurs profondes, se plongeait dans la solitude ; et moi aussi, j'aime la solitude, mais entendons-nous : il me faut la solitude, non d'un ermite, mais d'un sultan ; et pour grotte, un harem.

* *

Une pareille solitude,
Où le transport s'enlace à la sécurité,
Amour ! est le séjour de la béatitude ;
Là le cœur rend hommage à ta divinité.

Le poète que je cite n'écrit vraiment pas mal ; j'en excepte pourtant le second vers ; car cet enlacement du *transport* et de la *sécurité* forme une phrase tant soit peu obscure.

* *

Le poète a voulu, sans doute, exprimer une vérité qui tombe sous le sens, qui est sentie par tout le monde, dont chacun a pu faire ou pourra faire l'expérience : à savoir, que personne n'aime à être dérangé dans ses repas ni dans ses amours. — Je n'en dirai pas davantage sur *l'enlacement* et le *transport*, attendu que tout cela est connu depuis longtemps ; mais je prierai la « sécurité » de vouloir bien tirer le verrou.

* *

Ainsi coulaient ses heures solitaires ; il lui manquait quelque chose, et il ne savait quoi ; ni ses rêveries brûlantes, ni les chants du poète, ne pouvaient lui donner ce que demandait son âme haletante : un sein pour y appuyer sa tête, et entendre les battements d'un cœur palpitant d'amour, — sans parler de plusieurs choses encore que j'oublie, ou, du moins, qu'il n'est pas nécessaire que je mentionne encore.

* *

Ces promenades solitaires, ces rêveries prolongées, ne pouvaient échapper à l'attention de la tendre Julia ; elle comprit que Juan n'était pas à son aise ; mais ce qui peut et doit en effet surprendre, c'est que dona Inez n'importuna aucunement son fils de questions ou de conjectures, soit qu'elle ne s'aperçut de rien, ou ne voulût rien voir, ou ne pût rien découvrir, comme cela arrive à tant de gens habiles.

* *

Cela peut paraître étrange ; cependant, rien n'est plus commun.

par exemple, les maris dont les moitiés se permettent de sauter à pieds joints par-dessus les obligations écrites de la femme, et d'enfreindre le... — pourriez-vous me dire le chiffre du commandement transgressé par ces dames (je l'ai oublié et je pense qu'on ne doit jamais faire de citation qu'à bon escient) ? Je disais donc que lorsque ces messieurs sont jaloux, ils ne manquent jamais de tomber dans quelque bétise, dont leurs femmes ont grand soin de nous instruire

*
*
*

Un jour, — c'était un jour d'été ; — l'été est véritablement une saison fort dangereuse, comme aussi le printemps vers la fin de mai ; nul doute que le soleil n'en soit la raison déterminante ; mais quelle qu'en soit la cause, on peut dire, sans crainte de trahir la vérité, qu'il y a des mois où la nature s'émancipe davantage : — mars a ses lièvres, mais peut bien avoir son héroïne.

*
*
*

C'était un jour d'été, — le 6 juin, — j'aime à donner des dates précises, à indiquer, non-seulement le siècle et l'année mais le mois ; ce sont des espèces de relais où les destins changent de chevaux et font en même temps changer de ton à l'histoire, puis reprennent leur galop à travers royaumes et empires, ne laissant guère d'autres traces de leur passage que la chronologie, si l'on en excepte pourtant les *post-obit* théologiques ; —

*
*
*

C'était le 6 juin, vers six heures et demie, — peut-être sept ; — Julia était assise dans un bosquet aussi charmant que ceux qui abritent les houris dans ce ciel païen décrit par Mahomet et Anacréon Moore, lui à qui furent donnés la lyre et les lauriers, ainsi que tous les trophées de la muse triomphante ; — il les a loyalement conquis ; puisse-t-il les garder longtemps !

*
*
*

Julia était assise, mais n'était pas seule ; je ne puis dire comment cette entrevue avait été amenée ; et quand même je le saurais, je ne le dirais pas ; — en toute chose il faut être discret. Peu importe comment et pourquoi cela était arrivé, mais enfin Julia et Juan étaient là face à face, — Quand deux visages comme les leurs sont ainsi en présence, il serait sage de fermer les yeux ; mais c'est bien difficile.

* *

Qu'elle était belle ! tout son cœur se peignait dans la rougeur brûlante de sa joue. O amour ! que de perfection dans ton art mystérieux ! tu fortifies le faible, et tu abats le fort. Combien elle est décevante la sagesse de ceux que ton charme a séduits ! — Immense était le précipice ouvert devant elle ; immense était sa foi en sa propre innocence.

* *

Elle pensait à sa force et à la jeunesse de Juan, à ce qu'une pruderie craintive avait d'insensé, à la vertu victorieuse, à la foi conjugale, et puis elle pensait aux cinquante ans d'Alfonso ; autant eût valu que cette dernière pensée ne lui vint pas, car c'est un chiffre qui a rarement le don de plaire. Dans tous les climats que recouvre la neige ou qu'échauffe le soleil, ce nombre sonne mal en amour, quoiqu'il n'en soit pas de même en finance.

* *

Quand une personne vous dit : « Je vous ai répété cela *cinquante* fois, » elle entend par là vous faire un reproche, et c'est souvent ce qui a lieu ; quand un poète dit : « J'ai fait *cinquante* vers, » c'est presque une menace de vous les réciter ; c'est par bandes de *cinquante* que les voleurs commettent leurs crimes. Il est bien vrai qu'à *cinquante* ans on obtient rarement amour pour amour ; mais ce qui n'est pas moins vrai, c'est qu'on peut en acheter beaucoup pour *cinquante* louis.

* *

Julia avait de l'honneur, de la vertu, de la fidélité et de l'amour pour don Alfonso ; elle jura intérieurement, par tous les serments qu'on fait ici-bas aux puissances de là-haut, de ne jamais profaner l'anneau qu'elle portait, et d'étouffer jusqu'au moindre désir contraire à la sagesse ; et tout en se disant ces choses et bien d'autres encore, elle posait négligemment une de ses mains sur celle de Juan ; c'était une méprise : — elle croyait ne toucher que la sienne.

* *

Sans s'en apercevoir, elle s'appuya sur l'autre, qui jouait avec les boucles de ses cheveux ; et, à son air préoccupé, on voyait qu'elle luttait contre des pensées qu'elle ne pouvait

comprimer. Certes, c'était fort mal à la mère de Juan de laisser ainsi en tête-à-tête ce couple imprudent, elle qui, pendant tant d'années, avait surveillé son fils avec une telle vigilance ; — j'ai la certitude que la mienne n'en eût point fait autant.

*
*
*

Peu à peu, la main qui tenait celle de Juan confirma sa pression d'une manière douce, mais sensible, comme pour lui dire : « Retenez-moi, s'il vous plaît. » Toutefois, on ne saurait douter qu'elle n'eût d'autre intention que de presser ses doigts d'une pure et platonique étreinte ; elle eût reculé avec effroi, comme au contact d'un crapaud ou d'un aspi, si la pensée lui fût venue qu'il y avait là de quoi faire naître un sentiment dangereux aux yeux d'une épouse imprudente.

*
*
*

Je ne sais trop ce que Juan en pensa, mais il fit ce que vous auriez fait à sa place ; ses jeunes lèvres remercièrent cette main par un baiser reconnaissant ; puis, rougissant de l'excès de son bonheur, il s'écarta avec une sorte de désespoir, comme s'il eût craint d'avoir mal fait : l'amour est si timide dans un cœur novice ! Elle rougit, mais sans colère ; elle essaya de parler, mais en vain, tant sa voix était devenue faible.

*
*
*

Le soleil disparut à l'horizon, et la lune montra son disque jaunissant : la lune est dangereuse en diable ; ceux qui l'ont appelée *chaste* ont, à mon sens, commencé trop tôt leur nomenclature ; le plus long, le vingt-et-un juin lui-même, voit s'accomplir moins d'actes pervers que n'en éclaire en trois heures la lune souriante, — tout en conservant son air modeste.

*
*
*

Il y a dans cette heure un dangereux silence, un calme qui permet à l'âme de s'ouvrir tout entière sans pouvoir retrouver la force de se maîtriser ; la lumière argentée qui revêt d'un charme saint l'arbre et la tourelle, qui donne à toute la nature un caractère de beauté et de douceur intime, pénètre aussi jusqu'au cœur, et y répand une amoureuse langueur qui n'est pas le repos.

*
*
*

Et Julia était assise auprès de Juan, à demi enlacée par son bras frémissant, dont elle ne cherchait que faiblement

à s'éloigner, et qui tremblait comme le sein sur lequel il s'était posé ; sans doute elle ne croyait pas qu'il y eût à cela aucun mal ; sans quoi il lui eût été facile de se dégager de son étreinte ; mais quoi ! cette situation avait son charme, et alors — Dieu sait ce qui s'ensuivit ! — Je ne puis continuer ; je suis presque fâché d'avoir commencé

* * *

Et la voix de Julia se perdit, ou ne s'exhala plus que par des soupirs, jusqu'au moment où il était trop tard pour tenir une conversation sensée ; les pleurs inondèrent ses yeux charmants ; plût à Dieu qu'elle n'eût eu aucun motif d'en répandre ! mais, hélas ! qui peut aimer et rester sage ? Non que le remords ne vint combattre la tentation ; elle lutta quelque peu, se repentit beaucoup, et, tout en murmurant bien bas « Je ne consentirai jamais », — elle consentit . . .

* * *

Ici il faut que ma chaste muse prenne une petite liberté ; — ne vous effarouchez pas, lecteur plus chaste encore ! elle promet de ne plus s'émanciper ensuite, et d'ailleurs il n'y a pas de quoi prendre beaucoup l'alarme ; la liberté dont je parle est une licence poétique qui peut avoir quelque chose d'irrégulier ; et, comme je fais grand cas d'Aristote et de ses règles, il est juste que je lui demande pardon quand il m'arrive de faillir quelque peu :

* * *

Cette licence consiste à prier le lecteur de vouloir bien supposer que depuis le six juin (époque fatale sans laquelle toute mon habilité poétique serait prodiguée en pure perte, faute d'événements à raconter), et sans perdre de vue Julia et don Juan ; que depuis le six juin, dis-je, il s'est écroulé plusieurs mois ! prenons que c'était en novembre ; mais je ne puis fixer le jour, — cette date est plus obscure que les autres.

* * *

Mais nous y reviendrons. — Il est doux à minuit, par un beau clair de lune, sur les flots bleus de l'Adriatique, d'entendre de loin s'élever sur les ondes la voix du gondolier mêlée au bruit cadencé de la rame ; il est doux de voir surgir l'étoile du soir ; il est doux d'entendre la brise murmurer de feuille en feuille ; il est doux de contempler au firmament

l'arc-en-ciel appuyant sa base sur l'Océan, et décrivant sa courbe de l'un à l'autre horizon !

* * *

Il est doux d'entendre la voix du chien saluer de ses aboiements notre retour au logis ; il est doux de savoir qu'il est des yeux qui remarqueront notre arrivée, et où notre présence fera briller la joie ; il est doux d'être éveillé par le chant de l'alouette ou bercé par le murmure des cascades ! Il y a de la douceur dans le bourdonnement des abeilles, la voix des jeunes filles, le chant des oiseaux, les accents de l'enfance et ses premières paroles !

* * *

Douce est la vendange quand les grappes amoncelées couvrent à profusion la terre humide de leur jus pourpré. Il est doux d'échapper au tumulte des villes pour chercher la gaieté des champs. Douce à l'œil de l'avare est la vue de ses monceaux d'or ; douce est au cœur d'un père la naissance de son premier né ; douce est la vengeance, surtout aux femmes, le pillage aux soldats, la part de prise aux marins.

* * *

Doux est un héritage, et plus doux encore le décès inattendu de quelque vieille douairière, ou d'un vieux parent ayant complété sa soixante-dixième année, après nous avoir trop longtemps fait attendre, à nous autres jeunes gens, un domaine, des écus ou un château ; ces vieillards semblent toujours prêts à rendre l'âme, mais leur charpente est si solidement construite que tous les Israélites assiègent l'héritier de leurs maudites créances après décès.

* * *

Il est doux de gagner ses lauriers, n'importe comment, avec la plume ou l'épée ; il est doux de rétablir la concorde ; il est doux aussi parfois de se quereller, surtout avec un ami qui nous excède ; doux est le vin vieux en bouteille, et la bière en tonneau. Il nous est cher l'être faible et sans appui dont nous prenons la défense contre le monde, et plus cher encore l'asile de notre enfance, que nous n'oublions jamais, quoique nous y soyons oubliés.

* * *

Mais plus doux que ceci, que cela, que tout au monde, est

un premier amour passionné ! — seul, il survit à tout le reste, comme au cœur d'Adam le souvenir de sa chute ; le fruit de l'arbre de la science a été cueilli, — tout est connu ; à dater de ce moment, la vie n'offre plus rien qui mérite d'être rappelé, qui soit digne de prendre place à côté de ce péché divin, que la fable a sans doute voulu désigner par l'impardonnable crime de Prométhée dérobant le feu du ciel

* *

... Revenons à notre histoire : c'était au mois de novembre, alors que les beaux jours sont rares, que les montagnes commencent à blanchir à l'horizon, et mettent une cape de neige par-dessus leur manteau d'azur ; que la mer mugit autour du promontoire, que la lame bruyante se brise contre le rocher, et que le soleil, en astre sage et rangé, se couche à cinq heures.

* *

La nuit, comme disent les *watchmen*, était nébuleuse ; point de lune, point d'étoiles ; le vent se taisait, ou ne se faisait entendre que par bouffées soudaines ; maint foyer resplendissait encore d'un feu alimenté par un bois pétillant, autour duquel la famille était rassemblée. Il y a dans cette clarté-là quelque chose d'aussi gai qu'un ciel d'été sans un seul nuage ; j'aime fort, pour ma part, le coin du feu, les grillons, la salade de homards, le champagne et la causette.

* *

Il était minuit ; — dona Julia était au lit et dormait, du moins c'est probable, — quand tout à coup il se fit à sa porte un bruit à éveiller les morts, s'ils ne l'avaient déjà été, comme nous l'avons tous lu ; nous savons aussi qu'ils se réveilleront une fois encore. La porte était fermée au verrou ; une main la frappait à coups redoublés, et une voix s'écriait : « Madame ! Madame ! répondez-moi donc ! »

* *

« Au nom du ciel ! Madame, — Madame, — voilà mon maître qui arrive avec la moitié de la ville sur ses talons ! — Y eut-il jamais pareille malédiction ! Ce n'est pas ma faute, — je faisais bonne garde. — Bon Dieu ! tirez le verrou un peu plus vite ; — ils sont maintenant sur l'escalier ; en une seconde ils seront tous ici ; peut-être il peut fuir encore ; — sans doute la fenêtre n'est pas *tellement* élevée... »

* * *

Pendant ce temps, don Alfonso arrivait avec des torches, des amis et des domestiques en grand nombre ; la plupart de ces gens-là étaient mariés, et, en conséquence, ne se faisaient pas grand scrupule de troubler le sommeil d'une femme perverse qui osait, à la sourdine, décorer le front de son mari : les exemples de cette nature sont contagieux ; si l'on n'en punissait pas *une*, on ne saurait plus être maître des *autres*.

* * *

Je ne puis dire comment ni pourquoi le soupçon était entré dans la tête de don Alfonso ; mais, pour un cavalier de sa condition, il avait une extrême impolitesse à venir ainsi, sans avis préalable, tenir audience autour du lit de sa femme, et à convoquer des laquais armés de carabines et d'épées pour prouver qu'il était ce qu'il abhorrait le plus au monde.

* * *

Pauvre dona Julia ! réveillée comme d'un profond sommeil (remarquez bien — que je ne dis point — qu'elle ne dormait pas), elle se mit à jeter des cris, à bailler, à pleurer ; sa suivante Antonia, qui était fine mouche, se hâta de jeter les couvertures du lit en un monceau, comme si elle venait d'en sortir à l'instant même ; je ne puis dire pourquoi elle mettait tant de soin à prouver que sa maîtresse n'avait pas couché seule.

* * *

Mais Julia la maîtresse, et Antonia la suivante, avaient l'air de deux pauvres innocentes qui, ayant peur des revenants, mais encore plus des hommes, s'étaient dit que deux femmes imposeraient à un homme, et, en conséquence, s'étaient couchées doucement côte à côte pendant l'absence du mari, jusqu'au moment où le déserteur, de retour, viendrait dire : « Ma chère, je suis le premier qui ai quitté la partie. »

* * *

Enfin, Julia retrouva la voix, et s'écria : « Au nom du ciel ! don Alfonso, qu'est-ce que cela signifie ? êtes-vous atteint de folie ? Oh ! que ne suis-je morte avant de devenir la victime d'un tel monstre ! Que veut dire cette violence au milieu de la nuit ? est-ce un accès d'humeur ou d'ivrognerie ? Osez-vous bien me soupçonner, moi que la seule pensée du soupçon

ferait mourir ? Allons, cherchez partout ! — Alfonso reprit :
C'est ce que je vais faire. »

* * *

Il chercha, ils cherchèrent ; tout fut fouillé : cabinet, garde-
robe, armoires, embrasures des fenêtres ; ils trouvèrent une
grande quantité de linge et de dentelles, grand nombre de
paires de bas, des pantoufles, des brosses, des peignes, et autres
articles de toilette servant à la propreté et à la beauté des
dames ; ils enfoncèrent la pointe de leurs épées dans les tapis-
series et les rideaux, et blessèrent plusieurs volets et quelques
planches.

* * *

Ils cherchèrent sous le lit, et y trouvèrent... — n'importe,
— ce n'était pas ce qu'ils cherchaient ; ils ouvrirent les fe-
nêtres, et regardèrent en bas si le sol ne portait point la trace
de pas fraîchement imprimés ; mais ils n'aperçurent rien ;
alors ils se regardèrent les uns les autres. Il est singulier, et
je ne sais comment m'expliquer cette méprise, que de tous
ces chercheurs, pas un ne s'avisait de regarder *dans* le lit, aussi
bien que *dessous*.

* * *

Pendant ces perquisitions, la langue de Julia n'était pas
endormie : — « Oui, cherchez, cherchez, criait-elle ; accumulez
insulte sur insulte, outrage sur outrage ! Est-ce donc pour
cela que je me suis mariée ? pour cela que j'ai si longtemps
souffert à mes côtés, sans me plaindre, un mari comme Alfonso !
Mais je ne veux plus l'endurer désormais, et je sortirai de cette
maison s'il y a encore en Espagne des lois et des avocats.

* * *

« Oui, don Alfonso, qui désormais n'êtes plus mon époux
si toutefois vous avez jamais mérité ce nom ; pouvez-vous
bien agir ainsi à votre âge ? — vous avez la soixantaine, —
cinquante ou soixante, — cela n'y fait rien ; — est-il sage ou
convenable de compromettre sans motif l'honneur d'une
femme vertueuse ? Ingrat, parjure, barbare don Alfonso,
comment avez-vous pu vous faire de votre épouse une pareille
idée ?

* * *

« Est-ce pour cela que j'ai dédaigné d'user des prérogatives

de mon sexe, que j'ai pris un confesseur si vieux et si sourd que nulle autre que moi n'eût pu le supporter ? Jamais il n'a eu la moindre occasion de me réprimander, et mon innocence 'a plus d'une fois tellement étonné, qu'il doutait presque que j'eusse mariée. — Quel regret vous aurez quand vous apprendrez que j'ai fait un faux pas !

* * *

« Est-ce pour cela que je n'ai pas voulu faire choix d'un *cortejo* (1) parmi les jeunes gens de Séville ? pour cela que je n'allais presque nulle part, si ce n'est aux combats de taureaux, à la messe, au spectacle, en soirée et au bal ? pour cela que j'ai éconduit indistinctement tous mes adorateurs, jusqu'à en être presque incivile ? pour cela que le général comte d'O'Reilly, qui a pris Alger (2), déclare à qui veut l'entendre que j'en ai fort mal usé avec lui ?

* * *

« Le *musicò* italien Cazzani n'a-t-il pas, six mois durant, chanté inutilement son amour ? Son compatriote, le comte Corniani, ne m'a-t-il pas proclamée la seule femme vertueuse de l'Espagne ? Ne pourrais-je ajouter à cette liste un grand nombre de Russes et d'Anglais, le comte Strongstroganoff, à qui j'ai fait souffrir le martyr, et lord Mount Coffehouse, ce pair d'Irlande qui, l'année dernière, s'est tué pour l'amour de moi, en faisant un excès de boisson ?

* * *

« N'ai-je pas eu à mes pieds deux évêques, le duc d'Ichar et don Fernan Nunez ? Est-ce ainsi que l'on traite une épouse fidèle ? Je voudrais bien savoir dans quel quartier de la lune nous sommes ; je vous sais gré de ne point me battre ; c'est une grande modération de votre part, car l'occasion est belle. — Oh ! le vaillant homme ! Avec vos épées nues et vos carabines armées, avouez que vous faites une jolie figure !

* * *

« C'était donc là le motif de ce soudain départ, sous prétexte d'affaires indispensables avec votre procureur, ce fieffé coquin que je vois là, déconcerté, tout honteux de la sottise qu'il a

(1) Le *Cortejo* espagnol est le *cavaliere servente* italien.

(2) Cet O'Reilly ne prit d'ailleurs point Alger, il fut même obligé de lever le siège après avoir essayé d'assez fortes pertes.

faite ? Quoique je vous méprise tous deux, il est à mes yeux le plus coupable ; sa conduite n'est pas susceptible d'excuse, car il n'a agi qu'en vue d'un vil salaire, et non par intérêt pour vous ou pour moi.

*
*
*

« S'il est venu ici pour dresser un procès-verbal, au nom du ciel ! que ce monsieur procède. Vous avez mis l'appartement dans un joli état ! — Vous avez là, Monsieur, une plume et de l'encre à votre disposition ; — que tout soit relaté avec précision ; je désire vous voir gagner vos honnêtes ; — mais comme ma femme de chambre n'est point habillée, vous m'obligerez de faire sortir vos espions. » — « Oh ! » s'écria Antonia en sanglotant, « je serais capable de leur arracher les yeux ! »

*
*
*

« Voilà le cabinet, voilà ma toilette, voilà l'antichambre : — cherchez par-dessus, par-dessous ; ici est le canapé ; là, le grand fauteuil, la cheminée, — qui est tout à fait disposée pour receler un galant. J'ai besoin de dormir ; vous m'obligerez donc de ne plus faire tant de bruit, jusqu'à ce que vous ayez découvert l'ancre mystérieux où ce cache ce trésor ; — quand vous l'aurez trouvé, que j'aie, comme vous, le plaisir de le voir !

*
*
*

« Et maintenant, hidalgo, que vous avez déversé sur moi le soupçon et mis tout le monde en émoi, soyez assez aimable pour me dire *quel* est l'homme que vous cherchez. Comment le nommez-vous ? Est-il de haut lignage ? qu'on me le montre ; — j'espère qu'il est jeune et beau. Est-il d'une taille avantageuse ? dites-le-moi, — et soyez assuré que, puisque vous vous avisez de ternir ainsi mon honneur, du moins ce n'aura pas été en vain.

*
*
*

« Peut-être n'a-t-il pas soixante ans : à cet âge il serait trop vieux pour valoir la peine qu'on le tuât, et pour éveiller les alarmes jalouses d'un époux si jeune (Antonia, donne-moi un verre d'eau) ; j'ai véritablement honte d'avoir répandu ces larmes : elles sont indignes de la fille de mon père ; ma

mère ne prévoyait pas, en me donnant le jour, que je tomberais au pouvoir d'un monstre.

* * *

« Peut-être est-ce d'Antonia que vous êtes jaloux ; vous avez vu qu'elle dormait à mon côté quand vous avez fait irruption avec vos drôles. Regardez partout : — nous n'avons rien à cacher, Monsieur ; seulement, une autre fois, vous voudrez bien vous faire annoncer, et, par respect pour la décence, attendre un instant à la porte, que nous soyons habillées pour recevoir si bonne compagnie.

* * *

« Et maintenant, Monsieur, j'ai fini, et n'ajoute plus rien ; le peu que j'ai dit pourra servir à montrer qu'un cœur ingénu peut gémir en silence sur des torts qu'il lui répugne de dévoiler. — Je vous livre à votre conscience comme auparavant ; elle vous demandera un jour *pourquoi* vous m'avez infligé ce traitement. Dieu veuille que vous ne ressentiez pas alors le plus amer chagrin ! — Antonia, où est mon mouchoir ? »

* * *

Elle dit, et se rejette sur son oreiller ; ses traits sont décolorés ses yeux noirs flamboient à travers ses larmes, comme des cieux où les éclairs se mêlent à la pluie ; ses longs cheveux épars ombragent comme d'un voile la pâleur des ses joues ; leurs boucles noires cherchent vainement à cacher ses éblouissantes épaules, dont ils font encore ressortir la neige ; — ses lèvres charmantes sont entr'ouvertes, et son cœur bat plus haut que sa poitrine ne respire.

* * *

Le senhor don Alfonso était confus ; Antonia faisait à grands pas le tour de la chambre, où tout était sens dessus dessous, et, levant le nez en l'air, elle jetait des regards de colère sur son maître et ses mirmidons, parmi lesquels il n'y en avait pas un, à l'exception du procureur, que cela amusât. — Quant à ce dernier, nouvel Achate, fidèle jusqu'à la mort, pourvu qu'il y eût dissension, peu lui importait la cause, sachant que la décision du débat appartiendrait aux tribunaux

* * *

Cependant, Alfonso restait les yeux baissés, et il faut

convenir qu'il faisait une sotte figure ; après avoir fouillé dans tous les recoins, et traité une jeune femme avec tant de rigueur, il n'en était pas plus avancé ; et maintenant les reproches qu'il se faisait à lui-même venaient s'ajouter à ceux que sa femme, depuis une demi-heure, lui avait si vigoureusement prodigués, et dont l'averse était tombée sur lui, rapide, lourde et drue, — comme une pluie d'orage . . .

* * *

Il se préparait à parler, ou plutôt à balbutier ; mais la prudente Antonia l'interrompit, avant que le marteau fût tombé sur l'enclume de sa parole, par un « Je vous prie, Monsieur, de quitter la chambre et de n'en pas dire davantage, si vous ne voulez faire mourir Madame. » — Alfonso marmotta « Le diable l'emporte ! » mais il en resta là ; le temps des paroles était passé. Après avoir jeté un regard de travers, il fit, sans trop savoir pourquoi, ce qui lui était ordonné . . .

* * *

A peine on eut tiré le verrou, que... — ô honte ! ô crime ! ô douleur, ô race féminine ! comment pouvez-vous faire de telles choses et conserver votre réputation intacte, à moins qu'on ne soit aveugle dans ce monde et dans l'autre ? Rien n'est plus précieux qu'une renommée sans tache ! Mais continuons, car j'en ai encore beaucoup à dire. Vous saurez donc, et je le dis à regret, que le jeune Juan sortit du lit à moitié suffoqué.

* * *

Je ne sais comment vous peindre sa position. Il est écrit dans la chronique des Hébreux que les médecins, laissant là pilules et potions, ordonnèrent au vieux roi David, dont le sang coulait avec trop de lenteur, l'application d'une jeune fille, par manière de vésicatoire, et l'on prétend que ce remède réussit complètement ; peut-être fut-il administré d'une manière différente, car David lui dut la vie, mais Juan fai lit en mourir.

* * *

Que faire ? Alfonso va revenir sur ses pas aussitôt qu'il aura congédié ses imbéciles. Antonia se mit l'imaginative à la torture, mais ne put rien trouver. — Comment donc parer cette nouvelle attaque ? D'ailleurs, dans quelques heures.

le jour allait paraître. Antonia cherchait ; Julia, silencieuse, imprimait sur la joue de Juan ses lèvres pâlisantes.

* * *

Ses lèvres, à lui, allèrent au-devant des siennes ; ses mains s'occupèrent à ramener les tresses de ses cheveux épars ; même dans ce moment critique, ils ne pouvaient tout à fait maîtriser leur amour, et oubliant à demi leur danger et leur désespoir. La patience d'Antonia fut alors à bout : — « Allons, allons, » dit-elle avec beaucoup de colère ; « ce n'est pas le moment de rire. — Il faut que je dépose ce joli monsieur dans le cabinet.

* * *

« Veuillez, je vous prie, garder vos folies pour une nuit plus opportune ; — qui peut avoir mis mon maître dans cette humeur ? Qu'en adviendra-t-il ! — Je suis dans une frayeur ! — Cet enfant a le diable au corps ; voyons, est-ce le moment de batifoler ? Est-ce une plaisanterie ? Ne savez-vous pas que tout cela peut se terminer par du sang ? Vous perdrez la vie moi, ma place ; ma maîtresse, tout ; et pourquoi ? pour ce visage de demoiselle.

* * *

« Encore, si c'était un vigoureux cavalier de vingt-cinq à trente (allons, dépêchez-vous) ! Mais pour un enfant faire tout ce bruit ! vraiment, Madame, votre choix m'étonne. — (Allons, Monsieur, entrez donc !) — Mon maître ne doit pas être loin. Bien ! à présent le voilà sous clef, et pourvu que nous ayons jusqu'à demain pour nous retourner ! (Juan, n'allez pas dormir, du moins !) »

* * *

L'arrivée de don Alfonso, qui, cette fois, était seul, interrompit la harangue de l'honnête camériste ; comme elle faisait mine de vouloir rester, il lui dit de sortir ; elle n'obéit à cet ordre qu'avec répugnance ; mais il n'y avait pour le moment aucun remède ; sa présence ne pouvait être d'aucune utilité. Ayant donc jeté sur les deux époux un long et oblique regard, elle moucha la chandelle, salua et sortit.

* * *

Après une minute de silence, — Alfonso se mit à faire quelques excuses bizarres pour ce qui venait d'arriver ; son

intention n'était pas de justifier sa conduite, qui avait été fort incivile, pour ne rien dire de plus ; mais il avait eu, pour en agir ainsi, d'amples raisons, dont il ne spécifia pas une seule dans sa plaidoirie : son discours, en total, offrait un fort bel échantillon de cette partie de la rhétorique que les savants appellent « parler pour ne rien dire »

*
*
*

Alfonso termina son plaidoyer, et implora son pardon, qui lui fut à moitié refusé et à moitié accordé. On y mit des conditions qu'il trouva très-dures, en lui refusant plusieurs petites choses qu'il demandait. Il était là comme Adam aux portes du paradis, tourmenté et poursuivi par d'inutiles repentirs. Il la suppliait de ne plus lui opposer ses refus, quand tout à coup ses yeux s'arrêtèrent sur une paire de souliers.

*
*
*

Une paire de souliers ! — Qu'est-ce que cela faisait ? Pas grand'chose, s'ils étaient propres à chausser le pied mignon d'une dame ; mais (je ne saurais vous dire combien cet aveu me coûte) ceux-ci étaient d'une taille masculine. Les voir, s'en emparer, fut l'affaire d'un moment. — Ah ! bonté divine ! je sens claquer mes dents, mon sang se glacer ! — Alfonso commença par examiner leur forme, puis il entra dans un nouvel accès de fureur.

*
*
*

Il sortit pour aller chercher son épée, et sur-le-champ Julia courut au cabinet, — « Fuyez, Juan, fuyez, au nom du ciel ! — Pas un mot de réplique ! — La porte est ouverte : — vous pouvez vous échapper par le corridor que vous avez traversé si souvent. — Voici la clef du jardin... — Fuyez — fuyez ! — Adieu ! — Dépêchez-vous ! dépêchez-vous ! — j'entends la marche précipitée d'Alfonso. — Il ne fait point encore jour..., — il n'y a personne dans la rue. »

*
*
*

On ne peut pas dire que Pavis fût mauvais. Par malheur, il venait trop tard : c'est le prix dont il faut d'ordinaire payer l'expérience, sorte de taxe personnelle imposée par la destinée. En un moment, Juan gagna la porte de la chambre, et eut bientôt gagné celle du jardin ; mais il rencontra Alfonso en

robe de chambre, qui menaçait de le tuer... — Sur quoi, d'un coup de poing, il l'étendit à terre.

* * *

La lutte fut terrible... — La lumière s'éteignit. Antonia criait « Au viol ! » et Julia « Au feu ! » Mais pas un domestique ne bougea pour prendre part à la mêlée. Alfonso, étrillé à souhait, jurait ses grands dieux qu'il serait vengé cette nuit même ; Juan, de son côté, blasphémait une octave plus haut : son sang bouillait. Quoique jeune, c'était un vrai Tartare, et il se sentait peu disposé à devenir martyr.

* * *

L'épée d'Alfonso était tombée à terre avant qu'il pût en faire usage, et ils continuèrent à lutter corps à corps. Par bonheur, Juan ne la vit pas, car il était naturellement fort peu maître de lui-même ; et, si cette arme lui fût tombée sous la main, c'en était fait des jours d'Alfonso. — O femme ! sougez à la vie de vos époux et de vos amants, et ne vous condamnez pas à un double veuvage !

* * *

Alfonso s'efforçait de retenir son ennemi ; Juan étouffait Alfonso pour lui faire lâcher prise, et le sang commença à couler : heureusement que ce n'était que par le nez. Enfin, au moment où l'épuisement des forces ralentissait la violence de la lutte, Juan réussit à se dégager par un coup adroitement porté ; mais il y perdit son unique vêtement. Il prit la fuite comme Joseph, en l'abandonnant. Je soupçonne que là s'arrête la comparaison entre ces deux personnages.

* * *

Enfin on apporta de la lumière. Laquais et servantes survinrent, et un étrange spectacle s'offrit à leur vue : Antonia livrée à une attaque de nerfs, Julia évanouie, Alfonso appuyé contre la porte, et pouvant à peine respirer ; des débris de vêtements épars sur le parquet, du sang, des traces de pas d'homme ; et puis c'était tout. Juan gagna la porte du jardin, tourna la clef dans la serrure, et, ne se souciant guère de ceux qui étaient en dedans, ferma la porte en dehors.

* * *

Ici se termine ce chant. — Qu'est-il besoin de dire que Juan, complètement nu, protégé par la nuit, qui place souvent

fort mal sa protection, trouva son chemin, et gagna sa demeure dans un singulier état ? Le scandale charmant qui circula le lendemain, les propos qui, à cette occasion, coururent pendant neuf jours, et la demande en divorce formée par Alfonso, tout cela, comme de raison, fut inséré dans les journaux anglais. .

* * *

Mais dona Inez, pour donner le change au scandale le plus étendu qui, depuis des siècles, eût fait l'entretien de l'Espagne, du moins depuis la retraite des Vandales, fit vœu d'abord (et tous les vœux qu'elle avait faits, elle les avait tenus) de brûler, en l'honneur de la Vierge, plusieurs livres de bougies ; puis, sur l'avis de quelques vieilles matrones, elle envoya son fils à Cadix pour s'y embarquer

* * *

Elle voulait qu'afin de réformer sa morale antérieure et de s'en créer une nouvelle, il voyageât par terre et par mer dans tous les pays de l'Europe, surtout en France et en Italie (c'est, du moins, ce que font beaucoup de gens). Julia fut mise dans un couvent : sa douleur fut grande ; mais on jugera mieux de ses sentiments en lisant sa lettre, que nous allons transcrire.

* * *

« On m'annonce que c'est une chose résolue... Vous partez... Ce parti est sage, — il est convenable ; mais il ne m'en est pas moins pénible. Désormais, je n'ai plus de droits sur votre jeune cœur ; c'est le mien qui est victime, et il consentira à le devenir encore : un excès d'amour fut le seul artifice dont j'usai. — Je vous écris à la hâte, et la tache qui est sur ce papier ne vient point de ce que vous pourriez croire. Mes yeux sont brûlants et endoloris, mais ils n'ont point de larmes.

* * *

« Je vous ai aimé, je vous aime encore... A cet amour, j'ai tout sacrifié : ma fortune, mon rang, le ciel, l'estime du monde et la mienne ; et cependant je ne regrette point ce qu'il m'a coûté, tant le souvenir de ce rêve m'est cher encore ; toutefois, si je parle de ma faute, ce n'est pas que je m'en fasse gloire : nul ne saurait me juger plus sévèrement que moi-même. Je griffonne ces lignes, parce que je ne puis

rester en repos. — Je n'ai rien à vous reprocher, rien à vous demander.

* * *

« Dans la vie de l'homme, l'amour est un épisode ; pour la femme, c'est toute l'existence ; la cour, les camps, l'église, les voyages, le commerce, occupent l'activité de l'homme ; l'épée, la robe, le gain, la gloire, lui offrent en échange, pour remplir son cœur, l'orgueil, la renommée, l'ambition ; et il en est bien peu dont les affections résistent à de telles diversions. Les hommes ont toutes ces ressources ; nous n'en avons qu'une : aimer de nouveau, et nous perdre encore.

* * *

« Vous marcherez, brillant de plaisir et d'orgueil ; vous en aimerez beaucoup, beaucoup vous aimeront. Sur la terre, tout est fini pour moi ; il ne me reste plus qu'à renfermer au fond de mon cœur, pendant quelques années encore, ma honte et ma profonde douleur ; ce tourment, je puis le supporter ; mais je ne puis rejeter loin de moi la passion qui me dévore comme naguère. — Adieu donc, — pardonnez-moi ; aimez-moi ; — non, ce mot maintenant est inutile ; — mais je le laisserai.

* * *

« Mon cœur a été toute faiblesse il l'est encore ; il me semble pourtant que j'aurai la force de calmer mon esprit ; mon sang se précipite encore là où ma pensée est fixée, comme roulent les vagues dans la direction que le vent leur imprime ; j'ai un cœur de femme : il ne peut oublier. — Follement aveugle à tout, sauf à une seule image, comme l'aiguille dans ses vibrations, cherche le pôle immobile : ainsi mon tendre cœur oscille autour d'une idée fixe et unique.

* * *

« Je n'ai plus rien à dire, et ne puis me résoudre à quitter la plume ; je n'ose poser mon cachet sur ce papier ; et pourtant je le pourrais sans inconvénient : mon malheur ne saurait s'accroître. Je ne vivrais déjà plus si l'on mourait de douleur. La mort dédaigne de frapper l'infortuné qui s'offre à ses coups ; il me faut survivre même à ce dernier adieu, et supporter la vie, pour vous aimer et prier pour vous ! »

Elle écrivit ce billet sur du ^{* *} papier doré sur tranche, avec une jolie petite plume de corbeau toute neuve. Sa petite main blanche tremblait comme une aiguille aimantée quand elle approcha la cire de la lumière, et pourtant il ne lui échappa pas une larme. Le cachet portait un héliotrope gravé sur une cornaline blanche, avec cette devise : « *Elle vous suit partout ;* » la cire était superfine, et sa couleur d'un beau vermillon.

Telle fut la première aventure ^{* *} périlleuse de don Juan ; c'est au public à décider si je dois poursuivre le récit des autres ; nous verrons l'accueil qu'il fera à ce premier échantillon. Sa faveur est comme une plume au chapeau d'un auteur, et son caprice ne fut jamais un grand mal ; s'il nous accorde son approbation, peut-être dans un an lui donnerons-nous la suite de ce poëme.

(Commencé, à Venise, le 6 septembre 1818, achevé le 1^{er} novembre.)

DERNIERS VERS DE LORD BYRON

AUJOURD'HUI, J'AI COMPLÉTÉ MA TRENTE-SIXIÈME ANNÉE

Missolonghi, 22 janvier 1824.

1.

Il est temps d'étouffer l'ardeur qui me dévore !
Cessons d'importuner un cœur qui m'est fermé.
Mais non ; à mon destin obéissons encore :
Aimons sans être aimé !

2.

La feuille de mes jours se flétrit avant l'âge ;
L'amour n'a plus pour moi de couronnes de fleurs.
Dès longtemps ses plaisirs ne sont plus mon partage,
J'ai gardé ses douleurs.

3.

Dans ce cœur qui gémit brûle un feu solitaire ;
C'est un volcan que gronde en mon sein enfermé.
Nul flambeau ne s'allume au flambeau funéraire
Dont je suis consumé.

4.

Adieu, transports jaloux, crainte, espoir, sacrifices,
Qui troublez tour à tour et charmez l'univers !
L'amour m'a retiré ses plus pures délices,
Je porte encore ses fers.

*
* *

Mais chassons ces pensers dont le poids me tourmente.
C'est ici que la gloire accueille le guerrier :
Mort, pleure sur sa tombe, et, vivant, lui présente
Un immortel laurier¹

6.

C'est ici le séjour des combats, des alarmes ;
Des glaives, des drapeaux, sont tout ce que je vois ;
Jadis le Spartiate, expirant sur ses armes,
Fut moins libre que moi.

7.

La Grèce se réveille ! éveille-toi, mon âme ;
Mes aïeux de leur fils n'auront point à rougir ;
Héritier de leur sang, leur vieil honneur m'enflamme :
Allons vaincre ou mourir.

8.

Enfin, des passions je foule aux pieds l'empire ;
Mes yeux pour la beauté ne versent plus de pleurs ;
Tranquille maintenant, ainsi que son sourire,
Je brave ses riveurs.

9.

Si la vie a pour toi perdu ses plus doux charmes,
Qui t'oblige à porter ce douloureux fardeau ?
Le champ d'honneur est là. Cherche au sein des alarmes
Un glorieux tombeau.

18.

A la mort d'un soldat ici tu peux prétendre ;
C'est ici qu'on la donne et reçoit sans effroi ;
Vois, choisis où tu veux que dorme enfin ta cendre,
Et puis repose-toi (2)

(1) Ce matin, lord Byron sortit de sa chambre à coucher, et vint dans l'appartement où le colonel Stanhope et quelques amis étaient réunis ; il leur dit avec un sourire : « Vous vous plaigniez l'autre jour que je ne faisais plus de vers ; c'est aujourd'hui mon jour de naissance, et je viens d'achever quelque chose qui, je le crois, est meilleur que ce que j'écris d'ordinaire. » Il nous lut alors ces vers si beaux et si touchants. LE COMTE GAMBA.

(2) Si l'on considère tous les charmes qui sont réunis dans ces vers, les tendres aspirations d'un cœur aimant, le dévouement à une noble cause si noblement exprimé, et le pressentiment d'une mort prochaine, il n'y a aucune poésie humaine qui emprunte des circonstances où elle a été écrite et des sentiments qu'elle exprime un intérêt aussi touchant. MOORE.

TABLE DES MATIÈRES

Notice biographique et bibliographique.....	I
---	---

L'Adieu	1
Stances à Augusta. <i>Quand tout était lugubre et sombre</i>	3
Stances à Augusta : <i>En vain il s'est couché, le soleil de mon sort</i>	4
Épître à Augusta : <i>Ma sœur, ma bien-aimée sœur</i>	5
Stances composées sur la route de Florence à Pise	9
Vers gravés sur la tombe d'un chien de Terre-Neuve	10
Vers écrits après avoir nagé de Sestos à Abydos	10
Sonnet à Genevra	11
Childe-Harold chant 1 ^{er}	12
Monodie sur la mort de Sheridan	38
Les Ténèbres	41
Le Corsaire (fragments)	43
La Fille de Jephté (mélodies hébreuses)	54
Ah! pleurez sur ceux qui pleurent (mélodies hébreuses)	55
Quand le froid de la mort enveloppe cette argile souffrante (mélodies hébreuses)	56
Parisina	57
Beppo (avec quelques coupures)	68
Ode à Venise	86
L'Age de bronze (fragments)	90
Manfred (fragments)	102
Don Juan (chant premier, avec quelques coupures)	111
Derniers vers de lord Byron	140

1 fr. **BIBLIOTHÈQUE DES POÈTES** 1 fr.
 RELIÉ : *Français et Étrangers* RELIÉ :
 1 fr. 50 (sous la direction de M. Alph. SÉCHÉ) 1 fr. 50

PARUS :

MUSSET — BYRON — RONSARD
 BÉRANGER — André CHÉNIER
 Henri HEINE — SCARRON — Hégésippe
 MOREAU — Edgar POË

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT :

Pétrarque	Villon	Shelley
Chateaubriand	Young	Le Tasse
Shakespeare	Voltaire	Du Bellay
Gœthe	Léopold	Milton
Schiller	Andersen	Desbordes-Valmore

1 fr. **LES PROSATEURS ILLUSTRES** 1 fr.
 RELIÉ : *Français et Étrangers* RELIÉ :
 1 fr. 50 (sous la direction de M. Ch. SIMOND) 1 fr. 50

PARUS :

J.-J. ROUSSEAU, STENDHAL, STERNE

Cette Collection, qui comprendra au moins 100 volumes devant paraître à des dates très rapprochées, se distingue de toutes celles publiées jusqu'ici par le choix des auteurs et des textes non expurgés.

Elle donnera surtout des ouvrages qui sont aujourd'hui introuvables en librairie.

POUR LES 2 COLLECTIONS :

Abonnement pour 12 volumes { FRANCE : vol. brochés, 11 fr., reliés, 17 fr.
 ÉTRANGER: vol. brochés, 12 fr., reliés, 18 fr.